

SI - PALLI

A

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Gr. Sala H. III 11



III, II, III, II.









Heinrich

1850

1850

LA ORCÈRE BLOM

XAVIER DE MONTÉPIN

LA



SORCIÈRE BLONDE

DRAME PARISIEN

II



PARIS

LIBRAIRIE SARTORIUS

27, RUE DE SEINE, 27

1874

Tous droits réservés

LA

SORCIÈRE BLONDE

DRAME PARISIEN

XX

MONSIEUR LE DUC.

Le duc était assis.

En voyant entrer Olympe il se leva, fit quelques pas au-devant d'elle, et, avec le cérémonial accoutumé, baisa la main qu'elle lui tendait.

— Bonjour, chère belle, — lui dit-il ensuite, — êtes-vous un peu reposée des fatigues, ou plutôt des plaisirs de la nuit dernière? Vous êtes-vous couchée bien tard ce matin?

— Je ne me suis pas couchée du tout, monsieur le duc, — répondit la pécheresse.

— Quelle folie! — s'écria le vieillard; — je ne

sais qui me retient de vous gronder bien fort ! Avec de pareilles imprudences on risque de compromettre sa santé, et l'on arrive infailliblement, — ce qui doit vous sembler plus grave encore, — à ternir l'éclat de ses yeux, et les roses de ses joues...

— Vous avez raison, monsieur le duc, je le sais...

— Ne recommencez donc pas, je vous en supplie ! Me promettez-vous de ne pas recommencer ?

— Il m'est impossible de vous faire cette promesse, monsieur le duc...

— Pourquoi ?

— Parce que je serais forcée, malgré moi, de manquer à l'engagement pris.

— Agissez donc à votre fantaisie, — répliqua le diplomate un peu sèchement, — mais vous vous en repentirez plus tard, croyez-le bien. Maintenant souvenez-vous, chère belle, que toute la fin de cette journée m'est promise... Disposez vous-même de l'emploi de notre temps... Qu'allons-nous faire ?

— Je vous demande avant toute chose, monsieur le duc, la permission d'avoir avec vous un entretien sérieux...

Le vieillard fronça le sourcil.

— Est-ce bien nécessaire ? — fit-il avec une répugnance manifeste.

— C'est indispensable, — répondit nettement Olympe.

— Songez que je viens chez vous avec l'espoir de me distraire des ennuis de la politique et des soucis de la diplomatie... C'est la gaieté que je crois trou-

ver céans. . Si nous sommes sérieux, mon but est manqué...

La pécheresse n'eut pas même un sourire pour cette profession de foi de naïf égoïsme, et répéta :

— C'est impossible.

— Puisqu'il le faut absolument, que votre volonté soit faite, — mu mura le duc avec un accent de résignation. — Expliquez-vous, ma chère, car je ne saurais deviner quelles sont les matières sérieuses qui doivent, en ce moment, s'agiter entre nous...

— Depuis bientôt deux ans, — commença la pécheresse, — vous avez été parfait pour moi...

— C'était mon devoir, ma belle amie, — interrompit le duc, — et c'était en même temps mon plaisir...

— Vous êtes le gentilhomme et l'homme bien élevé par excellence, — poursuivit Olympe, — et dans vos relations avec une pauvre pécheresse, vous ne vous êtes jamais départi de ces traditions de courtoisie délicate et de haute galanterie, qui vous ont valu tant de succès auprès des femmes du grand monde...

— Ne le méritiez-vous pas autant qu'elles ? — répliqua le vieillard évidemment flatté.

Olympe secoua la tête.

— Non, monsieur le duc, — dit-elle ensuite, — je ne me fais aucune illusion... Je ne suis, moi, qu'une créature déclassée, un jouet brillant, qu'on prend et qu'on laisse à son gré. Vous ne me l'avez jamais fait sentir, et je vous en serai toujours parfaitement reconnaissante...

Olympe s'interrompt.

— Mais enfin, chère enfant, — demanda le diplomate, — où donc en voulez-vous venir ?

— J'en veux venir à ceci : personne mieux que moi ne comprend et n'apprécie vos bontés, et je vais être contrainte de vous sembler ingrate... En un mot, monsieur le duc, nous devons être, à partir d'aujourd'hui, étrangers l'un à l'autre...

Le duc fit un mouvement brusque qui contrastait d'une façon étrange avec la raideur habituelle de ses attitudes. Une vive inquiétude se peignit en même temps sur sa physionomie presque toujours impassible.

— Évidemment je comprends mal ! — murmura-t-il d'une voix émue. — Ce ne peut être d'une rupture que vous me parlez!...

— C'est d'une rupture, monsieur le duc.

— Vous brisez nos relations, déjà si anciennes !

— Il le faut.

— Mais pourquoi ?

— Je vous supplie de ne pas me le demander...

— J'ai cependant le droit de le savoir ! Je vous en prie, Olympe, apprenez-moi la cause d'une décision si complètement imprévue, qui me blesse et m'afflige plus que je ne saurais dire, car j'ai pour vous une affection réelle, une sérieuse estime. Si vous ne me répondez pas, je vais croire qu'une offense involontaire, ignorée de moi, vous irrite. Quelle est cette offense ? Je cherche en vain...

— Ne cherchez pas, monsieur le duc, — fit vive-

ment Olympe, — vous ne pourriez trouver ; il n'existe rien de semblable.

— Et pourtant, — reprit le vieillard, — ma pensée se révolte à l'idée d'une séparation sans motifs. Vous n'êtes point de ces femmes que le caprice d'une heure fait agir. L'existence que je vous donne vous semble-t-elle insuffisante ? Ma fortune est considérable, vous le savez... Dites un mot... J'augmenterai le train de votre maison... je vous assurerai pour l'avenir une indépendance absolue.

— Monsieur le duc, — murmura la jeune femme d'un ton suppliant, — si vous désirez me prouver que vous ne me méprisez pas, ne mêlez point une question d'intérêt à ce qui se passe entre nous... Laissez-moi croire que je garde votre estime...

— Je ne suis pas un de ces hommes, — continua le duc, — qui se font sur leur propre compte d'absurdes illusions. Je sais depuis longtemps qu'on ne peut, à mon âge, inspirer que l'amitié. Vous ai-je demandé plus qu'il ne vous était possible de me donner ? Me suis-je montré jaloux, soupçonneux, exigeant ? N'ai-je pas fait profession de vous laisser en toutes choses une liberté sans limites et sans contrôle ?

— Cela est vrai, monsieur le duc, exactement vrai, et je vous le répète du fond du cœur, vous avez été parfait pour moi...

— Malgré cela, vous me quittez ?

Olympe fit un signe affirmatif.

— C'est une résolution irrévocable ? — demanda le vieillard.

— Irrévocable... oui... et rien au monde ne pourrait la modifier...

— Continuerez-vous au moins à me recevoir à titre d'ami ?

La pécheresse secoua négativement la tête.

— Quoi ! pas même cela ! Que craignez-vous donc ?

— Rien... mais il faut qu'il en soit ainsi...

Le duc se leva et parcourut le boudoir à grands pas, pendant quelques secondes ; son agitation faisait peine à voir. Il ne pouvait évidemment s'accoutumer à l'idée d'une perturbation si complète dans ses affections... et peut-être aussi dans ses habitudes.

Tout à coup il s'arrêta.

— Je devine, — dit-il, — je comprends...

Olympe le regarda d'un air étonné.

— Vous avez laissé prendre votre cœur, — poursuivait le duc, — et, comme il existe en vous un grand fonds de franchise et de loyauté, vous ne voulez ni tromper celui que vous aimez, ni me tromper moi-même... Ai-je deviné juste, est-ce bien cela ?

— Peut-être.

— Il ne me reste donc qu'à me retirer, et je vais le faire, avec un vif chagrin, avec de profonds regrets, mais avec reconnaissance aussi, car votre délicatesse m'épargne un rôle ridicule qu'il vous était bien facile de m'imposer... Je pourrais vous dire : « Défiez-vous !... prenez garde à l'amour !... » Mais, à quoi bon ? Quand le cœur parle, la voix de la raison n'est plus écoutée. Adieu, Olympe ; soyez heureuse, et si jamais vous avez besoin d'un ami sincère, pensez à moi, vous me trouverez.

Le vieux duc prit la main de la pécheresse et la baisa, non plus froidement comme de coutume, mais avec une effusion presque touchante, et sur cette main il laissa tomber une larme! — une larme de diplomate! oh! miracle!

Puis il sortit lentement du boudoir.

Deux heures après, Olympe recevait un petit paquet, soigneusement enveloppé. Elle ouvrit ce paquet : une boîte d'or, du temps de Louis XVI et d'un précieux travail, renfermait un collier de perles de la plus grande beauté et un bon du Trésor de cent mille francs. Ces mots écrits sur un carré de vélin accompagnaient l'envoi :

« Refuserez-vous cet adieu d'un ami ? »

La pécheresse, sans hésiter, renvoya la boîte d'or et son contenu, avec cette simple ligne pour réponse

« Je n'accepte de vous que le souvenir et l'amitié. »

Le lendemain matin, à dix heures précises, Justine entra dans la chambre d'Olympe :

— Il y a dans l'antichambre une personne, un monsieur, qui désire parler à madame, — dit-elle. — Il apporte pour madame ce billet.

Le billet en question était ainsi conçu :

« O la meilleure et la mieux aimée des amies, voici Dravet. J'ai eu du mal à le trouver, beaucoup plus

de mal que je ne croyais, attendu que dans ce moment il manque de domicile, par des raisons que tu comprendras en le voyant. Il paraît que les gardes du commerce laissent pour le quart d'heure cet homme de mérite sans emploi. Enfin, je l'ai découvert, je le tiens et je te l'adresse ; il est plein de zèle et fera l'impossible pour te satisfaire. Colin te présente ses hommages, et je suis, comme toujours, ta fidèle et dévouée,

« VAL-CASTEL. »

— Faites entrer au salon, — répondit la pécheresse, après avoir lu.

Un instant après elle rejoignit Dravet, qui se tenait à demi courbé, dans l'attitude la plus obséquieuse, et qui salua jusqu'à terre la maîtresse du logis.

L'ex-agent de la police de sûreté était un petit homme maigre et fluet, dont le profil pointu offrait une vague ressemblance avec le museau du renard.

Quoiqu'il n'eût guère plus de quarante ans, des rides nombreuses, stigmates irrécusables d'une vie de débauche et de misère, sillonnaient son visage. Il avait un front chauve qui semblait démesuré ; la bouche était rentrée, les lèvres minces ; l'œil vif, intelligent, sagace, se cachait presque toujours à demi sous les paupières abaissées et, qu'on nous permette cette expression, semblait dérober son regard.

Le costume de Dravet, quoique d'une propreté rigoureuse, servait d'éloquent commentaire au billet

de Val-Castel, et faisait comprendre à merveille que son propriétaire se trouvât présentement sans domicile.

La redingote, le gilet, le pantalon n'offraient pas une tache, mais leur étoffe râpée, et devenue luisante à force d'usage, semblait prête à craquer au moindre mouvement un peu trop brusque de celui qui les portait. Le morceau de satin noir servant de cravate ressemblait à une corde éraillée plus qu'à toute autre chose. Le linge avait subi des blanchissements si nombreux qu'il avait pris une teinte rousse; enfin, le chapeau que Dravet tenait de la main gauche ne devait un semblant de lustre qu'au contact récent d'une brosse imbibée d'eau.

Un seul regard jeté sur l'ex-agent démontrait jusqu'à l'évidence que le pauvre diable n'avait pas déjeuné le matin, et ne dînerait probablement pas le soir, à moins d'un hasard inespéré.

— Monsieur, — lui dit Olympe, — madame Val-Castel, qui vous adresse à moi, me répond de votre zèle et de votre habileté.

— J'ai fait mes preuves, — répliqua Dravet laconiquement.

— Ce que j'attends de vous, — continua la pécheresse, — sera facile, je le crois du moins.

— Tant pis! — murmura l'ex-agent.

— Pourquoi tant pis?

— Parce qu'un travail difficile est toujours mieux payé, et j'ai bigrement besoin d'argent. Si madame veut prendre la peine de jeter un coup d'œil sur ma personne, elle n'en doutera certainement pas.

— Faites en sorte de me satisfaire, et les services que vous me rendrez vous seront payés largement.

— J'attends que madame s'explique.

— Je désire connaître les moindres détails concernant la vie privée, les habitudes et les relations des trois personnes dont voici les noms : la comtesse Lauriane de Braisnes, la barone de Chatenay et le vicomte Jean d'Heilly, cousin de madame de Braisnes.

— Des gens du monde ! — murmura Dravet, — ce sera moins aisé que ne le croit madame, mais j'arriverai par les domestiques.

— Je vous recommande la discrétion la plus absolue. Que mon nom, dans aucun cas, ne soit prononcé.

— Madame peut être tranquille, je sais mon métier ; le silence, pour nous autres, est le premier devoir. Il importe de prévenir madame qu'il y aura pas mal de faux frais dès le début. Mon costume, tel que le voit madame, inspirerait une défiance légitime. Je suis forcé de m'habiller convenablement. J'ajouterai que les gens de bonne maison ne font généralement de confidences sur leurs maîtres qu'à table, le verre à la main. L'immortel Le Sage ne l'ignorait point. Madame peut relire son Gil-Blas.

— Vous avez de la littérature, monsieur Dravet, — murmura Olympe qui sourit involontairement, malgré l'amertume de son chagrin.

— Oh ! — répondit l'ex-agent avec modestie, — un peu de lecture, voilà tout ! J'aime les classiques,

les grands auteurs des deux derniers siècles, et, pour notre époque, Balzac, ce colosse qui vaut Molière ! De tout le reste, du menu fretin, je ne donnerais pas une pièce suisse.

— Voici vingt-cinq louis, — dit la pécheresse, — ce n'est qu'un à-compte. Lorsque vous m'apporterez les renseignements que je désire, je doublerai cette somme, je la triplerai s'il le faut.

Dravet courba son échine, et son visage s'illumina.

— Madame paye bien, — répliqua-t-il ; — elle sera servie de même.

— Quand pourrez-vous avoir quelque chose à m'apprendre ?

— Dans trois jours au plus tôt, dans huit au plus tard.

— C'est bien ; venez aussitôt que possible ; vous serez sûr de me trouver le matin, à la même heure qu'aujourd'hui.

Dravet s'inclina derechef, et sortit en caressant avec amour dans la poche de son pantalon les belles pièces d'or toutes neuves qu'il venait de recevoir.

Le comte Paul de Braisnes avait écrit, la veille, à Olympe, que le lendemain entre quatre et cinq heures il serait chez elle, et, afin de ne pas manquer à ce rendez-vous, il avait menti à Lauriane pour la première fois, prétextant que son notaire l'attendait, et qu'il devait, ensuite, dîner avec son père.

Pendant toute la matinée de ce jour le jeune homme fut en proie à une agitation singulière, fiévreuse pour ainsi dire, dont il ne soupçonnait que

vaguement la cause, — nous devons lui rendre cette justice.

Il ne pouvait se tenir en place; il se sentait incapable de tout travail, et même de toute lecture; il allait de son cabinet au jardin, et du jardin aux écuries, donnant des ordres contradictoires dont il ne se souvenait plus au bout d'un instant, regardant sans cesse sa montre, et trouvant que le temps ne marchait pas.

Lauriane, ce jour-là, restait dans sa chambre, auprès de Léontine qu'un commencement de rhume retenait au lit. Paul s'en réjouissait involontairement, car il se sentait incapable d'avoir avec la jeune femme une conversation soutenue.

Certes, si quelqu'un fût venu lui dire : *Vous êtes ému, agité, hors de vous-même, parce que dans quelques heures vous devez voir Olympe*, le comte de Braisnes se serait inscrit en faux contre une telle proposition et n'aurait point manqué, de la meilleure foi du monde, de la déclarer absurde et même offensante. Rien, cependant, n'aurait été plus vrai.

De cette affirmation prétendons-nous conclure que Paul, en ce moment, fût amoureux de la pécheresse? Non, ce serait aller trop vite! Paul n'aimait pas encore, mais il s'en fallait peu. Il était déjà sous le charme de Mélusine, la sorcière blonde, l'enchanteresse aux regards magiques. Il avait bu le filtre versé par ses grands yeux, Un seul contre-poison, l'absence, pouvait encore le guérir peut-être; mais, hélas! avant la fin du jour il allait revoir la sirène!

Il allait la revoir, non plus indifférente et sérieuse, femme du monde et non courtisane, et voilant de son mieux ses rayons; mais redevenue la Circé fatale à qui l'on ne résistait pas, faisant appel à sa puissance fascinatrice, préparant toutes ses batteries, allumant toutes ses torches, enfin s'étant juré de séduire et de vaincre. N'était-il point vaincu d'avance?

Vers une heure de l'après-midi, le jeune comte monta dans sa chambre et s'habilla rapidement, quoique avec un soin minutieux.

Lauriane l'avait entendu. Elle quitta pour quelques minutes Léontine endormie, et vint le retrouver au moment où il achevait sa toilette.

— Tu vas partir? — lui demanda-t-elle.

— Oui, chère enfant.

— N'est-ce pas trop tôt?

— Non, car j'ai rendez-vous chez mon notaire, à trois heures précises, et tu sais que je me pique d'exactitude. Nous causerons longuement, sans doute, et de là j'irai rue Saint-Lazare.

— Es-tu sûr de trouver ton père?

— Sans doute, puisqu'il est prévenu que je dois lui demander à dîner. Si, par hasard ou par distraction, il n'était pas chez lui, j'irais le chercher à son cercle.

— Dinerez-vous chez lui?

— Chez lui ou au cabaret, je ne sais.

— Prends-tu la voiture?

— On attelle pour me conduire à la station. Le chemin de fer m'est plus commode aujourd'hui que

mes chevaux. Je craindrais de les faire attendre longtemps à Paris, car j'ignore tout à fait à quelle heure je serai libre.

— Tu ne reviendras pas trop tard, cependant ?

— Je reviendrai le plus tôt possible.

— Songe qu'en ton absence il me manque la moitié de ma vie ! Quand tu es à Paris sans moi je crains toujours un accident. C'est de la folie, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi ; je t'aime tant ! Ton père comprendra que tu le quittes de bonne heure pour me retrouver. Dis-lui que je serais inquiète.

— Sois tranquille, chère Lauriane adorée, tu gardes mon cœur avec toi, et ce cœur me ramènera vite.

On vint annoncer que la voiture attendait devant le perron.

— Ne viens-tu pas embrasser Léontine avant de partir ? — demanda la jeune femme.

Paul regarda la pendule.

— J'y vais, mais hâtons-nous, — répondit-il en prenant ses gants et son chapeau, — l'heure passe et je manquerais le train.

Lauriane ouvrit rapidement la porte qui mettait le cabinet de toilette du comte en communication avec son appartement particulier.

— Viens, — dit-elle, — il ne te faudra qu'une minute.

Paul la suivit.

Léontine était couchée et endormie, nous le savons ; les masses éparses de ses cheveux blonds en-

cadraient son doux visage, qu'une fièvre légère rendait plus rose encore que de coutume; ses grands cils de velours formaient une ombre sur ses joues.

Paul se pencha, et du bout des lèvres il toucha le front de l'ange endormi, puis il embrassa Lauriane, et, marchant sur la pointe des pieds, il sortit de la chambre.

La comtesse s'approcha de la fenêtre, elle écarta l'un des rideaux et elle regarda dans la cour.

Elle vit M. de Braignes monter dans son phaéton, prendre les guides, rendre la main à ses chevaux ardents, qui pointèrent d'abord, puis partirent au grand trot, et, s'avamment dirigés, franchirent la grille qui se referma derrière la voiture.

Lauriane avait espéré que M. de Braignes se retournerait vers la maison, et qu'elle pourrait lui jeter un dernier sourire, un dernier baiser. Cet espoir fut déçu. L'unique préoccupation de Paul, en ce moment, était de ne pas manquer le train.

La comtesse laissa retomber le rideau et s'éloigna de la fenêtre.

Elle ne se doutait guère, — pauvre femme! — que cette voiture rapide, roulant vers la station de Suresnes, emportait son bonheur!

Au moment où les chevaux s'arrêtèrent, on signalait le train. Paul n'eut que le temps de prendre son billet et de s'élancer dans un wagon. La locomotive mugit de nouveau, et le serpent de fer et de feu se remit en marche.

Il était trois heures à peine lorsque le jeune comte se trouva sur le pavé de la rue Saint-Lazare, et c'est

à quatre heures seulement qu'il devait se présenter chez Olympe.

— Je vais aller prévenir mon père, — se dit-il, — que je viendrai dîner avec lui. .

Et il se dirigea pédestrement du côté de la grande maison derrière laquelle se trouvait le petit hôtel que nos lecteurs connaissent déjà.

Ce fut Charles, le valet de chambre de Timolcon, qui lui vint ouvrir.

— Ah! monsieur le comte, — s'écria-t-il, — M. le marquis sera désolé!

— Mon père n'est pas chez lui? — demanda Paul.

— Ni chez lui ni à Paris, monsieur le comte.

— Ah! bah! .

— M. le marquis est parti hier matin, en me prévenant qu'il resterait sans doute absent pendant une semaine.

— Et, savez-vous où il est allé?

M. le marquis a pris le chemin de fer du Nord... Je le crois à Hombourg...

— C'est bien. Vous direz à mon père que je suis venu, et que je le prie de m'écrire aussitôt qu'il sera de retour.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le comte.

Paul s'éloigna, et, tout en marchant la tête basse, il murmurait :

— Hombourg est une ville de jeux! Que restera-t-il à mon père, dans une semaine, des quinze mille francs dont il prétendait avoir un si pressant besoin? Décidément, il est trop jeune! Où dînerai-je ce soir?

Au bout d'une minute il se répondit :

— Peut-être ne passerai-je qu'un instant chez madame Olympe. Cela est même tout à fait probable. Rien ne m'empêchera, s'il en est ainsi, de reprendre bien vite le chemin de fer et de retourner dîner à Suresnes. Combien Lauriane sera joyeuse.

C'était une bonne pensée; ce fut la dernière.

A quatre heures précises, le jeune comte sonnait à la porte de l'hôtel de la rue de Boulogne.

— Madame Olympe ? — demanda-t-il.

— Madame est chez elle... au premier.

Paul monta l'escalier, garni d'un large tapis de moquette pourpre.

Son cœur battait étrangement.

XXI

UNE GRANDE COMÉDIENNE.

L'émotion d'Olympe était grande au moment où son valet de chambre annonça le comte Paul de Braisnes à la porte du salon, car c'était dans le salon et non dans le boudoir qu'elle avait donné l'ordre d'introduire le visiteur attendu.

La pécheresse ne se dissimulait point les difficultés immenses du rôle qu'elle allait jouer. Elle se défiait d'elle-même (pour la première fois), et doutait presque du succès.

Ceci demande une explication.

Olympe connaissait trop bien la vie, elle professait à l'endroit des hommes en général, et des hommes mariés en particulier, un mépris trop profond pour admettre qu'un seul d'entre eux, fût-il passionnément épris de sa femme, pût trouver dans cet amour

la force de résister aux séductions diaboliques dont elle saurait l'entourer.

Ce surnom de *Mélusine* qu'elle avait conquis, il lui suffirait de vouloir pour le justifier une fois de plus. Elle le savait ; elle n'en doutait pas ; mais là n'était point la question.

A quoi lui servirait de rendre par une surprise des sens le comte de Braisnes infidèle, s'il devait, au bout de quelques heures d'ivresse, s'éloigner honteux de sa faute, et ne plus revenir ?

A ce passé de honte et d'infamie qui lui paraissait maintenant si lourd, elle aurait ajouté une honte nouvelle, voilà tout.

Le but qu'elle poursuivait et qu'elle voulait atteindre à tout prix, puisqu'il devait la conduire à la vengeance, c'était d'inspirer au jeune homme, non pas une fantaisie, non pas un caprice, mais une passion. Il ne s'agissait point d'éveiller ses désirs, mais d'envahir son cœur ; de se rendre maîtresse absolue de son esprit, de son âme, de sa volonté ; de l'envelopper lentement, sourdement, à son insu, dans les mailles serrées d'un filet impossible à rompre, et, lorsqu'elle aurait fait de lui son esclave aveugle et docile, de le conduire jusqu'à la ruine et jusqu'au déshonneur.

Mais, pour arriver à ce but, il fallait avant toutes choses si bien cacher le piège, que M. de Braisnes, dont aucune démarche imprudente ne viendrait éveiller la défiance, n'eût point sujet de s'effaroucher.

Dans de telles conditions, le premier entretien de

la pécheresse et du comte allait offrir, on en conviendra, de réelles et sérieuses difficultés.

Ceci, — nous l'espérons du moins, — suffira pour expliquer à nos lecteurs le trouble et l'inquiétude d'Olympe.

Nous avons déjà dit que le salon, comme d'ailleurs toutes les pièces de l'appartement de la pécheresse, offrait un luxe calme et presque grave qui ne trahissait en aucune façon la femme galante.

Ce cadre grandiose et sévère ne faisait que mieux ressortir les aspects multiples de la beauté si rayonnante, et parfois si voluptueuse, de la maîtresse du logis.

Mélusine, pour recevoir le comte, s'était vêtue avec une simplicité savante.

Un peignoir de soie blanche, serré à la taille et au cou, dessinait en un vigoureux relief les contours harmonieux du buste qu'il emprisonnait. La pâleur mate et faiblement rosée du cou et des joues luttait sans désavantage contre la blancheur moirée de l'étoffe, car Olympe avait le teint merveilleux des femmes dont la chevelure est d'un blond tirant sur le roux.

Cette chevelure splendide, digne des pinceaux du Titien et de Véronèse, était tordue avec une négligence affectée, et semblait en révolte ouverte contre les dents du peigne d'écaille qui la contenait à grand'peine. Des boucles folles s'échappaient de la torsade épaisse, et, comme des serpents de feu, venaient frétille sur les épaules. On eût dit qu'une main amoureuse et frémissante avait passé par là.

Telle était cette coiffure, inventée très-certainement par l'enfer pour la perte des âmes chastes.

Paul, en franchissant le seuil, ne remarqua d'abord rien de tout cela ; il fut frappé seulement du parfum faible, mais pénétrant, répandu dans l'atmosphère, et il reconnut cette senteur pleine de tentations qui s'exhalait de la lettre de Mélusine.

Les femmes dont la beauté est le seul capital, et qui n'ont dans leur bibliothèque qu'un livre unique : *l'Art de plaire*, savent toute l'importance de ces détails de mise en scène. Certaines impressions sensuelles, vaguement perçues, mal définies, mais très-réelles, laissent souvent d'ineffaçables traces dans la mémoire et dans le cœur.

La musique et les parfums nous paraissent, sous ce rapport, de grands agents de séduction. Ils sont nombreux les hommes qui ne trouvent désirable une femme que lorsqu'elle pratique l'usage de la verveine ou de l'Ess-bouquet, et cela, tout simplement, parce que la verveine ou l'Ess-bouquet étaient les odeurs favorites d'une autre femme qu'ils ont aimée.

Pour la musique, il en est de même.

Jeune fille d'Ève, assise au piano, à qui votre amant demande avec insistance un vieil air, méfiez-vous... c'est un souvenir !

Olympe se leva, demi-sérieuse, demi-souriante. Elle fit quelques pas au-devant de Paul, et lui tendit la main à l'anglaise.

Le comte prit cette main blanche et fine ; au lieu de la serrer, il l'approcha de ses lèvres par un mou-

vement instinctif et irraisonné de galanterie, et le parfum qui remplissait l'atmosphère lui parut alors s'échapper de la chair même de Mélusine.

En ce moment il éprouva une de ces sensations indéfinissables et ineffaçables dont nous parlions un peu plus haut ; son trouble s'en acrut.

Ce trouble, Olympe, à coup sûr, ne le partageait plus, car elle entama l'entretien avec une complète liberté d'esprit.

— En affirmant que je suis surprise de votre courtoisie, monsieur le comte, je mentirais, — dit-elle, — mais j'en suis touchée et reconnaissante, je vous supplie de n'en pas douter...

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, madame, — répliqua Paul ; — l'empressement que j'ai mis à me rendre auprès de vous suffira, je l'espère, pour vous prouver combien cette démarche m'était agréable...

Ayant ainsi parlé, le jeune homme fut pris soudainement de la crainte d'en avoir trop dit, et il s'empressa d'ajouter :

— Ne s'agissait-il point, d'ailleurs, de la conclusion d'une affaire qui nous intéresse tous les deux à peu près au même titre ?

Olympe répondit, en donnant à sa physionomie mobile une expression sérieuse :

— Mes ennemis mêmes, et ils sont nombreux, n'ont pas osé, jusqu'à ce jour, m'accuser d'un manque de franchise. Je vais vous prouver qu'ils ont raison... Monsieur le comte pardonnez-moi, je vous en prie, je vous ai trompé...

Paul entendait, mais les paroles qui frappaient son oreille n'offraient à son esprit aucun sens. Il regarda la pécheresse avec un étonnement manifeste.

— J'achète la maison de Suresnes, — poursuivit Mélusine, — je l'achète meublée ou non meublée, comme il vous plaira... mon notaire a mes pleins pouvoirs et ne discutera même pas avec le vôtre les clauses de l'acte de vente... Nous n'avons donc en aucune façon à parler d'affaires, vous et moi. La lettre que je vous ai écrite, afin de vous engager à vous rendre chez moi, mettait en avant ce prétexte, mais il était menteur... Je désirais vous voir pour un motif tout différent.

— Me permettez-vous de vous demander quel est ce motif ? — balbutia Paul.

— Il y a trois jours, — répondit la jeune femme, — chez vous, à Suresnes, au moment où je prenais congé, je me suis trouvée tout à coup, et fort à l'improviste, en présence du vicomte Jean d'Heilly et de M. Max de Vallières...

— Où veut-elle en venir ? — se demanda Paul.

— Vous ne saviez qui j'étais, — continua Olympe ; — vous ignoriez jusqu'à mon nom, et, voyant que ces messieurs me connaissaient, vous vous êtes empressé (ceci pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute) de les questionner sur mon compte aussitôt après mon départ. Est-ce vrai, monsieur le comte ?

— C'est vrai, — murmura le jeune homme.

— Or, — poursuivit la pécheresse, — M. de Vallières ne m'aime guère et le vicomte d'Heilly me déteste. Pourquoi ? je n'en sais rien, mais le fait est cons-

tant ! L'occasion était belle, vous en conviendrez, pour déchirer une pauvre femme absente ! Ces messieurs s'en sont donné à cœur joie et vous ont dit de moi un mal abominable...

— Mais, madame, — commença Paul avec un embarras facile à comprendre, — je vous assure que vous vous trompez.

— Je me trompe, monsieur le comte ? — interrompit Olympe. — L'affirmeriez-vous sur votre honneur ?

Le jeune homme baissa la tête et ne répondit pas.

— Vous voyez ! — s'écria Olympe, — vous vous taisez. J'en étais sûre ! car vous aussi vous êtes loyal et ne soutiendriez point un mensonge. Ah ! ces messieurs, je les connais bien ! Il me semble que je les entends. Le vicomte d'Heilly surtout, ce rigide censeur, qui n'a jamais péché sans doute ! Je pourrais répéter ses phrases, je ne me tromperais pas d'un mot ! Eh bien ! moi, qu'on attaque sans cesse et qui ne me défends jamais ; moi, qui n'ai rien à perdre et qui ris de la calomnie, j'ai souffert, réellement souffert ce jour-là ! L'inconnue venait d'être accueillie dans votre maison avec la grâce la plus parfaite. Elle s'éloignait le cœur rafraîchi par le spectacle d'un bonheur pur, en vous laissant peut-être un bon souvenir, et voici qu'une main brutale arrachait le voile, qu'une bouche haineuse déchirait l'étrangère et vous faisait rougir d'avoir été affectueux et poli pour cette créature cent fois perdue qu'on appelle Mélusine. Alors, je me suis révoltée. J'ai trouvé que c'était injuste. J'ai voulu vous re-

voir, non pour me justifier, hélas ! ma honte est trop publique pour qu'une justification soit possible, mais pour vous supplier de ne pas croire ceux qui vous ont dit que je n'avais jamais eu de cœur et qu'il ne me restait point d'âme, car ils ont menti lâchement ! Ah ! je suis pour moi-même un juge sévère et je sais le peu que je vaux ! Personne ne doit m'estimer, et vous moins qu'un autre, monsieur le comte ; mais, si bas que je sois tombée, je ne veux pas de votre mépris !...

La pécheresse prononça ces dernières paroles avec une admirable émotion. On eût dit que le cœur trop gonflé de cette grande comédienne montait tout entier sur ses lèvres et qu'une indignation légitime faisait vibrer les cordes de son âme.

Elle cacha son visage dans ses mains, et le jeune comte, troublé profondément, vit à travers ses doigts crispés une vraie larme couler sur sa joue.

Un silence de quelques secondes suivit la véhément tirade que nous venons de reproduire.

Paul éprouvait un embarras facile à comprendre. Une situation si neuve, si imprévue, le prenait complètement au dépourvu. Il voulait dire à Olympe que les perfides insinuations de Jean d'Heilly n'étaient et n'avaient jamais été pour lui que mensonges et calomnies. Il voulait le lui jurer, le lui prouver surtout. Il cherchait des paroles éloquentes, et naturellement il n'en trouvait pas.

La pécheresse laissa retomber ses mains.

Elle ne pleurait plus, mais ses beaux yeux étaient

voilés et sur ses lèvres entr'ouvertes on voyait éclore un triste sourire.

— Monsieur le comte, — balbutia-t-elle, — pardonnez-moi. Vous devez penser que je suis folle et peut-être avez-vous raison de le croire. Il y a des moments où moi-même je ne suis pas bien sûre d'avoir ma raison tout entière. Que voulez-vous ? j'ai tant souffert ! toujours souffert ! du plus loin que je me souvienne ! On me croit heureuse... Ceux qui ne me méprisent pas m'envient... Ah ! si on savait !... si on savait !...

Elle s'interrompit de nouveau, comme écrasée sous le poids des amers souvenirs d'un passé douloureux ; puis, au bout d'un instant, secouant la tête pour rejeter en arrière ses cheveux presque dénoués, elle poursuivit :

— Mais que vous importe tout cela ? Pourquoi vous ai-je fait venir ? Pourquoi, moi qui dédaigne le mépris de l'univers entier, n'ai-je point voulu subir le vôtre ? Pourquoi, ce que personne au monde n'a jamais su et ne devait jamais savoir, ai-je voulu vous le dire à vous ?... Oui, pourquoi ?... Tenez, monsieur le comte, vous voyez bien que je suis folle !

Olympe eut un accès de rire amer et nerveux qui faisait mal à entendre ; puis elle reprit :

— Quelle patience il vous faut pour m'écouter. Oh ! ne répondez pas, vous diriez : Non, par politesse ! A quoi bon ? Est-ce que j'aurais la naïveté de vous croire ! En quoi mes révoltes et mes douleurs peuvent-elles vous intéresser ? Qu'y a-t-il de commun entre le comte Paul de Braisnes et la pécheresse

Olympe, sinon le respect que le gentilhomme inspire à la pécheresse et la pitié hautaine que peut-être il éprouve pour elle ? Tout cela, je le sais, et cependant je continue... Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi ! D'ailleurs, vous êtes bon, je le sens, je le vois. L'Homme-Dieu n'a repoussé ni la Samaritaine, ni Madeleine la courtisane, ni la femme adultère ! Vous ne me repousserez pas. Un abîme nous sépare. Nous ne nous reverrons plus jamais, sinon de loin... vous bien haut... moi bien bas... et peut-être, si par hasard on prononce mon nom devant vous, vous direz en vous souvenant d'aujourd'hui : *« Pauvre créature ! elle vaut mieux cependant que sa réputation infâme ! »* N'est-ce pas, monsieur le comte, vous vous direz cela, et vous aurez pour moi plus de compassion que de mépris ?

— Mais, madame, — s'écria Paul avec une chaleur d'heureux augure pour les projets de Mélusine, — je vous jure que vous vous méprenez étrangement ! Je puis vous plaindre de vivre d'une vie dont les délicatesses de votre nature doivent, je le crois, beaucoup souffrir. Mais à quel titre me permettrais-je de vous juger, de vous condamner, de vous mépriser surtout ? Il existe, je le sais, des entraînements irrésistibles et des nécessités fatales. J'ignore tout de votre passé. Rien ne me prouve qu'un autre que vous n'est pas, bien plus que vous, coupable de vos erreurs...

Olympe, en entendant ces mots, sembla transfigurée ; l'expression d'une ardente joie rayonna sur son visage. Elle saisit les mains du comte, et, dans un transport de reconnaissance dont elle parut n'être

point maîtresse, elle les pressa contre ses lèvres.

L'émotion que ce contact fit éprouver à Paul fut véritablement foudroyante. Il sentit son être tout entier bouleversé par une commotion inouïe. Il lui sembla qu'une étincelle électrique le touchait en plein cœur et qu'un feu liquide inondait ses veines.

— Oh ! merci, monsieur le comte, — s'écria Mélusine, — merci cent fois ! Vous venez de me donner un bonheur que je n'attendais plus, que je ne pouvais plus espérer ! Ame généreuse, vous avez tout compris, tout deviné ! Oui, l'auteur véritable des fautes sans nombre que j'ai commises, c'est l'homme qui m'a trompée lâchement, c'est le misérable qui m'a perdue !

Paul voulut répondre ; mais ses lèvres, encore paralysées par le baiser de Mélusine, ne purent articuler aucun son.

La pécheresse tenait toujours dans ses mains les mains du jeune homme. Elle prit *un temps*, comme on dit au théâtre, et elle continua :

— J'étais presque une enfant, ma seizième année s'achevait à peine, et jamais, Dieu le sait, cœur plus candide n'avait battu dans un corps plus chaste. Je n'étais pas née pour le mal, je le crois fermement ; j'avais tous les instincts honnêtes, mais j'avais aussi l'inexpérience et la curiosité de mon âge.

« J'habitais un village, bien loin de Paris, avec ma mère, une bonne et digne veuve, bien simple, presque pauvre, et dont la tendresse et l'indulgence arrivaient jusqu'à la faiblesse.

« Ma destinée semblait d'avance écrite. On aurait

pu, sans être grand prophète, tirer l'horoscope vraisemblable de mon existence tout entière : épouser un brave garçon, pas plus riche et pas plus instruit que moi, élever mes enfants, vivre et vieillir dans un calme heureux, dans une obscurité profonde, voilà ce que l'avenir me réservait sans doute ; voilà le bonheur doux et pur qu'il m'était permis d'espérer !... Un homme allait changer tout cela...

« Cet homme avait trois fois mon âge. J'aurais dû le regarder comme un vieillard, mais il était riche, grand seigneur, admirablement conservé, jeune encore de tournure, élégant et distingué autant qu'on puisse l'être ; il me parut charmant, et, par malheur, il me trouva belle.

« Une faible distance séparait son château de notre maison. Il trouva le moyen de se faire recevoir chez ma mère. Il voulait acheter, disait-il, un champ qui nous appartenait, tout près de l'un de ses domaines. Il vint à plusieurs reprises discuter avec ma mère le prix de ce champ. Naïf prétexte ! me direz-vous : il suffisait pour tromper la pauvre femme sans défiance, mais il ne m'abusait point, moi ; je me croyais aimée ; j'en perdais la tête de joie et d'orgueil, et je me figurais naïvement sentir mon cœur battre d'amour...

« L'homme dont je vous parle était un roué sans âme, mais d'une incomparable habileté. Il jouait la passion comme un grand comédien. Il me fascinait, et le jour où, me jurant sur son honneur que je serais sa femme, il me supplia de laisser entr'ouverte la porte de ma chambre quand ma mère serait endor-

mie, je n'eus pas la force de lui répondre : — Non...

« Que vous dirais-je ? A quoi bon multiplier les détails de cette triste histoire, éternel canevas de tous les vieux romans démodés ? Quelques jours après cette entrevue nocturne, mon séducteur, à force de mensonges et de promesses, obtint de moi que je partirais avec lui pour Paris, abandonnant ma mère. Cette séparation, disait-il, devait être courte. Bientôt je reviendrais au pays, fière, heureuse, et portant son nom...

« Il avait pris sur moi un empire absolu. J'obéis à sa volonté ; je commis cette faute, ou plutôt ce crime, de désertir le toit maternel, laissant à ma place les larmes et le désespoir. Je suivis l'homme à qui j'avais tout sacrifié déjà...

« Aussitôt à Paris, il ne se donna plus la peine de mentir. Il me laissa clairement comprendre qu'il pensait m'avoir fait, en m'enlevant, beaucoup d'honneur. N'étais-je pas son obligée ? N'allait-il pas, lui, l'homme à la mode, l'homme à succès, lancer dans le plus brillant de tous les mondes une pauvre petite niaise provinciale qui n'avait pour elle qu'un peu de beauté ?

« Ah ! comme je pleurai, quand j'eus compris !... mais il était trop tard, et je ne pouvais pas retourner en arrière.

« Celui dont j'étais devenue la maîtresse, ou plutôt l'esclave, se mit alors à m'exhiber partout, au grand profit de sa vanité ! Je devins partie intégrante de son luxe. Il me fit briller pour briller lui-

même. Il voulut qu'on parlât de sa maîtresse comme on parlait de ses livrées et de ses chevaux. On me vit chaque jour au bois, chaque soir dans les avant-scènes des théâtres, et pas une fête de la haute bohème n'eût été complète sans moi.

« Cela dura tout près d'un an; puis, un beau matin, il m'écrivit qu'il partait pour l'Italie dans deux heures; qu'il me souhaitait une heureuse chance; que ma fortune, d'ailleurs, était entre mes mains et que je n'avais qu'à faire un signe pour voir affluer dans mon boudoir tout ce que Paris renferme de plus riche et de mieux posé. »

Olympe s'interrompit, et, regardant Paul bien en face, elle lui demanda :

— Que pensez-vous de cet homme, monsieur le comte ?

— Vous l'avez dit tout à l'heure, madame, — s'écria le mari de Lauriane, avec une indignation sincère; — cet homme est un lâche et un misérable!...

Un sourire d'une expression étrange vint aux lèvres de la pécheresse.

XXII

UNE GRANDE COMÉDIENNE (SUITE).

— Oui, bien misérable et bien lâche, — répéta Mélusine; puis, après un instant de silence, elle reprit : — qu'allais-je devenir ? Cet homme avait raison : je n'avais qu'à vouloir, les plus jeunes et les plus riches brigueraient aussitôt la joie de lui succéder, et l'honneur de se ruiner pour moi. Mon cœur se souleva de dégoût. Un premier amant, ce n'était que la honte ! descendre encore, passer de main en main, ce serait la boue... et la boue me faisait horreur.

« Alors, je me souvins de ma mère. Une mère... si grandes et si impardonnables que soient les fautes de sa fille, pardonne à cette fille quand elle la voit, repentante et désespérée, chercher un asile dans ses bras.

« Mon parti fut pris à l'instant; j'échangeai mes

folles toilettes contre les vêtements les plus simples ; je dis à la grande ville un adieu que je croyais devoir être éternel, et je me mis en route pour retourner dans l'humble maison où j'étais née, où j'avais grandi.

« Je la trouvai fermée, cette maison...

« Ma mère, ma mère bien-aimée, m'avait attendue pendant trois mois, et, ne me voyant pas revenir, elle était morte de chagrin en m'appelant, morte en me maudissant peut-être. »

Olympe baissa la tête, et de nouvelles larmes, de belles larmes, coulèrent sur sa joue. Talma pleurait, dit-on, dans une scène de tragédie, en pressant contre son cœur une urne vide. Comme Talma, Mélusine avait le don des pleurs.

M. de Braisnes comprit et respecta ces regrets, qui lui semblaient si naturels et si légitimes, et ses paupières devinrent humides.

— Pauvre... pauvre femme ! — se dit-il ; — combien on l'a calomniée !...

La pécheresse essuya ses yeux, et continua d'une voix brisée :

— Ce qui se passa dans mon âme, monsieur le comte, quand je me vis en face de la tombe où j'avais fait descendre ma mère, fut bien terrible, bien effrayant !... Un homme avait causé tout ce mal. Je me jurai de haïr les hommes, et, ne pouvant pas me venger sur le vrai coupable, de me venger sur tous.

« Je revins à Paris, les yeux secs, le cœur plein de haine, souriante et désespérée !... On m'y proclama reine ; on me surnomma *Mélusine*, c'est-à-

dire l'enchanteresse, la Circé, l'irrésistible!... Ah! de quel mépris je les écrasais, ces hommes asservis à mes moindres caprices! Avec quelle joie je leur faisais subir les souffrances que j'avais subies!

« J'ai fait beaucoup de mal, et cependant je ne suis pas méchante. Je me vengeais...

« J'ai dévoré bien des fortunes, et cependant je ne suis pas avide. Je me vengeais.

« Je traîne depuis dix ans le boulet d'une vie infâme. Je suis rivée au pilori de la honte, et cela parce qu'un misérable s'est joué de mon honneur de vierge et de ma crédulité d'enfant. Et je ne me serais pas vengée!... Allons donc!... Œil pour œil, dent pour dent! C'est la loi du talion... c'est justice... Je me venge.

« Maintenant vous savez tout; jugez-moi... »

Olympe se tut.

— Si j'accepte le droit de vous juger, madame, — murmura Paul d'une voix tremblante, — c'est pour avoir le droit de vous absoudre...

— M'absoudre!... — répéta la pécheresse avec exaltation, — vous me trouvez donc excusable?

— Vous l'êtes assurément, madame; vous l'êtes plus que personne au monde, et quiconque se fera l'écho de la justice et de la vérité le proclamera comme moi.

— Ainsi, vous connaissez mon existence entière et vous ne me méprisez pas?

— Non, cent fois non, Dieu m'en est témoin, et je garde mon mépris tout entier pour celui qui vous a perdue.

Olympe ne répondit pas d'abord, mais, par un geste d'une éloquence muette et sublime, elle éleva ses mains et ses yeux, semblant prendre le ciel à témoin de sa reconnaissance et de son ivresse.

— Ah ! — s'écria-t-elle ensuite, — comme elle m'avait bien inspirée, cette sympathie secrète, plus forte que ma volonté, qui me poussait vers vous. Soyez béni, monsieur le comte ; vous venez d'accomplir une grande action ; vous avez réhabilité à ses propres yeux une pauvre femme, tombée bien bas ; vous l'avez relevée par votre absolution généreuse ; vous l'avez sauvée peut-être...

Mélusine, en parlant ainsi, regardait M. de Braisnes, et le jeune homme se sentait enveloppé tout entier dans les effluves d'électricité amoureuse qui jaillissaient des prunelles de la pécheresse.

Sous ces regards de feu pesant sur son visage et descendant jusqu'à son cœur, Paul baissa les yeux malgré lui, tandis qu'une vive rougeur envahissait ses joues.

D'une voix de plus en plus agitée, il balbutia :

— La confiance que vous me témoignez, madame, m'autorise peut-être à vous adresser une question.

— Quelle qu'elle soit, j'y répondrai, comme je répondrais à Dieu lui-même, s'il paraissait devant moi pour m'interroger.

— Parmi ces hommes, — continua le comte en hésitant à chaque mot, — parmi ces hommes qui se succédaient à vos genoux, plusieurs étaient jeunes, sans doute, distingués, séduisants...

Olympe fit un signe affirmatif.

— N'en est-il pas un seul que vous ayez aimé ?

La pécheresse secoua la tête avec un air de dédain suprême.

— Non ! — s'écria-t-elle, — non ! pas un ! Je les dédaignais tous ! Je les haïssais tous ! Je les méprisais tous !... Mon cœur, grâce au ciel, est vierge d'amour ! Dieu, dans sa pitié, ne m'a point permis d'aimer ! Si j'avais aimé, j'aurais trop souffert !...

— Trop souffert, dites-vous ?... Pourquoi ?

— Ne le comprenez-vous pas ?... Aimer ce qu'on méprise doit être un supplice sans nom !

— Mais, s'il était un homme, cependant, qui méritât votre estime et non votre mépris ?...

— Celui-là ne m'aimerait pas...

— S'il vous aimait ?

— A quoi bon supposer l'impossible ?

— Répondez-moi, je vous en supplie...

— Eh ! bien, si cela arrivait, ce serait un malheur... Oui, le plus grand de tous les malheurs... car, le passé... ce passé funeste... ce passé de honte et d'infamie qui m'écrase, se dresserait sans cesse entre moi et celui qui m'aimerait...

— S'il l'oubliait ?

— C'est au-dessus des forces d'un homme !

— Peut-être...

— Et puis, est-ce que je pourrais oublier, moi ? Dans chaque regard jeté sur moi par mon amant, il me semblerait sentir la défiance et le soupçon ? Chaque fois qu'une pensée triste mettrait une ombre sur son front, je croirais deviner qu'il se souvient

et qu'il me méprise... mieux vaudrait mourir que de vivre ainsi...

— Si cet homme savait, — comme je le sais, moi, — que votre cœur n'a jamais battu...

— Le croirait-il ?

— En ai-je douté ?...

— Vous compreniez, vous, monsieur le comte, que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas vous mentir...

— Pourquoi le comprendrait-il moins que moi ?

— Parce que la passion qui, dit-on, rend aveugle, rend injuste plus souvent encore...

Un long silence suivit ces paroles.

La pécheresse, absorbée, les yeux fixes, semblait ne rien regarder et ne rien voir.

Paul était manifestement en proie au plus violent combat intérieur.

— Olympe, — demanda-t-il, tout à coup, avec une émotion qui le rendit pâle, — voulez-vous que je sois votre ami ?

La pécheresse tressaillit.

— Vous, mon ami ! vous ! — murmura-t-elle ensuite d'une voix lente, en secouant tristement la tête, — c'est un beau rêve... mais ce rêve ne peut se réaliser.

— Quel est l'obstacle ?

— Il y en a mille... Tout nous sépare ! Le monde entier se place entre nous !... Cette offre généreuse, cette offre qui me rend fière et fait bondir mon cœur, sera le plus précieux souvenir de ma vie... J'ai ce-

pendant le courage de la repousser... Nous ne devons plus nous revoir...

Le comte voulut parler, il n'en eut pas le temps.

— Non, plus jamais ! — reprit Olympe avec une hâte fiévreuse, — vos devoirs vous appellent ailleurs, car ailleurs vous êtes attendu, vous êtes aimé ! Retournez donc au foyer domestique, et ne vous dites pas que les joies de ce foyer sont pâles et monotones, car cette monotonie c'est le bonheur peut-être ! Vous n'avez point dédaigné mon appel, vous êtes venu... Par vous je suis relevée, consolée, purifiée ! Merci ! oh ! merci du fond de mon cœur ! Vous êtes bon... Vous serez heureux... mais votre place n'est point ici... Souvenez-vous que ma maison est compromettante ! N'oubliez pas que nul soupçon ne doit vous atteindre ! Mon âme reconnaissante vous suivra partout... Mais cet entretien a duré déjà trop longtemps... Partez, monsieur le comte... partez vite... et ne revenez pas...

Les phrases qui précèdent, hachées, incohérentes, avaient été dites, ou plutôt murmurées par la pécheresse avec un trouble extrême, avec une évidente émotion.

Paul ne s'était point préoccupé de la marche du temps. Il jeta les yeux sur la pendule. La grande aiguille allait atteindre le chiffre VII. Depuis près de trois heures sa visite se prolongeait, et ces trois heures avaient passé pour lui comme une minute.

— Je comprends, madame... — dit-il alors, non sans une amertume involontaire, — ma présence

devient importune... vous attendez quelqu'un... je suis de trop ici...

— Vous vous trompez, monsieur le comte, — répliqua Olympe d'un ton plein de dignité. — Un grand changement s'est fait en moi depuis deux jours.. Hier, après avoir reçu la lettre qui m'annonçait votre visite, j'ai fermé ma porte pour toujours à l'homme qui, seul, avait le droit d'en franchir le seuil à toute heure...

— Mais alors, — s'écria M. de Braisnes, — s'il en est ainsi, si vous êtes libre, pourquoi m'éloignez-vous si vite ? Pourquoi ne voulez-vous plus me revoir ?

— Parce que j'ai trop souffert déjà pour accepter sans épouvante la pensée de souffrir encore !.. Parce que je redoute un nouveau malheur, bien plus terrible, bien plus irréparable que tous ceux qui l'ont précédé...

— Et ce malheur vous viendrait de moi ? — demanda le comte stupéfait.

— Il me viendrait de vous... oui...

— La confiance et l'estime que je vous inspirais ont disparu bien vite, puisque vous vous défiez de moi maintenant ! puisque vous me croyez votre ennemi !

Mélusine changea de visage. Une surprise douloureuse se peignit sur ses traits.

— Mon ennemi, vous ! grand Dieu ! — s'écria-t-elle, — me supposez-vous capable de vous juger ainsi ?... est-ce là l'idée mauvaise que vous avez de moi ?

— Je ne crois rien... je cherche... et je me perds dans les obscurités de votre pensée. Vous m'éloignez de vous... vous me chassez après m'avoir appelé. Si ce n'est la défiance qui vous fait agir ainsi, qu'est-ce donc ?

— Mon Dieu ! — s'écria la pécheresse en cachant son visage dans ses deux mains, avec un geste de pudeur exquise, — faut-il m'expliquer mieux ? me contraindrez-vous à tout dire ? Ne comprenez-vous pas que si je ne veux plus vous revoir, c'est que j'ai peur de vous aimer ?...

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix faible comme un souffle, et Paul les devina plutôt qu'il ne les entendit.

Une indicible et soudaine ivresse s'empara de lui, comme s'il venait de boire un de ces philtres que la Mélusine des légendes versait aux hommes pour les rendre insensés d'amour. Avec l'instantanéité de la foudre, la figure provocante et sensuelle de la courtisane remplaça dans son faible cœur l'image douce et pure de Lauriane.

— Olympe... — balbutia-t-il, — Olympe, pourquoi dites-vous, pourquoi croyez-vous, que m'aimer serait un malheur ? Qu'importe le passé ? Oubliez-le comme je l'oublie ! L'avenir est à nous ; aimez-moi. Olympe ! je vous aime !

— Non, grâce à Dieu, vous ne m'aimez pas ! — s'écria la sorcière blonde, — c'est une illusion... c'est un mensonge.

— Je vous aime ! je le jure !

— Et moi. je refuse de vous croire ! Comment

m'aimeriez-vous ? Une âme d'élite comme la vôtre peut bien me pardonner mes souillures, mais n'a pas la puissance d'en effacer le souvenir ! Je vous le répète, tout nous sépare ! vous appartenez à une autre... j'ai ma loyauté, moi, qui m'interdit de voler son bien à la comtesse Lauriane de Braisnes ! Le devoir vous défend de m'aimer !

— Le devoir est bien peu de chose à côté de l'amour...

— Mais cet amour serait maudit ! il deviendrait pour nous un supplice, un enfer...

— Je vous dis, moi, qu'il serait le ciel.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, et ma fatale beauté vous aveugle ! Si l'amour pouvait naître et grandir entre nous, sa chaîne serait lourde à traîner, et l'union de nos cœurs meurtris n'enfanterait que des douleurs. J'aimerais mieux cent fois mourir que d'être méprisée par vous, et, pour me sauver de votre mépris, même adorée, même vous adorant, je ne vous appartiendrais jamais...

Mélusine s'était levée en prononçant ces mots, et tendait au comte ses deux mains.

— Vous voyez bien, — ajouta-t-elle, — qu'il faut nous séparer pour toujours. Vous avez été mon consolateur, mais vous ne pouvez être rien de plus ! Ni mon ami, ni mon amant ! Amitié dangereuse ! amour funeste ! pour vous comme pour moi, je les repousse... Partez pendant qu'il en est temps encore ; hâtez-vous, et oubliez-moi !... Je tâcherai de vous oublier...

La pécheresse, tout en parlant, avait entraîné le comte jusqu'à la porte du salon.

Au moment d'ouvrir cette porte, elle s'arrêta; un rayon de flamme jaillit de ses yeux; elle parut céder à quelque puissance inconnue plus forte que sa volonté, et, jetant ses deux bras autour des épaules de Paul, elle l'attira contre sa poitrine bondissante, et sur son front brûlant elle appuya ses lèvres.

Mais presque en même temps elle recula, comme épouvantée de sa folie, et, repoussant le jeune homme, elle s'écria :

— Partez! mais partez donc! vous voyez bien qu'il faut partir! vous voyez bien que je vous aime, et que je ne veux pas vous aimer!

Puis, sans laisser à Paul le temps de répondre un seul mot, elle frappa sur un timbre, et dit au valet de chambre qui se présenta pour prendre ses ordres :

— Reconduisez monsieur le comte... — et elle referma sur elle la porte du salon.

Alors l'éclair du triomphe brilla pendant une seconde dans ses regards, et son beau visage reprit ensuite une expression pensive.

La grande comédienne avait fini de jouer son rôle.

XXII

PENDANT L'ENTR'ACTE. — LES MENSONGES DU MARI.

Nous n'entreprendrons pas de décrire et d'analyser l'état moral du comte de Braisnes au moment où il se retrouva sur le pavé de la rue de Boulogne en quittant la maison d'Olympe; ce serait une tâche trop ardue.

Il nous suffira d'affirmer qu'il chancelait comme un homme ivre, et qu'un bouleversement si grand, si complet, résultait pour lui de la scène à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, qu'il se croyait de la meilleure foi du monde le jouet de quelque rêve impossible.

Cette sorte d'hallucination se dissipa vite; la réalité reprit ses droits; Paul se souvint, avec une volupté mêlée d'un peu d'effroi, qu'il venait d'engager sa vie et de donner son cœur à une femme inconnue deux jours auparavant, et dont l'image enchan-

teresse rayonnait maintenant devant lui dans les ténèbres.

Nous disons : *les ténèbres*, car il faisait nuit, et les préposés à l'éclairage de la bonne ville de Paris allumaient dans le lointain les becs de gaz municipaux.

M. de Braisnes, absorbé complètement par ses pensées, allait d'un pas tantôt lent, tantôt rapide, et ne suivait aucune direction arrêtée d'avance.

C'est ainsi que, sans en avoir conscience, il descendit les escarpements de la rue Blanche, suivit un instant la rue Saint-Lazare, et s'engagea dans la rue Taitbout.

Il ne sortit de cet état de préoccupation absolue qu'en se trouvant tout à coup au beau milieu de la circulation active et tumultueuse du boulevard des Italiens, encombré de promeneurs et ruisselant de lumières.

La nécessité de se frayer un passage au milieu de la foule rappela le jeune homme à lui-même, ou pour mieux dire le réveilla, car, à l'instar de Ruy-Blas, il marchait dans son rêve.

Huit heures sonnaient. Paul se souvint qu'il n'avait pas diné. Il franchit le seuil du café Riche et se fit servir, mais l'appétit lui manquait absolument. Il ne toucha qu'à peine aux mets placés devant lui. Cependant, comme il sentait le besoin de s'étourdir, il rompit avec ses habitudes de sobriété, et il vida successivement une bouteille de vin de Volnay (vieux ceps), puis une autre de vin de Saint-Péray moussoux (du coteau de Hongrie).

En quittant l'élégant cabaret, il avait la tête brûlante et un peu de fièvre, mais nul symptôme d'une ébriété, même légère, ne se manifestait chez lui.

— Vais-je retourner immédiatement à Suresnes ?
— se demanda-t-il.

Pour la première fois, depuis bien des heures, la pensée de sa femme et de son enfant lui revint. Mais au lieu d'amener, comme toujours, un éclair dans ses yeux, un sourire sur ses lèvres, cette pensée l'assombrit. Il se sentit inquiet et triste comme un coupable et il murmura :

— Non, pas maintenant... le plus tard possible... Lauriane s'apercevrait de mon trouble. Il faut redevenir maître de moi-même, il faut me distraire, il faut oublier.

A Paris, sur les boulevards, la distraction s'offre vite à qui la cherche. Paul entra aux Variétés; il prit possession du seul fauteuil d'orchestre qui fût resté vide, et il s'efforça de prêter toute son attention à la prose de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy, et à la musique d'Offenbach.

A sa droite se trouvaient deux hommes du monde, l'un jeune, l'autre plus âgé, décorés l'un et l'autre et qu'il connaissait de vue, mais sans savoir leur nom.

Pendant l'entr'acte ces voisins de stalle ne quittèrent point leurs places, mais tournèrent le dos à la scène, en braquant les canons de leurs jumelles énormes sur les femmes plus ou moins jeunes et jolies disséminées à la galerie et dans les loges.

Tout en lorgnant ils causaient entre eux, échan-

geant des remarques souvent piquantes, des critiques toujours mordantes et parfois spirituelles.

Paul, on le comprend, prenait un intérêt médiocre à ces dialogues de viveurs, mais, comme ils frappaient malgré lui son oreille, il les écoutait distraitement.

Tout à coup, après le récit d'une anecdote scandaleuse, le plus jeune des doux spectateurs dit à son compagnon :

— A propos, mon cher baron, savez-vous la nouvelle ?

— Je la sais peut-être... de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de la rupture du vieux duc et de Mélusine... On ne parlait que de cela au cercle cette après-midi.

Paul se sentit remué de la tête aux pieds et son cœur cessa de battre.

— Le vieux duc a quitté Mélusine ! — s'écria d'un ton de surprise marquée le personnage que nous venons d'entendre appeler baron.

— Non pas ! C'est Mélusine, au contraire, qui, très-brusquement et très-carrément, a congédié l'honorable diplomate, sans même lui donner ses huit jours... comme cela se fait d'ordinaire avec un serviteur plein de zèle.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites, Gaston ?

— Parfaitement sûr.

— De qui tenez-vous ce récit ?

— De mon cousin Gontran, qui le tenait du duc en personne ! Je garantis l'authenticité de la chose ! Le pauvre homme est triste à faire peur... Il aimait

la sorcière blonde, paraît-il, beaucoup plus qu'il n'en avait l'air... Voilà ses habitudes bouleversées de fond en comble!... Il ne peut prendre son parti, et ne sait plus où passer ses soirées...

— C'est prodigieux et presque incroyable!

— N'est-ce pas?

— D'autant plus que la belle est un bourreau d'argent qui devait s'accommoder fort d'un duc huit ou dix fois millionnaire et nullement avare... Il donnait à Mélusine un train de maison princier...

— Je doute très-fort que la dame, malgré sa rayonnante beauté, retrouve l'équivalent de ce qu'elle abandonne.

— Elle ne tient plus à l'argent, paraît-il.

— Bah!

— En voici la preuve: une heure après la séparation définitive, le duc, grand seigneur de la bonne école, a fait remettre à son infidèle un cadeau de cent mille francs...

— C'était d'un goût exquis, d'autant plus que la rupture ne venait pas de lui.

— Mélusine a refusé d'accepter le présent.

— Allons donc!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Elle a renvoyé tout, bijoux et billets de banque, avec un petit mot bien senti, quelque chose dans ce genre: *Estimez-moi toujours, mon bon... mais gardez votre argent...*

— Ah! çà, la chère enfant devient folle! Quelle mouche la pique?... Elle ne nous a guère habitués, jusqu'à ce jour, à ces façons-là.

— Attendez donc, baron. Voici le plus joli de l'histoire, le bouquet, le mot de la fin... Le duc a désiré connaître le motif de ce congé brusque, tombant sur sa tête à l'improviste, comme une cheminée par un grand vent... naturellement il a questionné...

— Eh bien ?

— Eh ! bien, la sorcière blonde, comme on l'appelle au cercle, a fait des aveux... Elle a dans le cœur un fort grand amour...

Le baron se mit à rire et répliqua :

— A vous entendre, elle aurait donc un cœur ?

— Il faut croire... et tout neuf encore, car elle ne s'en est jamais servie ! Bref, Mélusine est amoureuse.

— De qui ?

— Mystère ! Le duc ne le sait pas, mais on le verra bien... Il paraît qu'elle s'est *toquée* comme une pensionnaire... en cinq minutes, à première vue. Elle, Mélusine, la rouée des rouées !... Est-ce assez pyramidal ! assez renversant !... Niez donc après cela *le coup de foudre*, comme on disait dans les romans de 1830 !

Le chef d'orchestre avait repris son poste pendant ces répliques échangées, et, derrière le rideau, le régisseur frappa les trois coups.

L'entr'acte finissait, et les causeries particulières en même temps que lui, mais qu'importait au comte de Braignes ? Il en savait assez ! une joie sans bornes, un immense orgueil l'étouffaient. Il quitta le théâtre et s'élança sur le boulevard, en proie à une exaltation délirante qui ressemblait beaucoup à de la démence ! Il y avait de quoi, songez donc !... Cet

homme, cet inconnu qu'Olympe adorait et pour lequel elle abandonnait tout, il n'en pouvait douter, c'était lui !...

Nous ne reproduirons point ici les dithyrambes échevelés que, pendant une heure de course sans but, notre héros se chanta sur ce thème. En général le mot amour est synonyme de folie, mais quand l'amour-propre exalté se met de la partie, il dépasse de beaucoup l'amour.

Lorsque Paul, brisé de fatigue, jeta un regard autour de lui pour se reconnaître, il se trouvait sur la place de la Bastille, à l'une des extrémités de Paris.

Le jeune homme prit une voiture et se fit conduire rue de Boulogne. Il n'avait ni la pensée ni même le désir de monter chez Olympe; il éprouvait seulement l'impérieux besoin de revoir la maison qu'elle habitait.

En face de cette maison le véhicule s'arrêta, et Paul descendit. Deux fenêtres du premier étage étaient éclairées. Les yeux fixés sur les pâles lueurs filtrant à travers les doubles rideaux de guipure et de soie, le comte s'absorba dans une ardente extase.

— Elle est là ! — se disait-il, — là, tout près, seule avec mon souvenir... elle m'aime, elle pense à moi... Noble femme tombée, la passion effacera tes souillures... Pauvre ange déchu, l'amour te rendra tes ailes blanches !

A cet instant précis, Mélusine murmurait avec une effrayante expression :

— Gabrielle, ma fille chérie, ma pauvre enfant

déshonorée, tout le mal que t'a fait le père, je te jure de le rendre au fils!...

Enfin M. de Braisnes se décida, mais non sans peine, à quitter le trottoir de la rue de Boulogne, pour gagner l'embarcadère de la rue d'Amsterdam.

Il était temps, le dernier train de banlieue allait partir dans quelques minutes.

En arrivant à Suresnes, Paul trouva sa voiture envoyée par Lauriane, et le cocher lui dit :

— Madame la comtesse m'a donné l'ordre de venir à onze heures et demie à la station. Madame est très-inquiète; elle attendait M. le comte beaucoup plus tôt.

La passion fatale qui venait de s'emparer de Paul, et dont les conséquences devaient être terribles, ne le dominait pas depuis assez longtemps pour l'empêcher absolument de manquer de cœur.

L'idée que Lauriane, inquiète, souffrait de son absence, éveilla dans son âme une sorte de remords. Il pressa les chevaux, tout en préparant la série de mensonges qu'il allait dire à la jeune femme.

La grille était ouverte, et Lauriane, penchée sur la barre d'appui de l'une des fenêtres, écoutait avidement le bruit cadencé du trot des steppers qui se rapprochaient et lui ramenaient sans doute son mari.

Deux lanternes de bronze, placées à la droite et à la gauche de la grille, éclairaient la cour.

En voyant Paul sur le haut coussin du phaéton, la comtesse poussa un cri de joie et, quittant sa cham-

bre, s'élança dans l'escalier, afin de presser plus vite contre son cœur celui en qui elle avait mis tout son bonheur et toute sa vie.

— Ah! — lui dit-elle après l'avoir à dix reprises embrassé, — comme tu viens tard ! Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, j'espère ?

— Rien absolument.

— Si tu savais comme j'avais peur !

— Et que craignais-tu donc, chère folle ?

— Il me serait impossible de le définir, car je ne le sais pas bien moi-même. Je me figurais tous les malheurs... Je croyais à un accident de voiture... Je tremblais... Je ne vivais plus !... C'était absurde, puisque te voilà. Mais est-ce ma faute ? Tu m'avais si bien promis de revenir de bonne heure. J'y comptais. Je m'étais figuré sottement qu'avant dix heures tu serais ici. C'est pour cela qu'à partir de dix heures, voyant que tu n'arrivais pas, je me suis mis en tête toutes sortes de sottes idées. Il ne faut pas me gronder, il faut me plaindre. Je t'aime tant !

— Te gronder, chère enfant ! Certes, je n'y songe guère, mais c'est insensé, tout cela !

— Oui, c'est insensé. Mais qu'y puis-je ? Ne va pas te figurer, au moins, que je suis jalouse. Tu m'en voudrais, et tu aurais raison. Je te ne fais pas l'injure de douter de toi, je sais trop bien que tu m'aimes, que tu ne peux aimer que moi, et que toutes les femmes du monde ne te feraient point oublier, ne fût-ce qu'un instant, ta Lauriane. Maintenant, raconte-moi vite l'emploi de ton temps. Comment va le marquis ?

— Mon père ? il va bien... du moins j'ai tout lieu de le croire. Il est en train de perdre son argent à Hombourg ou dans quelque autre ville de jeu. Depuis deux jours il a quitté Paris, sans m'en prévenir, selon sa louable habitude.

— Il fallait revenir dîner ici.

— Tu vas voir que c'était impossible. En arrivant au petit hôtel de la rue Saint-Lazare, j'ai trouvé porte close. Personne pour m'ouvrir et pour me répondre. Je suis allé tout droit au cercle, où l'on est à peu près certain de rencontrer mon père entre six et sept heures du soir. Deux de nos amis, le comte Ridal et Raoul d'Allevay, m'ont appris le brusque départ du marquis et m'ont invité à dîner. Pouvais-je refuser ? Voyons ? Sous quel prétexte ?

— Non, j'en conviens, tu ne le pouvais pas.

— D'autant plus, — ajouta Paul, — que je mourais de faim, et qu'il se faisait tard. Nous avons dîné tous les trois dans un petit salon du café Anglais et porté des tostes en ton honneur avec des vins exquis.

— Mais ce repas, je suppose, ne s'est pas prolongé jusqu'à minuit, — hasarda Lauriane.

— Assurément non ; à neuf heures nous avions fini. Je voulais partir.

— Qui t'en empêchait ?

— Ces messieurs avaient une loge aux Variétés et m'ont retenu avec une gracieuse importunité. J'ai cédé à leurs instances. Ai-je eu tort ?

— En aucune façon, seulement il fallait m'envoyer un télégramme pour me prévenir.

— Je l'aurais fait, sois-en convaincue, si j'avais

pu me douter de tes inquiétudes, chère enfant ; mais je ne les soupçonnais pas. Enfin, tu as souffert, donc je suis coupable, et, quoique ma faute soit bien involontaire, je t'en demande humblement pardon. Suis-je pardonné ?

Lauriane ne répondit qu'en embrassant Paul de nouveau.

— Maintenant, — reprit le jeune comte, — il me reste à t'apprendre une nouvelle contrariante.

— Qu'est-ce donc ? — murmura la comtesse déjà troublée. — Est-ce que c'est grave ?

— Oh ! rassure-toi, ce n'est qu'ennuyeux.

— Parle vite ! explique-toi !

— Eh ! bien, il faut que je retourne demain à Paris.

— Comment ! encore ?

— Mon Dieu, oui.

— Mais, dans quel but ? pour quelle affaire ?

— Une nouvelle entrevue avec mon notaire est indispensable.

— Qu'avez-vous donc à discuter si longuement, ce notaire et toi ?

— Je ne puis aborder une série de détails qui n'en finiraient pas et qui t'ennuieraient mortellement ; mais, en deux mots, voici ce dont il est question : des sommes considérables, placées sur hypothèque, viennent de nous rentrer brusquement, par suite d'indemnités payées aux emprunteurs par la ville de Paris pour cause d'expropriation. Il est urgent d'opérer de nouveaux placements. Plusieurs se présentent et tous semblent bons, mais le notaire ne

veut point agir sans me consulter, et je tiens d'ailleurs à examiner les choses par moi-même. Songes-y donc, non-seulement nos intérêts, mais ceux de notre chère Léontine sont en jeu.

— Oui ! oui ! — s'écria vivement Lauriane, — tu as raison, tu fais bien. Les intérêts de notre enfant doivent passer avant tout. Ne les néglige jamais. Je devrais, pendant tes absences, avoir le bon sens de me dire que, si tu n'es pas là, c'est que tu t'occupes de nous, que tu travailles pour nous. A l'avenir je me le répéterai sans cesse, et je te promets de devenir tout à fait raisonnable. A quelle heure ton rendez-vous demain ?

— A deux heures.

— Eh bien ! il me vient une idée.

— Voyons l'idée. Quelle qu'elle soit, elle doit être bonne et je l'approuve d'avance.

— Léontine va tout à fait bien. Ce soir il n'était plus question de son rhume. Si tu le veux, nous t'accompagnerons à Paris. Tu nous conduiras chez Mathilde, où nous passerons l'après-midi, et tu viendras nous y rejoindre pour dîner, car enfin, si longue que doive être ta conférence avec le notaire, elle sera vraisemblablement terminée à sept heures du soir, n'est-il pas vrai ?

M. de Braisnes se dit bien vite que la présence de sa femme à Paris le lendemain ne pouvait le gêner en aucune façon. En conséquence, de la meilleure grâce du monde, il consentit à ce qu'elle lui demandait.

La baronne Mathilde de Chatenay habitait, rue

de Grenelle-Saint-Germain, un grand hôtel qui lui venait de son mari.

Les appartements immenses, les vastes salons décorés et meublés avec un luxe datant de Louis XIV, lui semblaient bien un peu tristes, et peut-être aurait-elle préféré de beaucoup une habitation moins princière, mais plus moderne et plus confortable. Elle ne quittait point le vieil hôtel, cependant, à cause du jardin magnifique dans lequel sa petite fille passait les trois quarts de ses journées, ivre de liberté, de soleil et de grand air.

En voyant arriver le comte, la comtesse et Léontine, madame de Chatenay déclara qu'elle était la femme la plus complètement heureuse qui fût au monde; elle proclama Paul un homme accompli et lui sauta gaiement au cou pour le remercier.

— Tu veux bien nous donner à dîner, n'est-ce pas? — demanda Lauriane en souriant.

— A goûter, à dîner, à souper, à coucher! — s'écria Mathilde, — et nous recommencerons demain, avec le déjeuner en plus. Vous êtes venus, tant pis pour vous! Je ne vous laisserai jamais partir. Vous reconnaissez-vous mes prisonniers sur parole ou dois-je vous faire garder à vue?

— Sur parole, chère baronne, — répliqua Paul gaiement; — nous sommes gens d'honneur, ayez confiance, et prouvez-le-moi en me permettant, présentement, de prendre congé de vous. Faut-il jurer de revenir me constituer prisonnier le plus tôt possible?

— Allez, comte, — répliqua Mathilde. — Je vous

tiens quitte de tout serment, car vous me laissez des otages. Lauriane et moi nous allons employer le temps de votre absence à dire de vous infiniment de mal. Soyez certain que nous ne nous ennuerons pas. Je suis fort aise que vous partiez.

— Merci, baronne.

— C'est très-sincère, mon cher comte. Un homme en tiers entre deux amies est toujours quelque peu gênant. Donc, ne vous hâtez pas trop ; tâchez seulement de vous souvenir que nous nous mettrons à table à sept heures précises. Si vous êtes en retard, vous serez mal reçu ; on vous enverra sans pitié dîner au cabaret.

M. de Braisnes quitta l'hôtel de la baronne. Un coupé de remise passait à vide ; il s'y jeta en criant au cocher :

— Rue Neuve-des-Mathurins.

C'est dans cette rue que demeurait le notaire de Paul, et ce dernier voulait faire acte de présence à l'étude, afin que l'honorable tabellion, si quelque hasard invraisemblable venait à le mettre en présence de Lauriane, ne laissât point échapper une phrase compromettante dans le genre de celle-ci :

— Il y a vraiment des siècles que je n'ai vu monsieur le comte.

Paul trouva le notaire dans son cabinet ; il causa pendant dix minutes avec lui de choses parfaitement insignifiantes ; puis, remontant dans le coupé qui l'attendait à la porte, il se fit conduire rue de Boulogne.

S'il avait eu l'idée de lever la tête vers la façade

de l'hôtel, au moment où il payait et renvoyait la voiture, il aurait pu voir le rideau de l'une des fenêtres du premier étage remuer légèrement comme si quelqu'un, embusqué derrière ce rideau pour étudier ce qui se passait dans la rue, abandonnait tout à coup son poste d'observation.

Il monta rapidement, avec une émotion non moins violente que celle qui la veille faisait bondir son cœur, mais d'une autre nature.

Il s'arrêta devant la porte capitonnée de velours rouge recouvrant une seconde porte de palissandre incrustée de filets de cuivre. Il tira le bouton et il entendit retentir le timbre.

L'antichambre fut ouverte presque aussitôt, non par Antoine, mais par Justine, la soubrette que nous connaissons.

Elle fit une belle révérence au jeune homme, et, sans attendre qu'il la questionnât, elle lui dit :

— Madame n'est pas visible.

— Elle le sera peut-être pour moi, — répliqua Paul.

— Pas plus pour monsieur que pour un autre. Madame ne reçoit personne aujourd'hui.

— Nous verrons bien. Annoncez, je vous prie, le comte de Braisnes.

— Je demande pardon à monsieur le comte de lui désobéir, mais il m'est tout à fait impossible de l'annoncer.

— Pourquoi ?

— Parce que madame, voulant rester seule, m'a

défendu formellement de laisser entrer, et n'a fait aucune exception.

— Tous les jours on transgresse une défense.

— Pas dans cette maison, monsieur le comte; madame est la bonté même, mais elle veut être obéie; c'est son droit! Elle me mettrait parfaitement bien à la porte, et je tiens à ma place.

Paul tira de la poche de son gilet une dizaine de pièces d'or, et les glissa dans la main de la camériste.

— Grand merci, monsieur le comte, — dit la fine mouche avec une nouvelle révérence.

— Maintenant, mon enfant, — reprit le jeune homme, — je pense que vous allez m'annoncer...

— Que monsieur le comte ne l'espère pas!

— Cependant...

— Oh! je sais ce que va dire monsieur le comte, — interrompit Justine, — et monsieur le comte aura tort. L'argent ne se refuse jamais, mais ma place vaut plus de dix louis; tout ce que je puis faire pour le service de monsieur le comte, c'est de ne lui point céler que madame est dans son boudoir; la porte du boudoir se trouve à gauche au fond du salon; le salon est en face de nous; monsieur peut passer s'il le veut. Madame se fâchera, mais je lui dirai que monsieur le comte a violé la consigne et qu'il est entré malgré moi! Je n'étais pas assez forte pour l'en empêcher, c'est clair comme le jour, et je ne voulais pas faire scandale en appelant le valet de chambre ou les valets de pied! Madame comprendra peut-être cela.

La soubrette parlait encore, mais Paul ne l'écoutait plus.

Il traversait déjà le salon, et se dirigeait vers cette porte de gauche désignée par Justine comme donnant accès dans le boudoir.

Il ouvrit.

Olympe, vêtue d'un peignoir mal attaché et ses immenses cheveux flottant autour d'elle comme un manteau de velours couleur d'or et de feu, était étendue sur une chaise longue, dans une pose d'abattement complet, pose si naturelle qu'elle était évidemment préparée.

Au bruit léger que fit la porte en glissant sur ses gonds, la pécheresse tourna la tête.

Son visage exprima successivement la joie, la surprise et la douleur; ce fut ce dernier sentiment qui finit par l'emporter.

— Eh! quoi, c'est vous, monsieur le comte! — s'écria-t-elle d'une voix agitée, — vous! malgré ma défense! Avez-vous donc oublié si vite que je ne voulais plus vous voir!

Paul mit un genou en terre auprès de la chaise longue; il saisit dans les siennes les deux mains de la jeune femme et répondit :

— Je n'ai rien oublié, Olympe, mais ne plus vous voir, c'était mourir... et je veux vivre... vivre pour vous aimer!

— Ainsi, — continua la pécheresse, — vous prétendez me contraindre à vous recevoir malgré moi ?

— Non, car ce consentement que vous me refusiez hier, vous me l'accorderez aujourd'hui.

- En êtes-vous sûr, monsieur le comte ?
- Autant que je le suis de votre beauté.
- Et si je persévérais dans mon refus ?
- Je transgresserais vos ordres.
- Vous n'en avez pas le droit !
- Est-ce que vous avez le droit, vous, de m'imposer un supplice au-dessus des forces humaines ?
- Je quitterai Paris pour vous fuir !
- Je le quitterai en même temps que vous, pour rendre votre fuite inutile.
- J'irai au bout du monde.
- Je vous y suivrai.
- Je me cacherais si bien que vous perdrez mes traces.
- Essayez ! cachez-vous ! mon cœur me conduira... je vous retrouverai...
- Enfin, qu'espérez-vous ?
- Vous voir... vous parler... vous entendre...
- Rien de plus ?
- Je le jure.
- Je vous ai dit hier (vous en souvenez-vous ?) que si j'aimais un homme, je ne serais jamais sa maîtresse.
- Je m'en souviens.
- Si je cède à vos instances, si j'oublie mes plus fermes résolutions, si je consens enfin à vous accueillir ici chaque jour, promettez-vous de ne jamais me dire un mot d'amour ?
- Non, je ne promets pas cela.
- Pourquoi ?
- Parce qu'entre vous et moi, Olympe, il ne peut

être question que d'amour; pour la meilleure, pour la plus puissante de toutes les raisons...

— Laquelle?

— Celle-ci : je vous aime et vous m'aimez ! Oh ! ne cherchez pas à nier ! oui, vous m'aimez, je le sais, j'en ai la preuve ! Recevez-moi donc sans conditions, et laissons nos destinées s'accomplir.

Du geste et du regard, Olympe sembla s'avouer vaincue.

— Puisqu'il le faut, — murmura-t-elle, — que votre volonté soit faite ! Venez quand vous voudrez ma maison vous sera toujours ouverte, et ne le sera que pour vous seul. Mais souvenez-vous que j'ai résisté!...

XXIII

RENSEIGNEMENTS.

L'entretien du comte de Braisnes et de Mélusine n'apprendrait à nos lecteurs rien de nouveau, et ne ferait point avancer notre récit; il nous paraît donc inutile de le reproduire; disons seulement qu'il se prolongea jusqu'à plus de six heures du soir. Paul ne quitta le logis de la pécheresse que lorsqu'il lui resta bien juste le temps nécessaire pour arriver, sans trop de retard, à la rue de Grenelle.

Le dîner fut amusant, grâce surtout à la piquante et intarissable gaieté de la baronne de Chatenay. Le comte lui-même, à plus d'une reprise, oublia Mélusine pendant quelques minutes.

Le dessert achevé, et le café pris dans des tasses de porcelaine de Chine, — famille verte, — plus minces que des coquilles d'œufs et profondes comme des dés à coudre, la baronne proposa de conduire

les enfants chez Robert-Houdin, ce qui fit pousser des clameurs joyeuses à Léontine et à Germaine, sa petite amie.

— Excellente idée! — dit M. de Braisnes, — ces chères fillettes s'amuseront comme des reines! Mais qu'as-tu donc, Lauriane? tu sembles soucieuse...

— Je crains, — murmura la jeune femme, — que cette partie de plaisir ne nous fasse arriver bien tard à Suresnes...

— Qu'est-ce que j'entends là, — demanda vivement Mathilde, — et qui donc se permet de parler de Suresnes? Vous êtes-vous figurés, par hasard, que je n'avais point de volonté, et que je vous laisserais partir aujourd'hui? Rayez cela de vos papiers, mes bons amis! J'ai donné des ordres, votre appartement est préparé, et je vous déclare que vous y coucherez cette nuit, quand je devrais vous ramener de force à l'hôtel et vous y faire surveiller par mes gens!

Lauriane regarda Paul, et son regard équivalait à une muette interrogation. — Était-il opportun d'accepter cette invitation si gracieuse et si empressée? — Voilà ce que demandaient ses yeux.

— Baronne, — répondit M. de Braisnes, — point n'est besoin d'user de rigueur; nous serons vos hôtes cette nuit, vos hôtes heureux et reconnaissants.

— Bravo, cher comte, — s'écria Mathilde, — je vous proclame derechef le plus accompli de tous les hommes passés, présents et à venir... Je vais mettre mon châle et mon chapeau, et nous conduirons bien vite ces petits anges chez Robert-Houdin.

Paul et Lauriane restèrent seuls au salon pendant un instant.

— N'aurait-il pas été plus sage, — demanda la jeune femme, — de déclinier la proposition de Mathilde, et de retourner chez nous ce soir?...

— Non, mon enfant, — répondit Paul, — et je suis enchanté que cette proposition nous ait été faite par la baronne... Elle me tire d'un grand embarras... Mon notaire insistait beaucoup pour me conduire visiter des terrains qu'il voudrait me faire acheter, — Un excellent placement, paraît-il! — J'avais refusé de l'accompagner, afin de ne pas te laisser seule à la campagne; mais, puisque nous restons à Paris, les choses s'arrangent admirablement... Après vous avoir installées chez Robert-Houdin, j'irai dire à l'étude que je prie le notaire de m'attendre demain à midi... J'aurai pris congé de la baronne; vous viendrez me rejoindre à la gare, nous partirons par le train de six heures, et nos gens, prévenus par un télégramme, tiendront le diner prêt pour notre arrivée...

— Tu as raison, — fit Lauriane, — tout est en effet pour le mieux.

Paul rayonnait.

Le hasard, sous la forme gracieuse de Mathilde de Chatenay, venait en effet de lui rendre un signalé service, l'invitation de la jeune femme lui fournissant l'occasion de passer aux pieds de Mélusine la plus grande partie de la journée du lendemain!

Avons-nous besoin d'affirmer à nos lecteurs qu'il n'y manqua pas, et qu'à six heures moins un quart

seulement il quitta le petit hôtel de la rue de Boulogne, pour gagner le chemin de fer où Lauriane et Léontine l'attendaient déjà.

Le jour suivant parut au comte de Braisnes long comme un siècle.

Sa femme, réclamant l'exécution d'une promesse faite depuis trois jours, voulut être conduite à Maisons-Laffitte, et Paul se soumit; mais, tandis qu'il visitait avec Lauriane cette demeure à laquelle, quelques jours auparavant, il portait un intérêt si vif, son cœur et sa pensée s'envolaient vers le boudoir de la pécheresse.

— S'il fallait passer une semaine sans voir Olympe, — s'avouait-il, — j'en deviendrais fou, je le sens bien.

L'idée lui vint alors de se faire de Maisons-Laffitte un prétexte pour multiplier ses voyages à Paris sans éveiller la défiance de Lauriane.

— Tu le vois, chère enfant, — lui dit-il, — quand la surveillance se ralentit, quand l'œil du maître n'est pas là presque sans cesse, rien ne marche! Tels j'ai laissés les travaux lors de ma dernière visite, tels je les retrouve aujourd'hui. De ce train de tortue on n'en finirait pas, et je veux absolument qu'on en finisse! Je me résigne donc... je viendrai chaque jour ici passer quelques heures, et je hâterai de plus d'un mois, en agissant ainsi, notre installation définitive...

Lauriane, reconnaissante, serra la main de son mari.

M. de Braisnes en effet, chaque matin après déjeuner, se faisait conduire à la station ; mais, au lieu de se diriger vers Maisons-Laffitte, il prenait le train de Paris, passait trois heures auprès de Mélusine, qui, les yeux noyés et la poitrine haletante, l'écoutait parler d'amour et répondait sur le même ton, ce qui ne l'empêchait pas de lui résister avec une vertu surhumaine... ou que, du moins, Paul trouvait telle.

A six heures le jeune homme était de retour à Suresnes, et rendait à Lauriane un compte détaillé des travaux de Maisons-Laffitte...

Huit jours après la première visite du comte de Braisnes à Olympe, Justine, vers les dix heures du matin, remit à sa maîtresse une carte à jouer, sur l'envers de laquelle était écrit ce nom : DRAVET.

— Faites entrer, — dit vivement Olympe.

L'ex-agent de la brigade de sûreté parut.

La jeune femme eut quelque peine à reconnaître le quidam, tant il lui parut changé à son avantage depuis leur précédente entrevue.

Un costume d'une coupe élégante donnait à Dravet l'apparence d'un homme presque comme il faut. Sa main gauche, bien gantée, tenait un chapeau neuf à coiffe blanche. Sa main droite jouait avec le pommeau d'écaille d'une petite canne du bon faiseur.

Le visage maigre et pointu, dont les traits tirés criaient famine huit jours avant, offrait un embonpoint relatif ; les lignes reposées de ce visage prouvaient jusqu'à l'évidence que depuis une semaine

l'ex-agent congédié déjeunait et dînait d'une façon régulière et confortable.

Il souriait, avec le parfait contentement de soi-même d'un homme qui connaît sa valeur.

→ Eh ! bien, monsieur, — lui demanda Olympe, — m'apportez-vous les renseignements que j'attends ?

— Oui, madame, et ces renseignements sont très-complets. Par malheur, je doute un peu qu'ils vous satisfassent.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ma faible connaissance du cœur humain me permet d'affirmer que vous les auriez désirés d'une autre nature.

— Quand vous aurez parlé, je jugerai...

Dravet tira de sa poche un petit carnet en cuir de Russie, et consulta ses notes.

— Commençons par madame la baronne de Chatenay, — dit-il, — la plus intime, ou plutôt la seule amie de la comtesse Lauriane de Braisnes ; il résulte de mon enquête que cette jeune femme est la vertu personnifiée. Ses gens eux-mêmes ne la soupçonnent d'aucune légèreté, et la déclarent inattaquable. Il paraît qu'elle n'a jamais trompé son mari, et, depuis qu'elle est veuve, quoiqu'elle ne fasse nullement profession de prudence, et qu'elle le prouve en agissant toujours à sa guise, la malignité publique n'a pas décroché le plus petit des rayons de son auréole ; il ne faudrait donc, je crois, compter sur elle d'aucune manière pour donner à la comtesse de Braisnes de mauvais exemples et de mauvais conseils...

L'ex-agent de la sûreté accentua cette dernière phrase d'une façon toute particulière, — la soulignant en quelque sorte, — et il attachait en même temps son regard vif et clair sur les yeux d'Olympe.

La pécheresse, se voyant si bien et si complètement comprise par cet homme qui ne savait rien de ses projets, mais qui les devinait, se dit tout bas :

— Décidément, voilà un gaillard très-fort!

Mais son empire sur elle-même était absolu. — Aucun des muscles de son visage ne tressaillit, et sa pensée intime ne se peignit point dans ses yeux.

— Continuez, je vous prie, — fit-elle.

— La comtesse de Braisnes, — à laquelle j'arrive présentement, — est encore une de ces femmes sur la réputation desquelles il est impossible de mordre. Pas le moindre secret dans sa vie, pas même une apparence de mystère; elle adore son mari et son enfant, et voudrait vivre avec eux à cent lieues de Paris, dans un désert. — Ce que j'avance là, madame, c'est la vérité la plus littérale, j'en puis répondre, car il y a dans la maison certain domestique, — un hypoerite franchement canaille, — qui ne demanderait pas mieux que de dire du mal de ses maîtres, et même d'en inventer, pour peu que l'invention fût assez vraisemblable pour avoir chance d'être acceptée; mais là, je le répète, pas moyen! — Tout est trop lumineux, trop à jour, le serpent userait ses dents contre la lime.

— Ce domestique dont vous parlez, — demanda Olympe, se souvenant d'un nom prononcé par Max de Vallières, — ne s'appelle-t-il point Etienne?

Dravet regarda la pécheresse avec un si profond étonnement qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Ah ! ça, madame, — s'écria-t-il, — vous en savez aussi long que moi. Il fallait donc me prévenir qu'une police particulière, à vos ordres, précédait ou côtoyait la mienne !

— Que vous importe, — répondit Olympe, — puisque vos propres observations, consciencieuses et fidèles, n'ont rien à craindre de ce contrôle ?

— C'est juste.

— Continuez, je vous en prie. Peut-être tout à l'heure m'apprendrez-vous des choses que j'ignore.

— Je le souhaite, mais sans l'espérer ! Je passe au vicomte d'Heilly. Ce gentilhomme est le cousin germain de madame de Braisnes ; il éprouvait pour sa cousine un très-violent amour, et devait l'épouser.

Olympe tressaillit, et ses lèvres eurent une contraction qui n'échappa point au regard observateur de Dravet ; mais, sans paraître s'en apercevoir, ce dernier continua :

— Ce mariage, arrangé par les deux familles, réunissait toutes les convenances ; on attendait pour le célébrer que mademoiselle Lauriane eût accompli sa dix-huitième année ; il ne s'en fallait que de trois mois, lorsque le comte Paul de Braisnes fut présenté, et tout changea... Les jeunes gens s'éprirent l'un de l'autre, à première vue, et la petite personne déclara qu'elle n'épouserait jamais son cousin. M. de Braisnes était riche, beaucoup plus riche que M. d'Heilly, et de tout aussi bonne maison.

Aucun obstacle sérieux ne pouvait surgir, le mariage se fit. — Le vicomte Jean, désespéré, partit pour un voyage qui dura deux ans. Quand il revint à Paris il semblait guéri de son amour, et depuis cette époque on ne le voit que de loin en loin dans la maison de sa cousine.

— A-t-il des maîtresses? — demanda vivement Olympe.

— On ne lui en connaît aucune dans le demi-monde. Il passe pour avoir eu quelques aventures avec des femmes d'un monde plus sérieux, mais vous comprenez, madame, qu'il m'est impossible de me faire juge de la consistance de ces bruits.

La pécheresse répondit par un signe affirmatif.

— Vous ne m'aviez pas donné mission de me renseigner sur M. de Braisnes personnellement, — continua Dravet. — Je puis néanmoins vous apprendre que chaque jour, depuis une semaine, il prend le chemin de fer à midi. Sa femme le croit à Maisons-Laffitte, fort occupé des préparatifs d'une installation prochaine. Je sais, moi, qu'il vient à Paris, et qu'une belle et gracieuse personne, dont je pourrais citer le nom, le reçoit dans certain hôtel qui n'est pas loin de celui-ci.

Olympe sourit de nouveau.

— Prenez ceci, je vous prie, monsieur Dravet, — dit-elle ensuite en tendant à l'ex-agent un billet de mille francs. — Vous avez rempli votre tâche avec un zèle que j'apprécie. Peut-être, avant qu'il soit peu, aurai-je encore besoin de vous. Laissez-moi votre adresse.

— Boulevard Pigalle, numéro 7, — répondit Dravet. — Un simple mot, sans signature, et je m'empresserai de me mettre aux ordres de madame.

Il empocha son billet de banque, salua comme un gentleman qui prend congé, et sortit radieux.

— Ah ! — murmura la pécheresse restée seule, — le vicomte d'Heilly était amoureux de sa cousine et devait l'épouser. Voilà qui est bon à savoir. Un homme de ce caractère n'oublie pas. Je jurerais qu'il aime encore la comtesse, qu'il l'aime plus que jamais. Cela pourra servir.

Olympe en était là de son monologue, lorsque Justine annonça M. de Vallières, lequel, depuis quelques jours, jouissait de ses grandes et de ses petites entrées à l'hôtel.

— Y a-t-il du nouveau ? — lui demanda la jeune femme. — Avez-vous quelque chose à m'apprendre ?

— J'ai plutôt à vous questionner.

— Allez, mon cher, ne vous gênez pas.

— Le comte de Braisnes prend l'habitude de passer toutes ses journées hors de chez lui. Le savez-vous ?

— Je le savais.

— Est-ce déjà votre influence qui se manifeste ?

— Oui.

— Ainsi le comte est dans vos filets ?

— Aussi complètement qu'on y puisse être.

— Vous êtes une enchantresse à qui rien ne résiste. Mais mes affaires n'en vont pas mieux pour cela.

— Comment ?

— Je suis allé deux fois à Suresnes depuis huit jours.

— Eh bien !

— La première fois la comtesse m'a reçu, malgré l'absence de son mari, mais avec une froideur si manifeste, avec une gêne tellement visible, qu'au bout d'une demi-heure de conversation banale j'ai repris le chemin de la station. La seconde fois, une femme de chambre est venue me dire que mademoiselle Léontine étant souffrante, — Léontine, c'est la petite fille, — madame de Braisnes ne la quittait pas et n'était visible pour personne. On ne pouvait me faire comprendre d'une façon plus claire que mes visites semblaient trop fréquentes.

— Je suis de votre avis ; mais cela changera.

— Quand ?

— Aussitôt que vous serez devenu nécessaire.

— Le deviendrai-je ?

— Oui, et je m'en charge.

— Je sais que tout vous est possible. Permettez-moi cependant de vous faire observer que je suis, jusqu'à présent, bien peu l'ami de la maison.

— Le temps est proche où vous serez admis, sur un pied d'intimité complète, dans l'intérieur du comte et de la comtesse. Le comte ne jurera plus que par vos yeux et saisira toutes les occasions de vous imposer à sa femme. Je n'attends pour cela que le retour définitif à Paris de ce couple de tourtereaux, et ce retour ne tardera guère.

— Ignorez-vous donc que M. et madame de Braisnes doivent s'installer, la semaine prochaine,

dans leur nouvelle habitation de Maisons-Laffitte, et qu'ils comptent y rester jusqu'au mois de décembre ?

Olympe haussa les épaules.

— Homme de peu de foi, — dit-elle ensuite, — faut-il absolument vous mettre les points sur les I. Eh bien, soit. Le comte ne fait que ma volonté. Or, je veux qu'il revienne ; donc, il reviendra. Est-ce clair ?

M. de Vallières s'inclina en souriant.

— Je n'ai jamais douté de votre pouvoir, ma toute belle, — répliqua-t-il. — Mais comment deviner qu'en si peu de temps vous aviez fait tant de besogne ? Vous voilà donc maîtresse en titre du comte de Braisnes.

La pécheresse haussa les épaules pour la seconde fois.

— Pour qui me prenez-vous ? — répliqua-t-elle ; — Est-ce que, si j'étais déjà sa maîtresse, j'aurais sur lui pareille influence ? Non, non, je lui résiste, au contraire ; et, vous pouvez m'en croire, si j'avais besoin qu'un chevalier mît flamberge au vent pour ma vertu présente, et presque aussi pour ma vertu passée, je vous réponds que Paul n'hésiterait pas.

— Le défenseur d'une si belle cause serait invincible à coup sûr ! — fit Max en souriant ; — puis, changeant de ton, il demanda : — Est-il vrai que vous ayez rompu avec le duc ?

— Rien n'est plus vrai.

— Est-il exact que vous ayez refusé son présent d'adieu ? une bagatelle de cent mille francs ?

— C'est exact.

— Et tout cela pour l'amour de Paul ?

— Oui, mon cher, comme vous dites, pour l'amour de Paul.

— Mais, c'est de l'héroïsme !

— N'est-ce pas ?

— Le comte connaît-il cet acte de dévouement ?

— Le hasard a pris soin de l'en instruire.

— Après un tel sacrifice, le jour où vous lui demanderez un million, il vous le donnera.

— Je le crois comme vous.

— Peste ! ma chère, vous jouez serré.

— Parbleu !

— Tracez-moi présentement ma règle de conduite ; que dois-je faire ?

— Il faut attendre. Retourner à Suresnes serait inutile ; c'est à Paris que vous devez agir, et, je vous le répète, avant quinze jours M. et madame de Braisnes auront repris possession de leur hôtel de l'avenue de Villars.

— J'attendrai.

Olympe avait raison de croire que son influence était sans bornes, et qu'il lui suffirait de laisser deviner sa volonté pour que Paul obéît.

L'installation du jeune ménage à Maisons-Laffitte s'accomplit la semaine suivante. Cette installation s'achevait à peine, et déjà M. de Braisnes déclarait que les temps pluvieux allaient arriver ; que l'odeur des peintures trop fraîches était malsaine, que la santé de Léontine pouvait s'en trouver compromise, et, qu'en conséquence, il lui semblait indispensable

de revenir au plus vite à Paris et d'y rester jusqu'au printemps.

Lauriane avait espéré, nous le savons, passer à la campagne toute la fin de l'automne, mais il s'agissait de la santé de son enfant, — elle le croyait du moins, — et cette croyance rendait impossible la moindre hésitation de sa part.

Elle se soumit, le cœur bien gros, et dans les premiers jours du mois d'octobre elle reprit possession, avec son mari, sa fille et ses gens, du petit hôtel acheté par le comte quatre ans auparavant, avenue de Villars, près de la place des Invalides.

— Maintenant, je le tiens, — se dit Olympe, — et désormais, quoi qu'il advienne, je le défie de m'échapper.

XXIV

AVENUE DE VILLARS.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le retour à Paris du comte et de la comtesse de Braisnes.

Pénétrons dans le petit hôtel de l'avenue de Villars, et franchissons le seuil du salon où nous allons trouver Lauriane.

La jeune femme, assise auprès du feu, regardait distraitemment les jeux enfantins de Léontine qui rangeait en bon ordre, sur le tapis, les personnages et les animaux d'une ménagerie de bois peint.

Lauriane n'avait rien perdu de sa beauté depuis l'époque où, pour la première fois, nous avons tracé d'elle un croquis rapide, mais le caractère de cette beauté n'était plus le même. Les traits charmants et les yeux rêveurs de la comtesse exprimaient maintenant une tristesse vague et presque douloureuse. Tout à coup, et peut-être sans qu'elle en eût

conscience, de grosses larmes se suspendirent à l'extrémité de ses longs eils et roulèrent sur ses joues.

Elle fut tirée de cette préoccupation sombre et profonde par Léontine qui, se levant et désignant d'un geste fier sa ménagerie lilliputienne, s'écria :

— Regarde donc, petite mère!... c'est aussi beau qu'au Jardin des Plantes, n'est-ce pas?

— Oui, chère enfant, — répondit Lauriane.

— Vois-tu, comme elle est jolie, ma girafe!... et mon tigre, comme il a l'air méchant! il a bien envie de manger mon pauvre petit mouton blanc; mais le lion, que j'ai mis tout près, et qui est l'ami du petit mouton, ne le laissera pas faire. Voici l'ours Martin qui grimpe à son arbre; il est bien amusant, l'ours Martin. C'est dommage que mon éléphant ait la trompe cassée; si tu voulais, petite mère, tu m'achèterais un autre éléphant.

— Je ne demande pas mieux, chère enfant.

— Et, quand me l'achèteras-tu?

— Bientôt.

— Demain, alors?

— Oui, demain.

— Petite mère, tu es très-gentille, et je veux t'embrasser.

Léontine se jeta dans les bras de Lauriane, qui la serra passionnément contre son cœur et la dévora de caresses.

L'heure du goûter de la petite fille était arrivée : une femme de chambre vint la prendre.

On annonça la baronne de Chatenay. Lauriane se leva vivement.

— Ah ! Mathilde, — s'écria-t-elle, — je suis bien contente de te voir, va !...

— J'en suis parfaitement convaincue, — répondit la baronne, — et la preuve, c'est que me voici. Ah ! ça, mais, — ajouta-t-elle avec inquiétude, — il me semble que tu n'as pas ta figure de tous les jours, et, Dieu me pardonne !... tu as pleuré !...

— Pleuré... moi ? — murmura Lauriane, — mais non, je t'assure... tu dois te tromper... tu te trompes.

— Je me trompe si peu que tu pleures encore ! Tiens, là, sur ta joue, voilà une larme, elle vient de tomber à l'instant... Tu es triste, tu as du chagrin... Pourquoi ?

Lauriane parut hésiter, mais enfin elle répondit :

— Eh ! bien, oui, c'est vrai. Je ne veux rien te cacher, mon amie, ma seule amie. Il se passe en moi quelque chose d'étrange et que je ne saurais définir. Certes, je suis heureuse encore, mais il me semble qu'un danger menace mon bonheur.

— Un danger ? d'où viendrait-il ?

— Je ne sais, mais de tristes pressentiments m'obsèdent sans relâche.

— Il ne faut pas y croire.

— Sans doute ; c'est une superstition absurde. Je devrais rire de ma faiblesse et me railler moi-même. Je me le dis, je me le répète... et cependant, malgré tous mes efforts, je ne viens point à bout de me persuader...

— Que crains-tu donc ?

— Je l'ignore...

— Quel malheur pourrait t'atteindre ?

— Un seul... l'indifférence de Paul, succédant à son amour, sa trahison, son infidélité...

— Le comte t'aime toujours... il t'aime plus que jamais... j'en jurerais...

— Je le crois... je n'en veux pas douter... et cependant je souffre d'un mal terrible et que j'espérais ne jamais connaître... je suis jalouse...

Mathilde fit un mouvement de surprise.

— Jalouse, toi! — s'écria-t-elle, — et de qui, grand Dieu?

— Oh! ce n'est point d'une femme! — répliqua vivement Lauriane, — s'il me fallait soupçonner que le cœur de Paul ne m'appartient plus, je ne survivrais pas une heure à cette effroyable pensée.

— Alors, franchement, je ne puis comprendre...

— Paul m'appartient comme autrefois, comme il m'appartiendra toujours, — reprit la comtesse, — mais j'espérais que son amour pour moi était trop profond, trop exclusif, pour lui permettre de chercher ailleurs des distractions qu'il m'est impossible de partager, et surtout pour vouer à qui que ce fût une envahissante amitié. Je me suis trompée. Je ne suffis plus à mon mari. D'abord il s'est fait recevoir d'un club, et, dans ce club, il passe les trois quarts de sa vie.

— Tous les hommes en font autant.

— Oui, mais Paul n'était pas un homme comme les autres... Songe donc, il ne me quittait jamais! il préférerait à tout la solitude à deux! Quiconque venait, ne fût-ce que pour une heure, se placer entre

nous, lui semblait importun!... Aujourd'hui, il a un ami intime, un compagnon inséparable.

— Qui donc?

— M. de Vallières.

— Max de Vallières? Mais vous l'avez toujours reçu.

— De loin en loin; le moins souvent possible, car Paul n'éprouvait pour lui ni vive sympathie, ni grande estime. Quelle différence aujourd'hui! La présence de M. de Vallières lui est devenue nécessaire à tel point que, même auprès de moi, il s'aperçoit de son absence, et que bien souvent il me quitte pour aller le rejoindre. — Que dis-tu de cela, Mathilde?

— Je dis, ma pauvre enfant, que c'est tout naturel. Les hommes sont plus libres avec leurs amis qu'avec leurs femmes. Ils ne peuvent se passer de la société les uns des autres. Il ne faut ni t'en étonner, ni surtout t'en affliger. Le comte subit la loi commune.

— Mon Dieu! si l'on m'eût dit cela il y a trois mois, j'aurais refusé de le croire.

— Et tu aurais eu tort.

— Cela n'empêche pas que je souffre et que j'ai pris ce jeune homme en haine.

— As-tu donc à te plaindre de lui?

— Personnellement, non. Mais ne sais-tu pas que M. de Vallières est un de ces viveurs sans principes, sans moralité, qui ne voient dans la vie qu'un but unique, le plaisir; qui le poursuivent avec ardeur et s'efforcent de l'atteindre par toutes les routes et

par tous les moyens. J'ai demandé à Paul s'il trouvait bien convenable la présence presque quotidienne dans sa maison de l'homme qu'une telle réputation rendait si peu recommandable à mes yeux.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il faudrait fermer sa porte à tous les jeunes gens du monde, s'il était de rigueur, avant de les recevoir, de faire subir à leur conduite privée l'épreuve d'une enquête approfondie.

— Eh ! bien, il avait raison, ma chère. Le comte est un homme rempli de sagesse.

— Soit, Paul counait la vie mieux que moi, et, puisque tu l'approuves, c'est moi qui dois avoir tort. A voir M. de Vallières venir dans ma maison chaque jour, paraissant choisir de préférence les moments où il était à peu près sûr de me trouver seule, j'ai cru d'abord qu'il songeait à me faire la cour, mais c'était insensé ! Me faire la cour à moi ! à moi ! Lauriane de Braines ! à moi la femme de Paul... j'étais folle de le supposer... une idée aussi parfaitement extravagante ne pouvait venir à quí que ce fût. Jamais M. de Vallières ne s'est départi, dans ses rapports avec moi, d'une profonde et respectueuse réserve.

— Mais alors voyons, chère amie, de quoi te plains-tu ?

— Je te l'ai déjà dit, je me plains de cette amitié de plus en plus envahissante qui s'empare du comte et l'éloigne de moi. Je trouve dans une telle amitié quelque chose d'étrange, d'incompréhensible ; car enfin, jamais deux natures plus dissemblables que

celles de mon mari et de M. de Vallières ne se sont rencontrées en ce monde ! Comment expliquer la liaison soudaine de Paul, naguère encore grave, réfléchi, presque austère, et de l'être frivole, superficiel et vicieux, qu'il n'envisageait autrefois qu'avec une compassion dédaigneuse, pour ne pas dire méprisante ?

— Comment l'expliquer, dis-tu ? — répliqua Mathilde ? — Mais, ma chère, rien n'est plus facile ; oublies-tu le proverbe : *Les extrêmes se touchent* ?

— J'aimerais mieux admettre, — reprit Lauriane, — que Paul croit à son influence sur M. de Vallières, et qu'il se flatte de le ramener à des pensées sérieuses, à une vie régulière.

— Eh ! bien, s'il y parvient, ce sera admirable.

— Sans doute, mais réussira-t-il ? Lui qui est sans défiance, puisqu'il ne soupçonne point le mal, lui qui est faible parce qu'il est bon, ne se laissera-t-il pas, au contraire, dominer par ce funeste ami ? Ne se perdra-t-il point dans cette fréquentation déplorable ? Il me semble qu'en ce moment une lutte est engagée entre le génie du bien et le génie du mal, représentés, l'un par mon mari, l'autre par M. de Vallières.

— Ceci, ma chère enfant, est de l'exagération... tu t'alarmes à tort ! Comme feu Don Quichotte, de vaillante et chevaleresque mémoire, tu prends des moulins à vent pour des géants ! Tu te crées des fantômes pour les combattre.

— C'est possible. Je suis folle peut-être ; mais, quoi qu'il en soit, je souffre.. je souffre cruellement.

Songe donc, je suis toujours seule ! Je ne vois presque plus mon mari... Étais-je habituée à cela ? Trois ou quatre fois par semaine il dine dehors... Rarement il revient de son cercle avant deux heures du matin... Son appartement n'est plus le mien... Aujourd'hui nous devons sortir ensemble, il me l'avait promis, et, tu le vois, il n'est pas rentré... Il est impossible que cette vie dure longtemps encore, il faut en finir, je veux en finir aujourd'hui même...

— Mais comment ?

— Ce soir même je dirai à Paul que je le supplie de m'emmener.

— Où ?

— Où il voudra, peu m'importe, pourvu que ce soit loin de Paris...

— Je te vois sur la route de quelque folie... prends garde, chère enfant...

— A quoi ? Qu'ai-je à craindre ? Paul est bon, il m'aime toujours... D'ailleurs, rien de sérieux ne le retient ici... il ne me refusera pas.

La baronne de Chatenay était une femme intelligente et spirituelle. Elle comprit qu'aucun sage conseil n'aurait prise en ce moment sur cette âme désolée. Elle n'insista point et elle changea de conversation.

— Comment va le marquis ? — demanda-t-elle.

— Il m'oublie complètement, ce cher marquis ; depuis plus de trois mois il n'a seulement pas mis une carte à ma porte.

— Nous le voyons à peine ; tout au plus nous fait-il, de loin en loin, une visite de quelques minutes.

— Toujours jeune et toujours joyeux cependant ?

— Il a beaucoup vieilli. Je ne sais comment il est au dehors, mais chez moi je le trouve sombre et embarrassé.

— Cela veut dire peut-être qu'il prend de la raison. Tant mieux ! il n'était que temps ! Mais à tout péché miséricorde et mieux vaut tard que jamais.

La causerie se prolongea près d'une heure encore, puis Mathilde prit congé de son amie en promettant de revenir bientôt.

Lauriane se rassit auprès de son foyer désert et s'absorba de nouveau dans ses pensées. C'est tout au plus si elle leva la tête au moment où Etienne, le valet de chambre, vint allumer les lampes du salon.

Six heures sonnèrent. Le comte n'avait point reparu.

— Va-t-il donc, aujourd'hui encore, me laisser seule comme hier, comme avant-hier ? — se demanda la jeune femme avec une angoisse douloureuse.

La réponse à cette question ne se fit point attendre. Lauriane entendit ouvrir la porte cochère ; le pas d'un cheval retentit sur le pavé de la cour. Elle courut à la fenêtre et vit Paul mettre pied à terre et jeter à un groom la bride de sa jument favorite.

— Enfin ! — murmura-t-elle avec un soupir de soulagement.

Le comte monta l'escalier d'un pas rapide et entra dans le salon le chapeau sur la tête et la cravache à la main. Sa physionomie était animée. Il embrassa

Lauriane sans la regarder et, par conséquent, sans s'apercevoir que ses paupières étaient gonflées et rougies.

— Bonjour, chère enfant, — lui dit-il, — ou plutôt bonsoir. Fais servir bien vite, je t'en prie; j'ai un appétit d'enfer. Dix lieues à cheval! Je te conterai ça.

Lauriane allait sonner; mais sans doute on n'attendait que le retour du comte, car le valet de chambre ouvrit la porte à deux battants en prononçant la phrase sacramentelle :

— Madame la comtesse est servie.

— Donne-moi ton bras, — reprit Paul, — et viens vite à table.

— Mon ami, — demanda la jeune femme, après avoir laissé à son mari le temps de satisfaire son premier appétit, — quelle course si longue viens-tu donc de faire ?

— J'arrive de Versailles, tout simplement.

— De Versailles ! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? J'aurais pu t'accompagner en voiture, et du moins, ainsi, nous nous serions trouvés ensemble.

— Je ne t'ai pas prévenue, ma chère enfant, pour la meilleure de toutes les raisons. Rien n'était arrêté d'avance. Je montais avec Max l'avenue de l'Impératrice. Nous avons rejoint le comte Ridal et d'Allevay ! Une discussion s'est engagée sur la vitesse et sur le *fond* de nos chevaux, puis un pari (que j'ai gagné, par parenthèse). Nous sommes partis au trot pour Versailles. Nous avons fait une halte de cinq minutes à l'hôtel des *Réservoirs*, le temps de boire

un verre de Porto, ensuite en selle, et me voici. *Pomponette* n'a pas un poil mouillé! c'est une petite bête impayable...

— Enfin, tu t'es amusé ?

— Beaucoup ! La journée m'a paru trop courte.

— En vérité ! — murmura Lauriane avec une involontaire amertume. — Eh bien ! tant mieux...

Paul, complètement absorbé par la dégustation d'un Xérès de 1830 étincelant dans un verre de cristal de Bohême, ne remarqua point le ton dont Lauriane venait de prononcer ces paroles.

— Excellent, ce Xérès ! — s'écria-t-il.

Puis il demanda, mais pour l'acquit de sa conscience et avec une indifférence manifeste :

— Et toi, ma chère, qu'as-tu fait de ta journée ?

— Rien... et j'ai trouvé bien longues ces heures qui t'ont paru si courtes.

— Comme tu dis cela !

— Comment puis-je le dire ?

— Tu n'es donc pas sortie ?

— Non, mon ami.

— Et pourquoi ?

— Tu me le demandes, Paul ?...

— Mais sans doute, je te le demande ! c'est l'unique moyen de le savoir.

— Eh bien ! je ne suis pas sortie seule, parce que je t'attendais pour sortir avec toi.

— T'avais-je donc promis de venir te chercher ?

— Tu vois bien que tu ne t'en souvenais même pas ! — balbutia tristement Lauriane.

— Et c'est à cause de cela que tu es restée à la maison ?

— Oui, certes... Ai-je donc eu tort ?

— Le plus grand tort.

— Comment ! quand je t'attendais ? quand j'avais ta promesse ?

— Il est certaines promesses vagues, faites à propos de choses sans importance, qui ne sont point des engagements sérieux et sur l'accomplissement desquelles il ne faut jamais compter d'une manière absolue...

— Ainsi, je ne devais pas m'étonner de ton inexactitude ?

— Non.

— Et tu ne te serais pas étonné de mon absence si, rentrant de bonne heure pour me venir prendre, tu ne m'avais point rencontrée ?...

— Aucunement.

Lauriane regarda Paul avec une stupeur manifeste, et ne trouva rien à répondre à l'étrange affirmation qu'il venait de formuler.

Il reprit :

— Ceci, ma chère enfant, est élémentaire et je t'engage à t'en souvenir. Un mari ne doit pas plus être l'esclave de sa femme qu'une femme ne doit se faire l'esclave de son mari... Sans cela, point de ménage possible !

Lauriane ne put que balbutier :

— Est-ce donc un esclavage, selon toi, que de me sacrifier, une fois par hasard, un plaisir ?

— Non, certes. — répondit le comte, — et lors-

qu'il t'arrivera de me demander, pour un motif sérieux, un sacrifice de ce genre, tu me trouveras prêt à te céder; mais ce serait un esclavage positif, intolérable, inacceptable, de ne pouvoir se dire le maître ni de son temps ni de ses actions! L'assujettissement absurde d'être de retour à heure fixe, de se savoir attendu avec inquiétude ou avec impatience, et la certitude, en cas de retard, de trouver au logis une femme au cœur triste et au visage chagrin, deviendrait un véritable supplice! Voilà ce qu'il faut comprendre, ma chère, et ce qu'il ne faut plus oublier.

Tout en disant ce qui précède, Paul regardait sa femme avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Soudain il fronça le sourcil et une ride se creusa sur son front.

Lauriane baissa les yeux et rougit, comme si elle avait été coupable de quelque faute. Mais elle sentait bien que le comte la regardait toujours.

— Ah! çà, mais, — dit-il tout à coup, — est-ce bien possible? tu as pleuré!

La jeune femme ne répondit pas d'abord.

Paul répéta sa question d'un ton sévère et presque dur.

— Eh bien! oui, — répliqua la comtesse poussée à bout, — c'est vrai, oui, j'ai pleuré.

M. et madame de Braisnes étaient seuls en ce moment dans la salle à manger.

Paul quitta son siège, frappa du pied avec colère et fit à grands pas deux ou trois tours. Puis il se

calma tout à coup, il s'approcha de sa femme dont il releva doucement la tête inclinée, et il l'embrassa sur le front avec une sorte d'indulgence railleuse, en lui disant :

— Enfant, tu es comme tous les êtres dont le bonheur est trop complet en ce monde, et qui trouvent moyen de se créer à eux-mêmes les soucis et les chagrins que Dieu ne leur envoyait pas !

Il reprit sa place, en ajoutant :

— Dis-moi, ma chère, quels sont tes projets pour ce soir ?

Ces mots furent prononcés d'un ton qui signifiait clairement :

— En voilà assez sur ce chapitre. Occupons-nous, s'il te plaît, d'autre chose.

En entendant Paul lui parler ainsi, un sentiment nouveau, et plus pénible encore, s'adjoignit à la douleur que la jeune femme ressentait déjà.

Sans le savoir peut-être, sans le vouloir sans doute, le comte meurtrissait ce pauvre cœur et lui faisait des blessures profondes et saignantes.

Un coup de couteau ne doit-il pas sembler doublement douloureux quand il est donné par une main qu'on aime, avec une légèreté souriante.

La coupé était pleine à déborder. Lauriane sentit un sanglot monter jusqu'à ses lèvres. Cependant elle eut assez de force pour se contenir, et pour répondre au bout d'un instant, d'une voix dont le tremblement involontaire trahissait seul l'agitation de son âme :

— Mon projet n'est pas de sortir.

— Ainsi, tu comptes passer la soirée chez toi ?

— Oui.

— Attends-tu du monde ?

— Personne.

— La baronne viendra peut-être ?

— Elle est venue dans l'après-midi.

— Tu resteras donc seule ?

— Cela dépend de toi, mon ami, — murmura Lauriane très-bas, et d'une voix presque suppliante.

— Comment cela ?

— Je voulais te prier de me consacrer cette soirée.

Et la comtesse regarda son mari avec une expression timide et tendre qui semblait implorer.

Trois mois auparavant, Paul fût tombé aux genoux de sa femme en la voyant le regarder ainsi !

Il prit une mine soucieuse, et répondit :

— Ce que tu me demandes là, ma chère enfant, est bien difficile, pour ne pas dire impossible.

— Impossible ? — répéta Lauriane.

— A peu près.

— Pourquoi ?

— J'ai donné un rendez-vous, auquel il serait souverainement impoli de manquer.

Le cœur de la comtesse cessa de battre.

— Un rendez-vous ? — dit-elle vivement, — à qui donc ?

— A qui serait-ce, si ce n'était à Max ?

— Encore ce M. de Vallières ! — s'écria Lauriane avec amertume.

— Ah ! ça, mais, — fit le comte d'un air étonné, —

je me figurais que Max et toi vous étiez les meilleurs amis du monde.

— Mon ami ! lui, je le déteste !

— Et, à quel propos, mon Dieu ?

— Depuis qu'il est devenu ton inséparable compagnon, je ne suis plus rien pour toi !

— Plus rien pour moi, ma chère Lauriane ! allons donc ! il est impossible que tu penses un seul mot de ce que tu dis !

— Je te jure que non-seulement je le pense, mais encore que j'en souffre cruellement.

— Est-ce croyable ?

— C'est croyable, puisque c'est vrai.

— Mais ceci est une folie qui n'a pas de nom ! Voyons, mon enfant, calme-toi, et ne doute pas de mon cœur ! il est à toi comme par le passé, et il sera toujours à toi.

Lauriane se leva vivement. Elle alla jeter ses deux bras autour du cou de son mari, et elle lui dit bien bas, en l'embrassant :

— Eh ! bien, si comme autrefois je suis tout pour toi, ne refuse pas de m'en donner une preuve.

— Laquelle ?

— Fais-moi un sacrifice ; ne va pas à ton rendez-vous avec M. de Vallières, et passe auprès de moi cetet soirée.

Le comte fronça de nouveau le sourcil. Lauriane eut peur. Elle crut qu'il allait repousser sa demande et la repousser d'une façon dure et blessante.

Elle se trompait.

Le sourire, un sourire un peu contraint il est vrai,

revint presque aussitôt aux lèvres de M. de Braisnes, et il répondit gracieusement :

— Allons, soit ! Mais au moins tu ne douteras plus de mon cœur ?

— Oh ! jamais ! jamais !

— Tu seras convaincue, non-seulement que tu y tiens la première place, mais que tu l'occupes tout entier ?

— Je serai trop heureuse de le croire pour en douter encore.

XXV

ORAGE.

M. de Braisnes tira sa montre.

— Il est sept heures et demie, — dit-il ensuite, — mon rendez-vous avec Max était pour neuf heures... Dans un instant je lui écrirai un mot, et le valet de chambre le lui portera au café Anglais où il dîne avec Ridal et d'Allevay, et où j'aurais diné avec eux si je n'avais eu la crainte de te laisser seule, injuste et charmant petit despote...

Lauriane saisit la main de Paul, et, l'approchant de ses lèvres, elle balbutia :

— Oh ! merci ! merci ! tu es bon !

Le comte retira vivement sa main, et, prenant la jeune femme par la taille, il la serra contre son cœur.

Lauriane se sentit renaître. Il lui sembla que tout son bonheur, un instant évanoui, et qu'elle avait

cru perdu pour toujours, venait de revivre dans cette étreinte.

— Prends mon bras, — lui dit Paul, — et passons au salon.

Elle l'accompagna, consolée, confiante et gaie.

Le comte venait de lui céder une première fois. C'était d'heureux augure. Elle ne doutait point qu'il ne cédât de même à la requête, bien autrement importante, qu'elle se proposait de lui présenter.

— Que cherches-tu ? — demanda-t-elle, en le voyant promener ses regards autour de lui.

— Du papier, de l'encre et des plumes... enfin tout ce qu'il faut pour écrire, comme on dit dans les vaudevilles, — répliqua le comte.

Lauriane se hâta d'aller chercher une petite papeterie en bois de rose, et de la placer devant lui.

Paul prit une feuille armoriée sur laquelle il traça quelques lignes ; il mit la feuille sous enveloppe, écrivit le nom de Max de Vallières, et posa ce billet sur la cheminée.

Il vint ensuite s'asseoir à côté de Lauriane sur un large tête-à-tête qui se trouvait en face de la cheminée, et, passant un de ses bras autour de la taille ronde et souple de sa femme, il lui dit :

— Maintenant, causons...

— N'envoies-tu pas d'abord la lettre que tu viens d'écrire ? — demanda la comtesse.

— Rien ne presse...

— Cependant il ne faut point faire attendre M. de Vallières...

— Il n'attendra pas non plus. Etienne dîne en ce

moment. Je le sonnerai dans une demi-heure. Il prendra une voiture pour aller plus vite.

Paul tira de sa poche de côté son porto-cigaro..

— Ta porte est-elle défendue? — fit-il.

— Oui, et la consigne est tellement rigoureuse que personne ne la violera, je t'en réponds...

— En ce cas, tu me permets de fumer?

— Certes!

Et, tandis que Paul choisissait un cigare parmi ceux que renfermait son étui, la comtesse se penchait elle-même vers le foyer pour enflammer une allumette de papier qu'elle lui présentait.

M. de Braisnes la remercia, du regard et du geste, puis il s'enveloppa silencieusement dans les bouffées de vapeur odorante, et sembla se laisser envahir par une muette rêverie.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Lauriane profita de ce moment de silence pour s'affermir dans sa résolution. Elle avait hâte d'en finir avec une incertitude qui lui pesait. Elle fit un appel à tout son courage, et elle murmura :

— Mon ami...

Le comte se tourna de son côté, avec un petit tressaillement qui prouvait que la jeune femme venait de l'arracher à une distraction profonde, et que sa pensée flottait bien loin du salon où il se trouvait.

— Ma chère Lauriane? — demanda-t-il.

— Regarde-moi bien en face...

— De cette façon?

— Oui... Comment me trouves-tu?

— Charmante! Ne l'es-tu pas toujours?...

— Ce ne sont point des compliments que je te demande... c'est l'expression de ta pensée sincère... Est-ce que je ne te semble pas changée ?

— Non... et c'est fort heureux pour toi... Reste telle que tu es, crois-moi !

— Ne vois-tu donc pas que je suis pâle ?

— Peut-être un peu plus que de coutume... mais à peine... Pourquoi cette pâleur ?

— Parce que je souffre...

— Eh ! bien il faut, au plus vite, envoyer chercher le docteur.

— Le docteur ne pourrait me guérir... ce n'est pas seulement le corps qui languit, c'est l'âme...

— Que veut dire ceci, chère enfant ?

— Cela veut dire que mon âme et mon corps sont atteints d'un malaise indéfinissable... Je suis en proie à une tristesse vague, que je cherche vainement à combattre et qui me domine et m'accable... Une sorte d'atonie s'est emparée de moi et me mine lentement...

— Je sais ce que c'est, — interrompit Paul, — je veux être ton seul médecin, et mes ordonnances seront un nouveau remède.

— Ce mal, dont je souffre, tu le connais donc ?

— Parfaitement ! et j'en connais aussi le remède... Ce mal, c'est l'ennui...

Lauriane voulut se récrier. Sans lui en donner le temps, Paul continua :

— Je suis inexcusable de l'avoir laissé s'approcher de toi... mais, sois tranquille, si je n'ai pas su le prévenir, je saurai le chasser ! à partir de demain,

tes distractions seront si nombreuses que cet hôte odieux, trouvant, quand il reviendra, sa place prise par le plaisir, s'enfuira pour toujours.

En voyant combien M. de Braisnes la comprenait peu, Lauriane sentit revenir soudainement la tristesse qui l'écrasait au début de l'entretien.

— Ce n'est point cela, mon ami, — murmura-t-elle, — tu te trompes... mon mal n'est pas l'ennui, et le remède que tu me proposes ne pourrait en être un pour moi...

— Alors, — répliqua le comte, — puisque tu refuses le mien, c'est que tu en connais quelque autre...

— Sans doute...

— Eh ! bien, parle... explique-toi... le moindre de tes désirs, — j'espère que tu n'en doutes pas, — sera accueilli par moi comme un ordre...

M. de Braisnes dit ces mots d'un ton si doux et si tendre que Lauriane se sentit tout à fait encouragée à formuler sa requête.

— Je voudrais quitter Paris, — fit-elle résolument.

— Quitter Paris ! — répéta Paul avec une telle expression de surprise qu'on aurait pu croire qu'il ne comprenait pas bien le sens des paroles que la comtesse venait de prononcer. Est-ce sérieux ?

— Rien n'est plus sérieux ; je voudrais partir.

— Et pour où aller, grand Dieu ?

— A Nice... en Italie... en Espagne... partout où il te plaira de me conduire...

— Maintenant ?

— Dès demain, s'il se peut.

— Au mois de décembre ?

— Qu'importe l'époque ?

— Au moment où Paris devient brillant ! où les fêtes vont se succéder !

— C'est justement pour éviter ces fêtes qui m'excèdent que je demande à m'en aller bien loin.

— Tu n'y penses pas, ma chère Lauriane !

— J'y pense sans cesse, au contraire, et depuis longtemps déjà. Quitter Paris est le plus vif de mes désirs. Or, tu m'as promis tout à l'heure de considérer mes désirs comme des ordres, et tu me tiendras parole.

Paul secoua la tête.

— Non, chère enfant, — dit-il ; — n'y compte pas..

— Quoi ! — s'écria la jeune femme avec angoisse, — tu refuses...

— Demande-moi toute autre chose, c'est accordé d'avance... mais ne me demande pas cela.

— Enfin, pourquoi ?

— Parce que si j'étais assez faible pour céder à une fantaisie aussi irréfléchie, aussi déraisonnable que la tienne, avant huit jours tu me saurais le plus mauvais gré de t'avoir obéi, et tu aurais raison. A peine serions-nous sur les grands chemins, ou mal installés dans quelque appartement de louage, que tu regretterais amèrement le confortable de ton logis et les joyeuses musiques des orchestres de bal, et tu me dirais qu'il fallait, pour céder à ta folie, que je fusse plus fou que toi.

— Je te jure, mon ami, que je ne dirais pas cela.

— Tu le crois; mais tu te trompes!

— Fais-en l'expérience.

— Non pas, ma chère. Des expériences de ce genre bouleversent la vie, et je tiens fort au calme de la nôtre.

— Je t'en prie.

— Encore une fois, ma chère Lauriane, tout ce que tu voudras, excepté cela.

— Je t'en supplie!

— Ah! n'insiste plus! il m'en coûte de te résister, et cependant je dois le faire, et je le ferai jusqu'au bout.

— Paul... tu es dur pour moi.

— Non, mais j'ai du bon sens, et c'est pour ton bien que je m'en sers.

— Quels liens si forts te retiennent donc à Paris?

— Quels motifs si puissants te poussent donc à t'en éloigner?

— Je te l'ai dit : ici, je languis et je souffre.

— Et je t'ai répondu que je te guérirais à force de plaisirs.

— Paul, je ne peux pas, je ne veux pas rester.

— Il le faut pourtant bien, ma chère Lauriane; car, moi, je ne peux pas, je ne veux pas partir.

— Mon Dieu, tu ne m'aurais point parlé ainsi autrefois. Ah! c'est qu'autrefois tu m'aimais!

— Je t'aime encore comme à ce temps dont tu évoques le souvenir; mais, pas plus alors qu'aujourd'hui, je n'aurais prêté les mains à la réalisation d'un caprice insensé! Te céder, en une telle occurrence, ce n'eût plus été de l'amour, mais une

coupable faiblesse, et j'ai la prétention d'être fort!...

Lauriane joignit les mains pour une suprême tentative, et balbutia :

— Paul, au nom de notre tendresse, au nom de notre enfant, au nom de mon repos, de mon bonheur, partons...

M. de Braisnes fit un geste d'impatience.

— Encore... — s'écria-t-il.

— Oui, — murmura Lauriane, — oui, encore et toujours.

— Une pareille insistance!... en vérité, c'est à n'y pas croire! — répondit le comte avec colère; — je vous ai dit : *Non*, ma chère amie, et c'est *non* ! cent fois *non* ! Finissons-en donc, je vous en conjure, car vous lasseriez la patience d'un saint, et je ne suis point un saint!... ..

Lauriane se sentit défaillir en entendant ces paroles brutales, prononcées avec une violence à laquelle son mari ne l'avait point accoutumée jusqu'alors.

Elle cacha son visage dans ses deux mains, ses sanglots éclatèrent, et des torrents de grosses larmes ruisselèrent à travers ses doigts.

— Allons! bon! — s'écria M. de Braisnes avec autant de colère que d'ironie, — des larmes, maintenant! une scène de désolation! il ne manquait plus que cela!...

Puis le silence, pendant un instant, ne fut interrompu que par le bruit des sanglots de Lauriane.

La jeune femme aurait donné, certes, une part

de sa vie, pour tarir dans leur source ces pleurs convulsifs, qui ne pouvaient qu'augmenter l'irritation de son mari; elle le comprenait à merveille.

Mais ses efforts étaient impuissants, et ses sanglots, devenus nerveux, redoublaient de minute en minute.

Paul allait et venait rapidement dans le salon, et son pas brusque et saccadé annonçait son exaspération croissante.

Enfin il s'arrêta.

Lauriane ne pouvait le voir, mais elle devina qu'il était debout et immobile en face d'elle.

Elle fit un dernier effort, un effort surhumain; elle vint à bout, au risque d'en mourir, de comprimer les convulsions de son pauvre cœur; elle leva la tête et elle attacha sur M. de Braisnes un regard déchirant.

— Lauriane, — dit le comte d'une voix basse, sous laquelle on sentait gronder un violent orage intérieur, — nous avons été parfaitement heureux jusqu'à ce jour, n'est-ce pas?

La jeune femme balbutia :

— Oui... oh ! oui... parfaitement heureux.

— Il est évident, — reprit Paul, — que vous êtes fatiguée du bonheur, et que vous avez juré de le compromettre ! Autant que cela dépendra de moi, j'empêcherai ce naufrage où se perdrait infailliblement tout l'avenir de notre jeunesse ! Je vous connaissais mal, Lauriane ; je vous avais jugée intelligente et bonne, et bien supérieure à la plus grande partie

des femmes, qui ne sont que des poupées gracieuses dont la raison tourne à tout vent. Je m'étais trompé. Ce qui se passe en ce moment est une leçon pour moi, et me prouve que, tout comme les autres, vous jouez de gaieté de cœur le repos de votre ménage contre la réalisation du plus absurde des caprices. C'est un malheur, un grand malheur ; mais je m'efforcerai de le combattre par ma fermeté, et, de même que je ne vous ai point cédé ce soir, je ne vous céderai jamais, soyez-en bien convaincue, quand vous m'adresserez quelque'une de ces folles requêtes qui ne méritent même pas de réponse.

En achevant cette phrase dédaigneuse, le comte saisit la lettre écrite par lui, une demi-heure auparavant, à Max de Vallières, et qui était restée sur la cheminée.

Il la déchira et il en jeta les fragments au feu. Il prit ensuite son chapeau qu'il avait, en entrant, posé sur un fauteuil, et il se dirigea vers la porte.

Lauriane s'avança au-devant de lui.

Il s'arrêta et la regarda fixement.

— Où vas-tu ? — s'écria-t-elle.

— Que vous importe ? — répondit-il.

— Paul, ne t'en va pas ! au nom du ciel, reste avec moi !

Et la pauvre femme défaillante se laissa tomber à ses genoux.

Il fit un geste pour l'écarter, et répliqua du ton le plus froid :

— Assez de scènes pour un seul jour, je vous en

prie, ma chère!!... Il est près de neuf heures; mes amis m'attendent, et vous devez comprendre que vos façons de ce soir à mon égard m'encouragent médiocrement à vous sacrifier mes plaisirs...

Et M. de Braisnes quitta le salon.

Au moment où il refermait la porte derrière lui, Lauriane essaya de se lever pour le suivre, pour le rappeler encore, mais la force lui fit défaut, et la pauvre enfant roula, sans connaissance, sur le tapis.

XXVI

VAL-CASTEL A LA RESCOUSSE.

Nous avons entendu Mélusine promettre à Max de Vallières de créer entre lui et le comte de Braisnes une rapide et complète intimité. Nous avons eu la preuve, par les scènes précédentes, que cette promesse s'était amplement réalisée.

Comment la pécheresse avait-elle obtenu ce résultat ?

Rien n'est plus simple, et peu de lignes nous suffiront pour l'expliquer.

Quelques jours après le retour définitif à Paris du comte et de la comtesse, Olympe, sûre désormais de son empire absolu, et jugeant inutile à ses projets d'exaspérer encore la passion du jeune homme par une plus longue résistance, était devenue sa maîtresse.

Forte de sa souveraine beauté, la courtisane savait bien que la possession, loin de refroidir l'amour de Paul, ne ferait que rendre plus étroites et plus indissolubles les chaînes qui le liaient à ses pieds.

Le comte de Braisnes, si complètement démoralisé qu'il fût par une passion insensée, ne pouvait rompre d'un seul coup avec les habitudes de toute sa vie. Le scandale l'effrayait, et, dans les premiers temps de sa liaison, il rêva d'envelopper d'un impénétrable mystère ses visites quotidiennes à l'hôtel de la rue de Boulogne. Il conservait d'ailleurs pour Lauriane une sorte d'affection compatissante; il avait pour elle un respect profond; bref, l'idée de la désespérer inutilement lui causait une vague épouvante.

Olympe lisait dans l'âme du jeune homme comme en un livre ouvert; tout ce qu'il ne lui disait pas, elle le comprenait, et d'abord elle parut mettre une délicatesse infinie à favoriser et même à épaissir ces ténèbres discrètes dont il désirait s'entourer.

Elle semblait avoir rompu de la façon la plus complète avec toutes ses connaissances d'autrefois, et ne recevait personne à l'hôtel aux heures où Paul avait coutume d'y venir.

M. de Braisnes s'était fait admettre parmi les membres d'un cercle en renom, ce qui justifiait, ce qui du moins expliquait aux yeux de Lauriane l'emploi de presque toutes ses soirées, et l'habitude, prise par lui, de rentrer rarement avant deux ou trois heures du matin.

Les choses allèrent ainsi pendant quelques se-

maines, puis un soir, en arrivant dans le boudoir d'Olympe, le comte y trouva Max de Vallières installé.

Son visage exprima sans doute une grande surprise, mêlée d'une contrariété vive, car la pécheresse se hâta de dire :

— Mon cher Paul, M. de Vallières est de nos amis à tous deux ; il habite le rez-de-chaussée de cette maison et sait, depuis longtemps, à quoi s'en tenir sur notre intimité. Il mérite votre confiance tout entière, et je vous réponds de sa discrétion absolue.

— Je gardais religieusement votre secret, quand je l'avais surpris, mon cher comte, — ajouta Max, — maintenant qu'il est mis sous la garde de mon honneur, il m'est deux fois sacré.

— Je n'en doute pas, — répondit Paul.

Et Mélusine sourit en voyant les deux hommes se serrer la main.

Ce soir-là, le comte de Braisnes et M. de Vallières quittèrent ensemble l'hôtel de la rue de Boulogne. Le temps était superbe et Max accompagna Paul, à pied, jusqu'à sa voiture qui l'attendait sur le boulevard, auprès du cercle.

Chemin faisant, il lui fit compliment de son bonheur ; il l'entretint avec une véritable exaltation des rares et merveilleuses qualités d'Olympe, de l'amour désintéressé qu'elle ressentait pour lui, et de son dévouement si bien prouvé par sa rupture avec le vieux duc dix fois millionnaire.

Paul, en écoutant M. de Vallières, se sentait cha-

touillé délicieusement aux endroits les plus sensibles de sa vanité; bref, comme on dit vulgairement, *il buvait du lait*.

Le jeune homme connaissait enfin cette joie qui compte parmi les plus vives de l'amour heureux, celle d'avoir un confident, d'entendre faire avec enthousiasme l'éloge de l'objet aimé, et de pouvoir soi-même en parler librement.

A partir de cette soirée, M. de Vallières lui parut un homme accompli, le parangon des amis vrais; il lui devint indispensable, il l'attira chez lui presque chaque jour, et, ne s'en séparant qu'avec regret, il avait sans cesse hâte de le rejoindre le plus tôt possible.

Tout ceci, Mélusine l'avait prévu de point en point, et ce que prévoyait Mélusine manquait rarement de se réaliser.

Max de Vallières, devenu le compagnon inséparable du comte, lui répéta sur tous les tons qu'il ne faisait, en ayant une maîtresse, que suivre l'exemple général; il lui cita nombre de gens honnêtes, hautement considérés, très-bien reçus partout, et dont le ménage clandestin n'était pas moins connu que le ménage légitime; enfin il lui démontra péremptoirement qu'un galant homme, bien posé dans le monde et se piquant de mœurs élégantes, ne peut, dans aucun cas, se contenter de sa femme, et que par conséquent il est fort inutile de se donner beaucoup de mal pour cacher à tous les regards ce dont personne ne s'étonne et ne se scandalise.

Paul commença par combattre avec quelque vi-

gueur ces dangereux paradoxes qui froissaient les derniers instincts de sa pudeur morale, et blesaient sa conscience expirante.

M. de Vallières ne se lassa point; il renouvela ses sophismes et fit entrer en lice des arguments nouveaux. Le comte lutta plus mollement, puis finit par écouter en souriant et par ne plus répondre.

En se taisant, il s'avouait vaincu; il l'était en effet. Olympe se hâta d'en profiter. Elle rouvrit les portes de sa maison à tous ceux qu'elle avait momentanément bannis, et Paul, un peu surpris d'abord, ne tarda pas à trouver amusants, originaux et spirituels, le langage et les mœurs du monde interlope.

Bref, à l'époque où nous sommes arrivés dans les précédents chapitres de ce récit, M. de Braisnes ne s'affichait pas encore complètement avec Olympe, mais il allait sans le moindre scrupule la retrouver au théâtre dans quelque baignoire d'avant-scène, assez mal défendue contre les regards indiscrets des curieux de l'orchestre et des loges découvertes, et il invitait une ou deux fois par semaine à dîner chez elle ses nouveaux amis du cercle.

Mélusine, jusqu'alors, avait refusé d'accepter de son amant non-seulement la moindre somme d'argent mais même le plus petit cadeau. En conséquence, les jours de réception, le comte faisait venir de chez Chevet le repas et les vins. Olympe présidait le dîner, non point en qualité de maîtresse de maison, mais comme invitée de M. de Braisnes.

Une telle situation flattait et irritait tout à la fois l'amour-propre de ce dernier.

— S'il est un homme au monde certain d'être aimé pour lui-même, — se disait-il, — cet homme, c'est moi ! Olympe m'adore, c'est incontestable ! Mais enfin, je suis riche. Pourquoi donc refuse-t-elle avec obstination de recevoir de moi l'équivalent de ce luxe odieux au milieu duquel elle vit, et qui lui vient d'un autre ?

Le moment était proche où M. de Braisnes ne pourrait plus s'adresser cette question.

Aussitôt que la pécheresse eut rompu avec l'existence quasi-claustrale qu'elle semblait s'être imposée pendant la première période de sa liaison avec le comte, Val-Câstel fit sa rentrée à l'hôtel de la rue de Boulogne.

Paul ressentit et manifesta quelque étonnement de l'intimité d'Olympe avec cette femme, dont les façons communes et le langage trivial blessaient au plus haut point ses instincts et ses habitudes aristocratiques.

— Soyez indulgent pour Val-Câstel, mon ami, — lui répondit Olympe, — elle n'est pas distinguée, j'en conviens, et doit vous sembler importune, mais elle m'a donné cent fois des preuves sérieuses d'affection et de dévouement... je ne puis lui fermer ma porte... ce serait de l'ingratitude ! Et puis, les gens qui m'aiment sont si rares ! Tolérez-la donc pour l'amour de moi.

M. de Braisnes, persuadé par ce langage, et ne doutant point du dévouement réel et sincère dont sa

maîtresse venait de lui parler, subit avec résignation d'abord la présence presque continuelle de la matrone, et finit par la trouver moins insupportable.

Un jour, Olympe lui sembla triste et préoccupée. Il l'interrogea sur les causes de cette tristesse et n'obtint d'elle que des réponses évasives. Il en fut de même le lendemain, et de même pendant toute une semaine. Elle essuyait des larmes furtives au moment de l'arrivée du jeune homme, elle semblait faire d'incroyables efforts sur elle-même pour chasser les soucis qui l'assiégeaient, mais ses sourires étaient contraints, sa gaieté factice n'aurait pu tromper les regards les moins clairvoyants, et chaque fois que Paul lui demandait :

— Qu'avez-vous ?

Elle répondait invariablement :

— Je n'ai rien... Que voulez-vous que j'aie ?

Le comte, dont la passion folle atteignait le paroxysme, se disait avec épouvante que peut-être Olympe commençait à le moins aimer, et cette pensée faisait de lui l'homme du monde le plus malheureux.

Une après-midi, il trouva sa maîtresse en tête-à-tête avec Val-Castel, et plus sombre encore que de coutume : ses yeux rougis prouvaient clairement qu'elle avait beaucoup pleuré.

Paul, désespéré, lui prit la main et la conjura de ne pas lui cacher davantage ce qui la faisait souffrir ainsi. Elle prétextait d'une voix affaiblie un malaise sans gravité et qui se dissipait déjà. Mais soudain,

comme pour démentir ses paroles, un torrent de larmes jaillit de ses yeux ; elle quitta le salon, ou plutôt elle s'enfuit en balbutiant :

— Attendez-moi... Ne vous inquiétez pas... c'est une crise nerveuse... Je reviens.

M. de Braisnes voulut s'élancer pour la rejoindre. Val-Castel le retint par le bras en lui demandant :

— Où diable allez-vous donc, mon cher comte ?

— Puis-je la laisser seule dans un pareil état ? — répondit le jeune homme ; — je veux la suivre...

— Gardez-vous-en bien !

— Pourquoi ?

— Elle vous l'a dit... c'est nerveux... Donnez-lui le temps de pleurer en paix. Votre présence triple-rait la crise. Je suis femme... je m'y connais...

— Mais enfin, — s'écria Paul avec un accent lamentable, — que lui ai-je donc fait ? De quoi suis-je coupable ? Par quelle faute ai-je mérité qu'Olympe me torture de cette façon ? Savez-vous bien que je deviens fou ! Savez-vous bien que, si cela devait continuer ainsi, je serais homme à me faire sauter la cervelle ?

— Ta, ta, ta, des folies ! — répliqua Val-Castel ; — une balle de pistolet dans cette jolie tête-là, c'est ça qui consolerait Olympe !

— La consoler ? Elle a donc véritablement des chagrins ?

— Je n'ai pas dit cela ! Je ne dis rien... je ne sais rien.

— Ecoutez-moi, chère madame, — reprit Paul ; — vous êtes bonne, j'en suis sûr, vous devez me com-

prendre, car vous aimez Olympe... non pas autant que moi, c'est impossible, mais enfin vous l'aimez...

— C'est-à-dire que je me jetterais pour elle dans l'eau ou dans le feu, *ad libitum*, — interrompit la matrone, — et notez bien, s'il vous plait, que je ne sais pas nager, et que j'ignore les procédés de l'homme incombustible...

— Donc, nous sommes unis par un même sentiment, — continua le comte, — et c'est une raison suffisante pour que vous me portiez un peu d'intérêt.

— Je vous en porte même beaucoup, mon cher comte! Faites-en le pari, vous gagnerez. C'est étonnant comme vous me rappelez un jeune artiste, du nom de Florival, qui jouait les amoureux, de mon temps, à l'ancienne Gaité du boulevard du Temple et qui faisait palpiter mon cœur! Dieu, comme il était bien, ce Florival, dans le *Pied de Mouton* de feu Martainville! J'avais un rôle muet, mais quel costume! deux aunes de gaze sur le maillot de rigueur! il fallait me voir là-dessous. J'offris un soir à Florival un petit souper chez Passoir... il accepta... C'est un souvenir.

— Eh bien donc, — poursuivit Paul après avoir écouté avec patience la réminiscence anacréontique de Val-Castel, — ne me refusez pas la plus grande preuve de sympathie que je puisse recevoir de vous.

— Mon Dieu, je ne demande pas mieux... Si c'est en mon pouvoir... allons-y!

— Olympe vous regarde comme son amie dévouée...

— Et je vous prie de croire qu'elle a bigrement raison.

— Sa confiance en vous est sans bornes...

— Confiance bien placée, je m'en pique.

— Notre amie n'a point de secrets pour vous. Vous savez, j'en suis sûr, d'où vient cette tristesse qui me tue. Je donnerais la moitié de ma vie pour ne plus ignorer ce qu'Olympe me cache, parce que j'ai la conviction que, quelle que soit la cause de son chagrin, il me suffirait de la connaître pour la combattre victorieusement. De quoi n'est pas capable un amour comme le mien ? Parlez donc, puisqu'elle se tait... dites-moi la vérité tout entière ! Faut-il vous supplier à genoux ?

— Ah ça mais ! ah ça ! mais, — murmura Val-Castel, — si je comprends ce que parler veut dire, vous me proposez un joli rôle... vous me demandez de trahir Olympe, tout simplement !

— Est-ce une trahison que de verser des confidences dans une oreille amie et dans un cœur dévoué ?

— Tout de même, quand les confidences en question sont la propriété d'une autre...

— L'intention justifie tout et fait tout excuser. C'est pour le bien d'Olympe que vous agirez.

— Êtes-vous assez enjôleur !

— N'hésitez plus, chère madame, sauvez-moi de la folie ou de la mort, car, je vous le répète, je sens que ma raison s'égare et je songe au suicide. Parlez, au nom du ciel, parlez !

On entendit un léger bruit dans la pièce voisine.

Val-Castel mit vivement un doigt sur ses lèvres :

— Chut! — dit-elle à voix basse, pas un mot de plus ici. Venez chez moi ce soir, entre neuf et dix heures, rue de Paradis-Poissonnière, numéro 17, au cinquième... mon nom est sur la porte, pas possible de se tromper. Nous verrons ce que je peux faire pour vous... A propos, mon cher comte, vous connaissez Colin, mon neveu Colin ?

— J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec lui une fois ou deux, — répondit Paul, qui ne reculait point devant l'humiliation de flatter servilement la matrone. — C'est un jeune homme charmant, parfaitement élevé, et qui promet beaucoup.

— Vous êtes connaisseur, car de fait, il est bien gentil. Figurez-vous que le pauvre enfant a la bosse de la musique... il connaît déjà toutes ses notes. Il meurt d'envie d'apprendre la flûte, afin de pouvoir me jouer, après dîner: *C'est l'amour, l'amour, l'amour*, ce qui nous ferait passer le temps. Vous seriez un homme tout à fait aimable si vous lui faisiez cadeau d'une flûte.

— Il en aura une dès ce soir.

— Mais, vous savez, quelque chose de simple, quoique de bon goût... une flûte en ivoire, par exemple, ou en ébène, avec les garnitures et les clefs en argent, dans une boîte de palissandre, avec un écusson au milieu pour graver dessus le nom de Colin...

— Rapportez-vous-en à moi, chère madame, les choses seront bien faites.

— Oui, oui, je sais que vous avez bon goût ! Colin

sera capable de vous embrasser... il est si affectueux et si caressant, ce chérubin...

Val-Castel allait continuer, mais Olympe en rentrant lui coupa la parole, et le comte de Braisnes demeura forcément sur l'agréable perspective d'être embrassé par M. Colin.

La pécheresse était pâle, mais elle souriait. Elle tendit la main à Paul :

— Pardonnez-moi, mon ami, — lui dit-elle, — il ne faut pas m'en vouloir de ce qui s'est passé tout à l'heure. Oubliez cette crise ridicule, et ne cherchez point le motif de mes larmes involontaires... je vous affirme qu'elles n'en ont aucun. Je suis un peu souffrante, voilà tout... mais je sens que je vais déjà mieux, et je vous promets d'être, à l'avenir, aussi gaie que par le passé.

Ainsi parla la pécheresse, mais avec une contrainte évidente, et, cinq minutes après avoir fait à son amant la promesse que nous venons d'entendre, elle redevint mélancolique et silencieuse.

§

Neuf heures du soir sonnaient au moment où le coupé de M. de Braisnes s'arrêta devant le numéro 17 de la rue Paradis-Poissonnière. Le jeune homme descendit, portant sous son bras l'étui de la flûte en ivoire, à clefs d'argent, achetée tout exprès pour permettre à Colin de jouer après dîner, à sa tante adoptive : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

Une des portes du cinquième étage était pourvue

d'un guichet garni de son grillage, afin de laisser reconnaître au besoin les visiteurs.

Au-dessous de ce grillage se lisaient ces mots, tracés en gros caractères sur une pancarte de carton :

M^{me} VAL-CASTEL

Essayez vos pieds sur le paillason S. V. P.

M. de Braisnes mit la sonnette en branle. Ce fut Colin qui lui vint ouvrir.

Le long et frêle adolescent semblait plus long et plus mince encore, enveloppé qu'il était dans une bizarre robe de chambre à grands ramages tombant jusque sur ses talons et taillée dans les amples jupes d'une robe de la matrone. Il tenait à la main un chandelier de cuivre sans bobèche.

— Monsieur le comte, ze vous souhaite le bon-zour, — dit-il, — ma tante vous attend dans le salon, ze vais vous conduire.

Nous ne décrirons point la pièce pompeusement décorée du titre de salon. Quiconque a mis le pied une fois dans sa vie chez une revendeuse à la toilette un peu prêteuse sur gages, peut facilement se faire une idée du fouillis d'objets incohérents et de toutes provenances qui s'y trouvaient entassés.

Le meuble principal était un coffre-fort en fer, peint en bronze, à triple serrure, avec secret, combinaisons, etc.

Val-Castel fit avec sa distinction habituelle les honneurs du logis. Paul offrit sa flûte, qui fut cha-

leureusement accueillie, et il trouva moyen, mais non sans quelque peine, d'esquiver l'embrassade de Colin.

— Va jouer de ton instrument dans la salle à manger, mon mignon, — dit la matrone à ce dernier.

— Z'y vais, ma tante, — répondit le ci-devant petit clerc d'huissier, — et ze suis sûr que z'en zouerai très-bien tout de suite.

— Maintenant, mon cher comte, — reprit Val-Castel en désignant un siège à Paul quand elle se trouva seule avec lui, — asseyez-vous là, au coin du feu, chauffez-vous les pieds, — par ce temps froid, le rhume est à craindre, — et causons comme une paire d'amis.

M. de Braisnes s'assit docilement, sans que sa dignité d'homme du monde se révoltât tout entière contre cette flétrissante épithète d'*ami* que lui infligeait la matrone.

Oh ! amour, amour, quand tu n'élèves pas, combien tu dégrades !

Mais Paul ne fit point cette philosophique réflexion, que M. de La Palisse aurait signée des deux mains.

XXVII

OU VAL-CASTEL PASSE A L'ÉTAT DE GRAND
PREMIER RÔLE.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis tantôt, mon cher comte, je vous assure, — commença Val-Castel, — et, n'était le bel instrument que vous avez eu la prévenance d'apporter à Colin, je serais bien fâchée, savez-vous, de vous avoir donné rendez-vous.

— Pourquoi donc! — demanda vivement M. de Braisnes.

— Parce que, si je ne fais pas ce que je vous ai presque promis de faire, vous serez furieux contre moi, et, si je le fais, je me mettrai dans un fort vilain cas vis-à-vis d'Olympe. Dame! écoutez donc, elle s'est confiée à moi, parce qu'elle sait que pour la discrétion je dégotte le premier écrivain public venu, et qu'on me tuerait plutôt que de me faire parler quand j'ai mis dans ma tête de me taire. Si

je vous dis tout bonnement de quoi il retourne, elle est bien capable de se brouiller avec moi, et je ne m'en consolerais pas.

— Croyez-vous que j'aie sur Olympe quelque influence? — s'écria Paul.

— Cette bêtise! vous la feriez passer par un trou de souris pour peu que la fantaisie vous en prenne! Ah! vous pouvez bien dire que vous êtes le premier et le seul homme qu'elle ait jamais véritablement aimé!

— Eh bien! — reprit le comte, — si notre amie se brouille avec vous par suite de la révélation que j'attends, je vous jure sur l'honneur d'employer toute mon influence à vous raccommoder avec elle. Êtes-vous rassurée maintenant?

Val-Castel se gratta l'oreille.

— Je vois bien qu'il faudra toujours finir par faire votre volonté, — répondit-elle; — mais n'empêche qu'il aurait beaucoup mieux valu ne rien me demander et laisser les choses s'arranger toutes seules comme elles auraient pu.

— De quelles choses parlez-vous?

— Ah! voilà le *hic*... et je vous jure que c'est joliment difficile à dire. Tenez, décidément, j'aime mieux me taire. Reprenez la flûte du pauvre Colin et allez-vous-en.

— Chère madame Val-Castel, je vous en prie, je vous en supplie, parlez!

— Olympe ne me pardonnerait pas.

— Vous pardonnera-t-elle quand j'irai me jeter à l'eau en sortant d'ici, après lui avoir écrit pour lui

dire que vous pouviez me sauver et que vous ne l'avez pas voulu ?...

— Quel homme ! aucun moyen de lui résister !
Allons, écoutez donc, je parle...

Enfin ! — murmura Paul avec un soupir de soulagement.

— Vous n'êtes pas sans savoir, — commença Val-Castel, — qu'avant de vous connaître Olympe était protégée par le vieux duc de ***, qui d'ailleurs était pour elle un ami véritable, un père, et pas autre chose.

— Je le sais.

— Le duc était puissamment riche. Il donnait à Olympe une grande existence et soutenait le train de maison que vous lui voyez. Ça pouvait aller dans les prix de deux cent mille francs par an. Le duc ne comptait pas avec elle. Les rouleaux et les billets de banque pleuvaient, que c'en était une bénédiction !

— Après ? — murmura Paul d'une voix légèrement altérée, car la pensée de cet homme, de ce vieillard qui l'avait précédé et qui prodiguait l'or, lui faisait passer des sueurs froides à la racine des cheveux.

— Après ? — répéta Val-Castel. — Dame ! après... elle vous rencontra et se toqua de vous *subito*, comme si vous l'aviez ensorcelée. Elle n'en fit ni une ni deux, la pauvrete, et dès le lendemain, sans même savoir si vous correspondriez à sa flamme, elle flanqua le pauvre duc à la porte et refusa carrément de recevoir un petit souvenir de cent mille

francs que le digne homme la suppliait paternellement d'accepter. Elle ne m'a point demandé mon avis, comme bien vous pensez; sans cela, je ne me serais guère gênée pour lui dire : « Tu vas faire un *impair*, mon petit chou ! C'est très-bien d'adorer le comte, mais pourquoi renvoyer le duc ? Est-ce que les femmes mariées renvoient leurs maris quand elles se toquent d'un cocodès ? Jamais ! au grand jamais !... Les choses ne s'en arrangent pas moins, et c'est reçu dans le meilleur monde ! » Du reste, autant vaut que je n'aie rien dit. Olympe n'entend pas de cette oreille-là, et elle vous a une tête ! mais une tête !... Enfin, ce qui est fait est fait.

Val-Castel se noyait évidemment dans les phrases incidentes et les prolixités. Paul ne put retenir un mouvement d'impatience.

— Où donc en voulez-vous venir ? chère madame, — murmura-t-il.

— J'en veux venir à ceci, — répondit la matrone : — Le vieux duc donnait sans compter, et Olympe dépensait de même. On sentait derrière elle les millions du diplomate, et c'était à qui lui viendrait offrir des quantités de choses magnifiques, avec du crédit à n'en plus finir. Les marchands de Paris sont comme ça ! bref, elle a des dettes aujourd'hui, des dettes par-dessus la tête. Les fournisseurs montrent les dents, maintenant que le duc est congédié. La danse du papier timbré commence, et la pauvre Olympe se désole de penser qu'on va tout vendre, que le prix des objets vendus ne suffira pas, à beaucoup près, pour solder intégralement le passif, et

que les créanciers non payés se croiront le droit de la traiter comme la dernière des dernières... Vous vouliez savoir, mon cher comte, pourquoi la chère enfant était triste... Eh bien ! vous le savez maintenant.

— Que ne s'adressait-elle à moi ? — dit vivement M. de Braisnes.

— S'adresser à vous, mon cher comte, quand il s'agit d'argent ? Pour qui la prenez-vous ? Elle aimerait mieux sauter par la fenêtre d'un cinquième étage !... Croyez-vous donc que je n'aie pas su lui tenir le vrai langage de l'amitié ? Je lui ai dit et répété : « Ma poulette, te voilà dans l'embarras jusqu'au cou. Tu t'y es mise, ce n'est point ma faute, mais il faut en sortir. Raconte les choses à ce cher comte ; c'est un cœur d'or ; il t'idolâtre, et d'ailleurs il est très-riche. Il sera trop heureux de te tirer de là. » Ah ! si vous l'aviez entendue pousser les hauts cris !... J'ai cru qu'elle allait m'arracher les yeux ! Puis elle a répliqué de son grand air de reine en colère : — « Recevoir quelque chose du comte de Braisnes !... de l'homme pour lequel je verserais tout mon sang goutte à goutte !... mêler à notre amour une affreuse question de pièces de cent sous !... Quelle horreur et quelle honte !... Ne m'en parle plus, Val-Castel, ne m'en parle jamais !... »

— Comme elle m'aime !... — murmura Paul avec ivresse. — Ce n'est pas une femme, c'est un ange !

Puis il demanda :

— Ces dettes d'Olympe, savez-vous, ma chère dame, à combien elles s'élèvent ?

— Oui, oui, je le sais, et la somme est ronde.

— Mais enfin, le chiffre ?

— Trois cent mille francs !

M. de Braisnes eut un éblouissement, et, pendant le quart d'une seconde, il vit des feux follets danser autour de lui, sous forme de billets de banque enflammés.

Val-Castel était une trop rusée commère pour ne point se rendre compte de l'impression produite par ce *trois* formidable suivi de *cinq zéros*. Elle s'empressa d'ajouter :

— Fort heureusement pour votre bourse, ça ne vous regarde ni peu ni beaucoup ! Olympe n'est point venue vous consulter avant de se mettre dans le pétrin pour l'amour de vous ! En y réfléchissant, je trouve même que vous auriez grand tort de payer les frais d'une folie faite à votre intention, mais dont vous n'étiez pas responsable. D'ailleurs il me pousse une idée, et peut-être bien que j'ai découvert un bon moyen de remettre Olympe à flot sans qu'elle s'en doute...

— De quelle façon ? — murmura Paul, — dont l'étourdissement momentané commençait à disparaître.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple... Pas plus tard que demain matin, j'irai trouver le duc... il m'estime beaucoup, le cher homme... Je le mettrai au courant de la situation, et je le sais capable de me donner, séance tenante, un bon sur la Banque, à la seule condition que je déciderai Olympe à le recevoir de temps en temps... pendant une heure

ou deux... Elle ne pourrait pas lui refuser ça... et qu'est-ce que ça vous fait, à vous?... Le duc est vieux, vous n'en seriez pas jaloux... hein? Qu'est-ce que vous dites de ça? Je crois qu'elle est bonne, mon idée!...

M. de Braisnes était devenu d'une pâleur livide.

— Ne faites pas cela! — s'écria-t-il, — je vous en supplie!... je vous le défends!

Val-Castel prit un air très-étonné.

— Ah! bas! — dit-elle, — et pourquoi donc?

— Ne voyez-vous pas que si vous accomplissiez votre projet, mon rôle deviendrait ignoble?... Non-seulement je cesserais de m'estimer, mais encore je mériterais le mépris public.

— Mais non... mais non... — répliqua la matrone, — je ne vois pas du tout...

— Moi, je vois, et cela suffit, — interrompit le comte.

— Comment donc faire? Comment tendre la perche à notre amie, si vous me faites les gros yeux quand je mets la main sur un sauveteur?

— C'est moi seul que cela regarde... Je porterai dans deux jours à Olympe les trois cent mille francs dont elle a besoin...

— Gardez-vous-en bien! — s'écria Val-Castel.

— Pourquoi? — demanda Paul stupéfait.

— Parce qu'elle les refuserait, et que je vous mettrais au défi de les lui faire accepter de force.

— Mais alors... — commença M. de Braisnes.

— Minute, cher comte! — interrompit la matrone, — laissez-moi vous expliquer tout bonifacément la

marche à suivre... Puisque vous voulez absolument vous conduire en galant homme, ce n'est point à Olympe qu'il faut remettre l'argent, c'est à moi... Oh ! n'ayez crainte... je suis connue... J'ai des fonds à la Banque de France... On peut me confier un million ! Une fois en possession des *faflots*, je ne dis rien ; je vais trouver tous les créanciers, je les solde, et j'apporte à Olympe les quittances... Elle se fâche, elle tempête, mais trop tard ! Des créanciers payés ne rendent jamais ce qu'ils ont reçu... Bref, la chère enfant se calme, et, quand elle apprend que c'est à vous seul qu'elle doit un si grand service, rendu avec tant de délicatesse, elle commence par vous pardonner, et finit par vous adorer un peu plus qu'auparavant... Voilà l'ordre et la marche... Qu'en dites-vous ?

— Je dis, ma chère Val-Castel, que vous êtes femme de bon conseil, et que je suivrai le vôtre religieusement...

— Et vous ferez bien, car c'est une rude veine pour vous de m'avoir dans votre jeu ! Maintenant, autre chose... Si riche qu'on soit, — et vous l'êtes, — quand on retire d'une fortune trois cent mille francs d'un seul coup, ça fait un trou, pas vrai ?

— Oui... — répondit Paul avec un soupir qu'il n'eut pas la force d'étouffer tout à fait.

— Eh bien ! — continua Val-Castel, — ces cent mille écus-là, mon cher comte, je veux vous les faire regagner en moins d'un an... Vous aurez eu tous les mérites d'une générosité princière, et ça ne vous coûtera pas un sou...

M. de Braisnes regarda la matrone d'un air ébahi.

— Cent mille écus regagnés en moins d'un an ? — répéta-t-il, — comment cela ?

— A la Bourse, parbleu !

Paul secoua la tête avec incrédulité.

— Je sais bien qu'il se fait quelques fortunes à la Bourse, — répondit-il, — mais il s'y consomme encore plus de ruines. Je n'ai d'ailleurs ni l'habileté ni l'expérience nécessaires pour tenter une spéculation quelconque... Je perdrais infailliblement...

— Ça ne ferait pas l'ombre d'un doute, si vous teniez la queue de la poêle... — répliqua Val-Castel en riant d'un gros rire, — mais vous n'aurez qu'à empocher les bénéfices... c'est un autre qui jouera pour vous...

— Un autre ? Qui donc ?

— Un homme bien habile, et que je compte vous présenter avant qu'il soit peu... Il ne se dérange pas pour tout le monde, allez ! Mais il fera tout ce que je voudrai... j'ai tout pouvoir sur lui ! Il m'a fait gagner beaucoup d'argent, ce brave Le Gayant...

— Il est agent de change ?

— Oh ! que non pas ! et c'est fort heureux pour ses clients ! Un agent de change ne peut qu'exécuter vos ordres... celui-là les devance...

— Mais, enfin, sa profession ? sa position sociale ?

— Il est le bras droit, l'homme de confiance, l'homme de paille, si vous voulez, de trois ou quatre grandes maisons financières qui dominent la place...

Ici, madame Val-Castel cita quelques-uns des

noms les plus retentissants de la haute banque, puis elle continua :

— Ces maisons-là , vous le comprenez, font la hausse et la baisse à volonté, et Le Gayant, agissant pour elles, est instruit d'avance de toutes leurs combinaisons. Quand il se décide à jouer pour quelqu'un, c'est comme si on avait brelan carré d'as à la bouillotte... on gagne à coup sûr...

— Et vous croyez qu'il jouera pour moi ?

— A ma requête, il le fera sans aucun doute... moyennant un léger courtage, bien entendu ! Il vous suffira donc d'engager une somme un peu forte pour reconstituer très-promptement votre capital... Croyez-moi, mon cher comte, quand vous allez retirer des fonds de la caisse de votre banquier, ou de celle de votre notaire, au lieu de prendre trois cent mille francs, prenez-en cinq ou six cent mille... vous replacerez le tout ensemble après bénéfices...

— Mais enfin, si par hasard la chance tournerait contre moi... si je perdais au lieu de gagner...

— Puisque je vous dis que c'est impossible ! Vous en rapportez-vous à moi, oui ou non ?

Et Val-Castel s'engagea de nouveau dans une série d'explications et d'affirmations compliquées que l'inexpérience absolue du jeune comte lui fit paraître concluantes.

Il quitta la matrone en prenant rendez-vous avec elle, pour lui apporter, le surlendemain, les trois cent mille francs nécessaires à la liquidation d'Olympe. Il fut en outre convenu que l'infailible Le Gayant se trouverait rue de Paradis-Poissonnière le

même jour, à la même heure, et que la présentation des deux hommes l'un à l'autre aurait lieu séance tenante.

A peine M. de Braisnes venait-il de se retirer que Val-Castel se coiffa d'un de ces chapeaux de forme étrange et prétentieuse qu'elle affectionnait, jeta sur ses épaules un vieux châle, descendit ses cinq étages, monta dans un fiacre et se fit conduire rue de Boulogne.

Olympe l'attendait.

— Victoire!... — s'écria la matrone en se précipitant dans le boudoir, — nous le tenons!...

Le visage de la pécheresse s'illumina.

— Raconte, — dit-elle.

— Il sort de chez moi. J'ai joué ma petite comédie comme pas une de vos actrices de quatre sous ne serait capable de le faire sur son théâtre! Tout a marché sur des roulettes.

— Le comte donnera les cent mille écus?

— Après-demain, sans faute.

La pécheresse baissa la tête.

— Il a une fille, — murmura-t-elle, — et sans hésiter, sans pâlir, il jettera sa fortune aux pieds d'une créature comme moi! Allons, décidément, cet homme est un misérable!

Puis, tout haut :

— Et Le Gayant? As-tu parlé de Le Gayant?

— Je crois bien que j'en ai parlé, et je n'ai pas moins réussi de ce côté-là que de l'autre. Le comte lui remettra des fonds. Trouves-tu que je mène les affaires un peu rondement?

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, tu le sais bien, que je te connais et que je t'apprécie.

— J'espère que tu n'oublieras pas ma petite commission.

— Sois paisible. Aussitôt l'argent dans mes mains, ta part sera largement faite.

— Oh ! je suis tranquille. Allons, au revoir, ma chère belle.

— Tu t'en vas, si vite ?

— Le fiacre est en bas.

— Qu'importe ? tu le mettras sur mon compte.

— Naturellement. Mais Colin m'attend, et, quand il fait nuit, le pauvre chéri n'aime pas beaucoup rester seul à la maison ; je vais le retrouver. A bientôt!...

Et Val-Castel fit une sortie non moins rapide et non moins bruyante que son entrée.

— Par quel infâme chemin je marche à la vengeance ! — se dit Olympe restée seule. — Demain j'irai voir Gabrielle ; ses baisers et ses larmes me donneront la force d'aller plus avant, et le courage d'accomplir mon œuvre jusqu'au bout...

XXVIII

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Depuis longtemps déjà nos lecteurs connaissent le but de notre héroïne, et les précédents chapitres ont dû leur faire comprendre par quels moyens elle comptait atteindre ce but.

Abrégeons maintenant. Supprimons autant que faire se pourra les longues explications, et laissons notre récit arriver rapidement au drame.

Le lendemain du jour de son entrevue avec Val-Castel, le comte de Braisnes, prétextant par un reste de pudeur des pertes considérables éprouvées à la Bourse, se faisait remettre une somme énorme par son notaire, moyennant l'autorisation donnée à ce dernier de prendre hypothèque sur des immeubles situés en Normandie et valant un million.

Le surlendemain, Paul versait trois cent mille francs entre les mains de la matrone complaisante,

et confiait à l'honorable M. Le Gayant des fonds presque aussi considérables, afin qu'il les fit valoir à la Bourse.

Trois jours après le comte, en arrivant chez sa maîtresse, la trouva tout en larmes ; elle se jeta dans ses bras et joua pour lui seul, avec son admirable talent de comédienne, une scène très-bien filée, qui commençait par de tendres reproches, et finissait par de serments d'immense amour et de reconnaissance éternelle.

« *En toutes choses, — dit un vieux proverbe, — il n'y a que le premier pas qui coûte.* »

Paul eut bientôt la preuve que ce proverbe était véridique.

Mélusine parut comprendre qu'ayant reçu de son amant un premier service pécuniaire, il n'y avait aucune raison sérieuse pour le priver plus longtemps du bonheur de subvenir à tous les frais de sa coûteuse existence.

Elle lui proposa bien, il est vrai, de restreindre, de supprimer même absolument son train de maison, et de vivre de façon modeste ; mais cette proposition n'était que pour la forme. Ni l'amour, ni l'amour-propre du comte de Braisnes, ne pouvaient accepter cette sorte de déchéance de la femme aimée ; la pécheresse le savait d'avance.

Paul devint donc le Jupiter en titre de la plus prodigue des Danaé de la haute bohème. Il ne recula point avec épouvante devant un tel rôle, et même il se fit un point d'honneur de dépasser le

luxue dont le vieux duc, dix fois millionnaire, entourait Mélusine.

Le comte de Braisnes avait-il perdu la raison ? vont se demander quelques-uns de nos lecteurs, peu familiarisés avec certaines inconcevables extravagances de la vie parisienne. Dans quels coffres intarissables comptait-il puiser pour faire face à de si écrasantes dépenses ?

A cette double question nous répondrons ceci : évidemment Paul était fou, comme le deviennent fatalement tous ceux qu'une passion insensée domine. L'homme amoureux jusqu'à la frénésie (quand son amour est de ceux qui dégradent) se trouve frappé d'une démente inévitable. La conscience s'étiolle et meurt ; le sens moral languit et s'éteint ; le simple bon sens lui-même disparaît dans le grand naufrage des plus précieuses facultés de l'âme ! L'homme d'honneur cesse d'exister pour devenir un pantin docile dont une femme tient les ficelles. Un mot, un geste, un regard de cette femme, peuvent le conduire à toutes les faiblesses, à toutes les lâchetés, à tous les crimes. L'abîme est béant sous ses pieds ; il ferme les yeux pour ne point voir, et il s'y précipite de gaieté de cœur.

Le comte de Braisnes en était arrivé là.

Reste à résoudre le problème pécuniaire. Paul ne se disait même pas que l'argent pouvait et devait lui manquer bientôt. Comme les joueurs assis à Bade ou à Hombourg devant la banque du trente-et-quarante, il se repaissait d'illusions. Il ajoutait une foi complète aux décevantes promesses de madame Val-

Castel, et ne doutait pas un instant que les sommes confiées à l'habile M. Le Gayant ne dussent rapporter des millions.

Comme pour le confirmer dans cette croyance, les premières opérations furent heureuses, on le lui dit du moins, et quelques dizaines de mille francs gagnées fort à propos, lui persuadèrent que les placers de la bourse parisienne étaient inépuisables pour les adroits chercheurs d'or qui savaient les exploiter.

Ces bénéfices prétendus arrivaient à M. de Braisnes par les mains de Val-Castel, et ne tardaient guère à passer dans celles d'Olympe, sous forme de bijoux, car chaque jour des présents nouveaux, d'un prix considérable, attestaient le délire toujours croissant du jeune homme.

Paul maintenant ne se cachait plus; il semblait prendre soin, au contraire, d'afficher sa liaison avec un orgueil cynique. Il se montrait partout en compagnie de Mélusine, lui servant de cavalier au bois et aux courses, et trônant auprès d'elle au théâtre dans les avant-scènes les plus en vue.

Lauriane était peut-être la seule parmi les femmes du monde aristocratique qui ne sût point à quoi s'en tenir sur la conduite scandaleuse de son mari. Mathilde aurait pu l'éclairer à ce sujet, mais elle se gardait bien de le faire. A quoi bon causer à la pauvre enfant un inutile et poignant désespoir?

Plus d'une fois Jean d'Heilly, en sa qualité de parent par alliance, avait essayé d'aborder avec le

comte ce sujet scabreux, dans l'espoir bien vague et bien incertain de lui dessiller les yeux; Paul avait toujours rompu l'entretien d'une façon violente et presque brutale.

Voilà où en étaient les choses au commencement de l'hiver, quelques semaines après la triste scène entre Lauriane et Paul, à laquelle nous avons assisté dans le salon du petit hôtel de l'avenue de Villars.

Laissons s'écouler de nouveau un assez long intervalle, et reprenons notre récit au moment où le mois d'avril vient de finir.

Nos personnages eux-mêmes ne tarderont point à nous apprendre ce que nous devons connaître des événements accomplis pendant ce laps de quatre mois.

§

Onze heures du matin sonnaient à la pendule du cabinet de toilette de la sorcière blonde.

Ce cabinet était une grande pièce, entièrement tendue, muraille et plafond, d'une toile perse à fond gris-perle, semée de bouquets de fleurs d'une incroyable vivacité de coloris. Trois hautes glaces montaient du parquet au plafond. Entre ces glaces se voyaient des consoles de style Louis XVI, à dessus de marbre blanc, surchargées de ces mille objets qui constituent l'arsenal de la toilette, du maquillage, enfin de la coquetterie belligérante.

Olympe, toujours aussi belle, quoique plus pâle

que de coutume, était assise devant un guéridon couvert de mets délicats, mais auxquels, malgré leur mine appétissante, elle ne touchait que du bout des dents.

Justine souleva une portière et dit .

— Madame Val-Castel...

En même temps la matrone entraînait avec sa pétulance habituelle.

— Bonjour, ma biche! — s'écria-t-elle, — tu vas bien?...

— Oui... merci... Je t'attendais.

— Tu déjeunes?

— J'ai presque fini.

— Tant pis!

— Pourquoi?

— Parce que je t'aurais tenu compagnie... Je n'ai pris que mon café au lait ce matin, et je sens des crampes d'estomac.

— Eh bien! si le cœur t'en dit, ne te gêne pas.

— Ah! ma foi, sans façon, j'accepte.

— Justine, — commanda Olympe, — un couvert pour madame.

Val-Castel ajusta ses lunettes sur son nez de boule-dogue, et, s'approchant du guéridon, elle se mit à flairer comme un chien de chasse qui tombe en arrêt.

— Qu'est-ce que tu as là, hein? — murmura-t-elle. — Ah! ah! un pâté de foies gras de chez Doyen... des perdreaux froids à la gelée... toutes bonnes choses! Ça me va beaucoup. Seulement, si ça ne te fait rien, je commencerai par une côtelette.

— Vous entendez, Justine, — dit Olympe, — donnez des ordres à la cuisinière.

— Oui, madame.

— Et, — reprit Val-Castel, — pendant que ma côtelette cuira, je vais éplucher quelques crevettes pour m'occuper. Je les adore, ces petites bêtes-là... et Colin aussi. Je lui en porterai dans un cornet de papier, si tu me le permets.

— A ton aise ! — fit Olympe en riant. — Il va bien, Colin ?

— Comme çà, comme çà, le pauvre enfant ; il vient d'avoir un clou sur le nez. Ça le faisait loucher, c'était à ne pas le reconnaître. Je lui ai posé force cataplasmes, et ça se passe. Il redevient joli.

— Allons, tant mieux.

Justine avait mis un couvert. Val-Castel prit la serviette, qu'elle se passa sous le menton et qu'elle attacha derrière son cou, à la manière des petits enfants et des vieux gastronomes. Elle s'assit, se coupa du pain, remplit son verre, entassa des crevettes dans son assiette, et, une fois installée, elle s'écria :

— Maintenant, causons. J'ai vu le comte.

— Quand ?

— Il y a trois jours.

— Chez toi ?

— Oui.

— Que voulait-il ?

— Vingt-cinq mille francs.

— Tu les lui as refusés, naturellement ?

— Bien entendu ! D'après les derniers renseignements, il serait imprudent de se mettre en avance

avec lui de mille écus sans bonne et valable garantie.

Val-Castel s'interrompt pour vider son verre, et s'écria :

— Dieu ! quel bon vin ! C'est du bordeaux ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Château-Larose.

— Où l'as-tu acheté ?

— Je ne l'ai pas acheté. Il me vient du comte.

— En as-tu beaucoup ?

— Quelques centaines de bouteilles, je crois.

— Tu serais bien gentille de m'en envoyer un panier. C'est pour l'estomac de Colin.

— Ce soir, tu le recevras ; mais, je t'en prie, ma chère, revenons au sujet de notre entretien.

— Au comte, n'est-ce pas ? Ah ! ce pauvre comte ! Sais-tu que depuis six mois tu l'as fait passer par de petits chemins où il n'y avait pas de pierres !

Un sourire d'une expression cruelle vint aux lèvres d'Olympe.

— Peste ! — continua Val-Castel, — quand tu t'y mets, comme tu y vas !

— Tu crois donc, — demanda la pécheresse avec un nouveau sourire, — tu crois donc que Paul est bien bas ?

— C'est-à-dire qu'il est coulé ! — Il me semble encore voir sa figure quand je lui ai annoncé, la larme à l'œil, que Le Gayant, trompant notre confiance indignement, venait de filer à l'étranger avec ses capitaux ! Quelle brèche ! Un autre aurait enrayé bien vite ; mais lui, allons donc ! Saperlipop-

pette ! ma chère, tu es pire qu'un laminoir ! Quand tu tiens un homme par le bout du doigt, il faut que tout y passe ! Vrai ! je te crois un peu sorcière !

— On m'appelle *Mélusine* ! — répliqua froidement Olympe.

— L'argent de la maison de Suresnes englouti ! — continua la matrone. — Les fermes de Thil-Châtel, le domaine de Nozeroy, celui de Vallombre hypothéqués et surhypothéqués à ton profit ! Et des dettes de tous les côtés, bijoutiers, tapissiers, carrossiers, marchands de bibelots, marchands de chevaux, marchands d'étoffes, marchands de fourrures ! Une vraie débâcle ! Ce cher comte peut se vanter d'être joliment à la mer. Il lui reste présentement pour tout potage un petit bien qui vaut une cinquantaine de mille francs, aux environs de Tours. Il m'a montré les titres à propos des vingt-cinq mille francs qu'il voulait. J'ai demandé une hypothèque ; il a répondu qu'il lui fallait l'argent tout de suite, et il est parti.

En ce moment, Justine rentra.

— Ah ! — s'écria Val-Castel, — voilà ma côtelette ! A-t-elle bonne mine ! Quel parfum ! Il me semble que je respire une rose ! et si bien cuite à point !... dorée et saignante !... un chef-d'œuvre ! Positivement, je crois que j'en mangerai bien une seconde... ça me mettra en appétit pour les foies gras et les perdreaux froids... Justine, ma fille, vous entendez.

La femme de chambre sortit en riant.

— Mais, — reprit Olympe, — il y a la fortune de

la comtesse de Braisnes, et cette fortune est considérable.

— Pas tant qu'on croit, — répliqua Val-Castel la bouche pleine. — Mon homme d'affaires a fait causer le notaire de la famille. Madame de Braisnes était bien moins riche que son mari. Elle a quatre cent mille francs environ. Je sais que c'est un joli denier, seulement, attendu que le contrat de mariage stipule le régime de la séparation de biens, pas moyen pour le mari d'y toucher sans la signature de sa femme. Et la comtesse ne signera rien.

— Qu'en sais-tu ? Elle aime son mari.

— Et même elle est joliment bête ! Un polichinelle pareil ! oh ! la ! la ! Elle signerait peut-être pour lui... mais elle a une fille.

— Oui, — murmura la pécheresse en baissant la tête, — oui... une fille... comme j'en ai une!...

— Et la pensée de sa fille la retiendra toujours, — acheva la matrone. — Eh bien ! et toi, as-tu vu le comte ?

— Pas depuis trois jours.

— Ah ! bah !... T'a-t-il écrit, du moins ?

— Non.

— Est-ce que ça signifie refroidissement ?

Olympe secoua la tête.

— On ne se refroidit pas quand on m'aime, — répondit-elle.

— Cependant, ma chère, trois jours sans nouvelles !... T'a-t-il au moins envoyé cet attelage qu'il t'avait promis ? Ces deux alezans qui devaient faire sensation ?

— Non... Et voilà justement ce qui m'explique son absence... il ne veut pas revenir avant d'avoir tenu sa promesse... le marchand de chevaux refuse probablement de faire crédit... il faut de l'argent au comte... quand il en aura trouvé il reparaitra, sois-en certaine.

— Au bout du fossé, la culbute!... le voilà ruiné... qu'en feras-tu ?

Olympe ne répondit point à cette question, mais elle se dit tout bas :

— Après la ruine, le déshonneur!... Je l'ai juré!

Justine reparut.

— Ah! voici ma seconde côtelette! — murmura Val-Castel épanouie. — Dites-donc, ma fille, vous penserez à mon café, n'est-ce pas? Je le prends très-fort... et une grande tasse. Faites soigner ça. Je vais attaquer les foies gras et les perdreaux. J'aurai fini dans vingt-cinq minutes.

— As-tu suivi mes instructions? — demanda Olympe, lorsque la femme de chambre eut quitté le cabinet de toilette.

— Lesquelles?

— Celles relatives à la lettre de change de dix mille francs souscrite au bijoutier et que je t'ai fait acheter ?

— Certainement! on a poursuivi au nom d'un tiers porteur complaisant.

— Où en est la procédure?

— Elle va bien, la procédure. Il y a eu protêt, assignation, jugement, toutes les herbes de la Saint-Jean... J'ai fait signifier le jugement hier soir. De-

main le comte peut être à Clichy, et il n'est que temps de se dépêcher de l'y mettre, si tu tiens à le voir sous les verrous, car il paraît que ces brigands de députés vont positivement démolir la contrainte par corps.

— Tu dis que le commandement a été signifié hier?

— Oui.

— Alors, Étienne viendra dans la journée.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Étienne?

— Le valet de chambre du comte de Braisnes...

Ton protégé, l'ex-agent de police, l'a mis en rapport avec moi... je le paie libéralement. Il met la main sur tous les papiers timbrés et me les apporte.

— A quoi bon?

— Le comte vit en paix, et la comtesse ne peut rien savoir... Quand éclatera la révélation, ce sera la foudre.

Val-Castel fit un geste de surprise.

— Saperlipopette! — dit-elle, — quelle haine! Je n'ai rien vu de plus corsé dans les mélodrames.

— Cela t'étonne? — demanda Olympe.

La matrone avait déjà repris sa physionomie insouciant.

— Oh! ma foi, non, — répondit-elle, — je ne m'étonne jamais de rien.

Justine entre-bâilla la porte, et prévint sa maîtresse que le domestique de M. le comte venait d'arriver.

— Qu'il entre, — répliqua la pécheresse; puis, s'adressant à Val-Castel, elle ajouta: — J'étais sûre qu'il viendrait. Nous allons savoir du nouveau.

XXIX

OLYMPE ET MAX.

Étienne apparut, littéralement courbé en deux dans une série de salutations humbles et rampantes, puis, se redressant, il montra son visage sournois qu'encadraient des favoris blonds.

Son costume était celui d'un valet de chambre de bonne maison, en petite tenue du matin.

Il ne prononça pas une parole et il attendit qu'on l'interrogeât.

— Bonjour Étienne, — lui dit la pécheresse, — je suis bien aise de vous voir, mon garçon. Votre maître est absent, n'est-ce pas ?

— Faites excuse, madame, — répliqua le domestique, — M. le comte a quitté Paris, en effet, pendant trois jours... — mais il est revenu.

— Quand ?

— Ce matin.

— Où était-il ? le savez-vous ?

— J'ai accompagné M. le comte au chemin de fer d'Orléans. Je portais son sac de nuit et sa couverture de voyage. Il a pris un billet pour la station de Tours.

Olympe se pencha vers Val-Castel.

— J'avais deviné juste, — lui dit-elle, — il est allé vendre ou emprunter, c'est clair comme le jour.

La matrone, ayant dans la bouche une cuisse de perdreau tout entière, ne put répondre, mais elle fit un geste d'adhésion.

Olympe reprit :

— Ainsi, M. le comte est en ce moment chez lui ?

— Non, madame. A peine arrivé, M. le comte a reçu la visite d'un de ses amis. Ils sont restés à causer plus de deux heures... ensuite ils sont sortis tous les deux.

— Ensemble ?

— Oui, madame.

— Quel était cet ami ?

— M. le vicomte Jean d'Heilly.

— Mon ennemi intime, — murmura la pécheresse.

— M. d'Heilly paraissait très-agité, — dit Étienne, — M. le comte baissait le nez, de l'air d'un homme qui fait ce qu'il ne voudrait pas faire. Aussitôt ces messieurs partis, j'ai filé pour venir ici.

— Vous m'apportez quelque chose ?

— Oui, madame... un papier timbré arrivé hier soir. La signification d'un commandement avec prise de corps. La voici.

— Personne n'a vu ce papier ?

— Personne, pas plus que les autres. J'ai graissé la patte au concierge... il ne remet les actes d'huisier qu'à moi seul. On est venu présenter en outre, ce matin, dix minutes avant le retour de M. le comte, une lettre de change de huit mille cinq cents francs. C'est à moi qu'on a parlé.

— Le nom et l'adresse du créancier ?

— C'est le carrossier de M. le comte, M. Léger, avenue et impasse d'Antin.

— Mon huit-ressorts et mon dernier coupé, — murmura Olympe, — deux chefs-d'œuvre!... Que fait madame la comtesse ? — reprit-elle après un silence.

— Elle est bien triste, bien pâle, bien changée, — répondit le valet. — Je ne sais pas si elle commence à se douter de la véritable position de monsieur, mais elle pleure presque tous les jours. Je la vois souvent essuyer ses larmes en embrassant sa petite fille, comme pour se donner courage.

Le front d'Olympe se plissa.

— Sa fille, — répéta-t-elle à voix basse, — toujours sa fille ! Elle est plus heureuse que moi !... il lui restera son enfant, et c'est dans la micnne qu'on m'a frappée !

— C'est comme M. le marquis de Braisnes, le père de M. le comte, — poursuivit Étienne, — c'est celui-là qui est changé !... Madame ne le reconnaîtrait pas.

— Vraiment ! — murmura la pécheresse, tandis que dans ses yeux s'allumait un feu sombre, — changé au point d'être méconnaissable ?

— Ah! je crois bien! Lui toujours si joyeux, si bon vivant, et qui paraissait plus jeune que beaucoup de jeunes gens, il est ridé présentement; il a l'air gai comme un corbillard... il ne rit plus. Depuis six mois, M. le marquis a vieilli d'au moins dix ans... Ses cheveux, ses moustaches, ses favoris sont devenus tout gris.

Val-Castel vida son verre, et s'écria :

— C'est qu'il ne pense plus à les teindre.

Un sourire de triomphe, un sourire sinistre, passa sur le visage d'Olympe.

— C'est bien, Étienne, — dit-elle ensuite; — vous me servez fidèlement, et je suis contente de vous. Prenez ceci, mon garçon.

Et elle lui tendit un billet de banque qu'il saisit avidement.

— Ah! — dit-il ensuite avec une incroyable expression d'hypocrisie, — il faut que madame soit aussi bonne qu'elle l'est, pour que je me décide à trahir mes maîtres comme je le fais, sans cela j'aurais des remords.

Olympe ne sourcilla point. Elle ouvrit son porte-monnaie, y prit quelques pièces d'or, et les mit dans la main d'Étienne, en ajoutant :

— Voici pour les remords, mon garçon. S'il survenait quelque incident nouveau, venez bien vite me prévenir.

— Madame peut compter sur mon zèle.

— Et j'y compte. Un mot encore : M. de Vallières visite-t-il toujours assidûment madame de Braisnes ?

— Oui, madame, il est bien rare qu'un jour se passe sans que nous le voyions à l'hôtel.

— Comment madame la comtesse le reçoit-elle ?

— Avec assez de plaisir, sans doute, puisque madame ne défend jamais sa porte pour lui.

— Et ces fréquentes visites, ces visites de tous les jours, ne font point causer à l'office ?

— Mon Dieu, non.

— Il y aurait cependant de quoi.

— Nous savons tous que madame la comtesse adore son mari, et qu'elle est la plus honnête femme du monde.

— C'est bien, — murmura Olympe, — je sais ce que je voulais savoir. Allez.

Le valet de chambre sortit, et Justine entra, portant un plateau.

— Ah ! voilà mon café, — s'écria Val-Castel, — il arrive à propos ; je vais le prendre tout bouillant. Un peu de chartreuse, s'il vous plaît, ma fille ; de la verte, c'est la meilleure.

Tandis que la matrone savourait son café brûlant, et dégustait sa chartreuse verte, Olympe, absorbée dans sa pensée, se disait à elle-même :

— Allons, quelques jours encore, et j'aurai réussi, et ma vengeance sera complète ! Paul, ruiné, touche à la honte ! je lui ferai franchir la dernière limite ! C'est sa femme maintenant qu'il faut perdre ! Cette auréole de vertu, qu'honorent ses valets eux-mêmes, je la foulerai sous mes pieds comme on a foulé aux pieds l'honneur de ma fille ! Max de Vallières doit

être dans mes mains un instrument docile; il est prévenu... il va venir...

— Idéale, cette chartreuse! — murmura Val-Castel avec une nuance d'exaltation; — te vient-elle en ligne directe des bons pères?

— Oui, je le crois, — répondit Olympe distraitemment.

— Le pauvre Colin ferait des folies pour en avoir un petit verre... J'ai eu l'intention d'en acheter... mais elle ne vaudrait pas celle-là. Pourrais-tu, sans te gêner, ma belle biche, m'en céder quelques flacons?

— Fais-les prendre.

— Je n'y manquerai pas.

Olympe se leva, elle ouvrit un petit meuble de bois de rose et en tira des billets de banque.

— Tiens, — dit-elle, — voilà huit mille cinq cents francs, va, dans la journée, chez le carrossier de l'avenue d'Antin et retire la lettre de change qu'on a présentée ce matin. Aie soin de la faire endosser au nom de notre homme de paille... ce sera une arme de plus.

— Très-bien. Et pour l'autre affaire, celle du bijoutier, faut-il remettre les pièces aux gardes du commerce? Vas-tu faire arrêter le comte?

— Nous verrons... Quand le moment d'agir sera venu, je te préviendrai.

— Je te répète qu'il n'y a pas de temps à perdre... Méfie-toi de messieurs les députés.

— Il me restera toujours le temps de faire un scandale, et c'est le scandale qu'il me faut.

— A ton aise.

Justine souleva la portière.

— Madame, — dit-elle, — M. de Vallières...

— Je vais le recevoir ici.

— Faut-il rester ? — demanda Val-Castel.

— Non... laissez-moi seule. Va dans le boudoir, je te rappellerai.

— Bien bien, ne te gêne pas.

La matrone disparut par la gauche, tandis que M. de Vallières entra par la droite.

— Bonjour, chère amie, — fit-il en baisant la main d'Olympe, — comment allez-vous ce matin ?

— Mal... j'ai mes nerfs.

— Tant pis ! Vous m'avez écrit de venir, me voilà, que me voulez-vous ?

— Vous confesser, mon cher...

— Confession générale ?

— Non... particulière.

— A quel sujet ?

— Au sujet de la comtesse Lauriane... Où en êtes-vous avec elle ?

— Vous me demandez un aveu dont mon amour-propre va beaucoup souffrir.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

— C'est impossible !

— C'est cependant la triste vérité.

— Eh quoi, la solitude de la femme, l'abandon du mari, vos visites continuelles, vos longues heures de tête-à-tête, n'amènent aucun résultat ?

— Aucun.

— Mais, cependant, vous faites la cour à la comtesse ?

— Non.

— A quoi passez-vous donc votre temps ? Que lui dites-vous ? Que vous répond-elle ?

— Elle me parle de son mari, rien que de son mari.

Olympe eut un rire ironique.

— Rien que de son mari ! — répéta-t-elle avec une intonation moqueuse ; — comme ça doit être gai pour vous !

— Lauriane est triste, préoccupée, malheureuse, — continua M. de Vallières, — je la console de mon micux. Elle paraît croire à mon amitié... elle me témoigne une grande confiance... Mais si j'essaye de balbutier des paroles d'amour, son air candide me ferme la bouche, tant elle semble peu comprendre que je voudrais, pour elle, être micux qu'un ami.

La péchresse haussa les épaules.

— Et c'est vous qui me dites ces choses ! — s'écria-t-elle, — vous, Max de Vallières, que je croyais un roué ! Vous voilà, près de cette comtesse immaculée, plus timide et plus indécis qu'un amoureux de seize ans ! A l'école, mon cher, à l'école !

Max fit un mouvement d'impatience.

— Mais, peut-être, après tout, avez-vous une excuse, — reprit Olympe, — peut-être n'aimez-vous plus la comtesse ?

— Je l'aime éperdument, au contraire ; mais je

l'aime sans espérance! Cet ange ne descendra jamais des hauteurs où il plane.

— Parce que vous ne savez pas l'en faire tomber en brisant ses ailes!

— Comment le pourrais-je?

— Je vais vous le dire. Devinez-vous d'abord pourquoi madame de Braisnes est si dédaigneuse de votre amour qu'elle ne s'aperçoit pas seulement que vous l'aimez?

— Parce qu'elle adore son mari.

— Eh bien! que concluez-vous de cela?

— Qu'il n'y a point de place pour deux amours dans un cœur si bien défendu.

Olympe haussa de nouveau les épaules d'un air de plus en plus méprisant.

— Que voilà bien les hommes! — reprit-elle. — Ah! triste race! Ça ne voit rien! ça ne comprend rien! ça recule au premier obstacle, et ça se croit les maîtres du monde! Mais, pauvre infirme, ouvrez donc les yeux! la comtesse vous dédaigne parce qu'elle adore son mari. Soit!... Eh bien! démolissez cette adoration, et elle ne vous dédaignera plus!

— C'est facile à dire... mais...

— Facile à dire et facile à faire! — interrompit la pécheresse.

— Comment?

— Lauriane sait-elle que je suis la maîtresse du comte?

— Elle ne s'en doute pas. Tous ceux qui l'entourent le lui cachent. Elle attribue naïvement les continuelles absences de son mari à des préoccupations.

cupations d'affaires et à des relations de cercle.

— Eh bien, que la comtesse sache la vérité, et votre triomphe est certain.

— Le croyez-vous ? — demanda Max vivement.

— Je fais plus que le croire, j'en suis sûre. De tous les châtimens d'ici-bas, le *talion* est celui que les femmes aiment le mieux infliger. La plus sévère s'y laisse prendre... les représailles justifient tout.

— Peut-être avez-vous raison.

— Vous en pouvez jurer hardiment.

— Mais comment Lauriane apprendra-t-elle ce que nous voulons qu'elle sache ?

— Qui vous empêche de le lui dire ?

— Moi, dénoncer le comte ! Non ! non ! Cela ne me va pas ! le rôle de délateur me répugne !

Olympe se mit à rire.

— Merveilleuse délicatesse ! — s'écria-t-elle ensuite. — Voler sa femme au mari... très-bien ! — le dénoncer... jamais ! Admirable ! admirable ! Ce bon monsieur Tartufe ne raisonnait pas mieux. Seulement prenez garde qu'un autre, moins scrupuleux ou mieux épris, ne joue à votre place ce rôle qui vous fait cabrer si fort, et n'en récolte les bénéfices.

— Un autre ? — répéta M. de Vallières dont un nuage sombre couvrit le front.

— Parfaitement.

— Qui ?... mais qui donc ?

— Le vicomte Jean d'Heilly, par exemple.

— Le vicomte ? Allons, c'est impossible !

— Croyez-vous ? — demanda Olympe moqueuse.

— Vous voulez me rendre jaloux !

— Je veux que vous cessiez d'être aveugle... voilà tout.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Certes !

— Le vicomte s'occupe de la comtesse ?

— Et depuis plus longtemps que vous ! M. d'Heilly est le cousin de madame de Braisnes. Les deux familles rêvaient un mariage entre les jeunes gens, et ce mariage de convenance aurait été pour le vicomte un mariage d'amour, car il aimait avec passion sa cousine. Malheureusement pour lui, la jeune fille s'éprit du comte Paul, qui demanda sa main. Jean d'Heilly, fort discret de son naturel, se retira sans bruit et se tint respectueusement à l'écart. Mais il n'a point cessé d'aimer. Il attend sa revanche, il guette l'occasion, et je vous affirme qu'il en saura profiter, lui, ce beau champion de la morale, et qu'il rira de bon cœur de vos vertueux scrupules. Vous voilà prévenu, mon cher ! Prenez garde au vicomte ! prenez garde !

— Eh bien, conseillez-moi... Que faire ?

— Voulez-vous vous fier à moi ?

— Je le veux.

— Vous m'obéirez aveuglément ?

— Oui.

— Vous suivrez la route que je vous dirai de suivre, quelle qu'elle soit ?

— Je la suivrai.

— C'est bien... Avant huit jours, la comtesse Lauriane de Braisnes sera votre maîtresse.

— Comment ?

La pécheresse allait répondre; elle n'en eut pas le temps. Val-Castel entr'ouvrit la porte qui donnait dans le boudoir, passa la tête et dit :

— Olympe.

— Eh bien, quoi?... Que me veux-tu ? — demanda la jeune femme avec impatience. — Pourquoi venir ainsi m'interrompre ? Tu vois bien que je cause avec Max.

— C'est que le vicomte Jean d'Heilly est là, au salon.

Olympe tressaillit, mais elle se remit aussitôt et répliqua :

— Le vicomte d'Heilly... qu'il attende !

— Je le lui ai dit, — reprit Val-Castel.

— Eh bien ?

— Mais, justement, il ne veut pas. Il insiste pour te voir tout de suite et sans perdre une minute... Il prétend qu'il a les choses du monde les plus sérieuses et les plus importantes à te communiquer.

— Oh ! oh ! — murmura Max, — que signifie cette insistance ?

— Je n'en sais rien, — répliqua la pécheresse, — mais le vicomte ne m'aime pas, et je pressens une bataille.

— Que faut-il faire ? — demanda Val-Castel.

— Laisse entrer M. d'Heilly... dans deux minutes.

La matrone s'approcha de la table, sur laquelle elle prit un flacon et un verre à liqueur.

— J'emporte la chartreuse, — fit-elle. — Mon

déjeuner ne passe pas ! C'est étonnant ; j'ai pourtant peu mangé.

Et elle sortit.

— Nous reprendrons notre entretien après l'escarmouche, — dit Olympe à Max.

— Je descends chez moi, — répondit le jeune homme. — Vous n'avez pas fait condamner la porte qui, de votre boudoir, donne dans mon escalier dérobé ?

— Non. J'en ai seulement poussé les verrous.

— Bon, je vais attendre.

Il se dirigea vers le boudoir ; mais Olympe l'arrêta et ouvrit vivement une porte dérobée dans la tenture.

— Non... par ici, — dit-elle ; — il ne faut pas qu'il vous rencontre.

XXX

TENTATIVE D'ÉVASION.

— Salut à la reine de Paris ! — fit le vicomte d'Heilly en entrant.

— Reine, dites-vous ! Je vous crois, mon cher. Si je ne l'étais pas, j'aurais moins d'ennemis, — répliqua Olympe avec un sourire.

— Votre gracieuse Majesté daignera-t-elle m'accorder une audience de quelques minutes ?

— Est-ce à titre de fidèle sujet que vous la réclamez ?

— Non. C'est à titre de chargé d'affaires d'une puissance étrangère.

— Monsieur le chargé d'affaires, nous faisons droit à votre requête.

— Je remercie Votre Majesté.

— Assez de badinage, vicomte. Je parie que vous venez de la part de M. de Brainses.

— Il est impossible de deviner plus juste ! Est-ce que, par hasard, vous vous attendiez à ma visite ?

— En aucune façon ; mais comme vous êtes le parent par alliance et l'ami du comte, qui ne m'a point donné signe de vie depuis trois jours, j'ai supposé tout naturellement que vous veniez m'apporter de ses nouvelles. Ne vous émerveillez donc pas d'une perspicacité si simple... Comment va-t-il, ce cher comte ?

— Il se porte à merveille. . *au physique et au moral*, — répondit M. d'Heilly, en accentuant d'une façon particulière le membre de phrase que nous venons de souligner, — et il m'a donné mission de remettre entre vos belles mains quelque chose...

— Quoi donc ? — demanda vivement Olympe.

— Ceci.

Le vicomte venait de prendre dans son portefeuille une enveloppe carrée, fermée par un cachet de cire rouge aux armes du comte de Braisnes, et il la tendait à Mélusine.

— Ah ! — murmura cette dernière, — il ne vient pas... et il écrit.

— Comme vous voyez, ma chère enfant. Lisez, je vous en prie.

La pécheresse brisa le cachet, déchira l'enveloppe et déploya la feuille satinée ; mais avant d'en parcourir le contenu elle se fit un visage de marbre, afin qu'aucun tressaillement involontaire de ses muscles ne vint déceler aux regards de M. d'Heilly la commotion qu'elle allait sans doute ressentir.

Elle lut ensuite avec une extrême lenteur ; mais

si grand, si complet que fût son empire sur elle-même, un mouvement presque imperceptible de ses paupières la trahit, au moment où elle trouvait dans la lettre l'annonce imprévue d'une rupture.

— Touché ! — se dit tout bas le vicomte.

Olympe leva les yeux sur lui, et, de la voix la plus claire, lui demanda :

— Vous connaissez sans doute, cher ami, le contenu de ce message.

— De point en point, chère belle, — répondit M. d'Heilly en s'inclinant.

— Dois-je supposer que vos bons conseils n'ont pas été tout à fait étrangers à la brusque détermination de Paul ?

— Le champ des suppositions est libre. Supposez tout ce qu'il vous plaira ; je serai trop poli pour vous démentir.

— Ah ! ça, vous me détestez donc bien ?

— Me faites-vous l'injure de le croire ? Je ne vous déteste pas le moins du monde... seulement, le comte est mon ami, et, comme vous l'avez fort bien dit vous-même tout à l'heure, mon parent par alliance.

— C'est pour cela, sans doute, que ma liaison avec lui vous était odieuse ?

— C'est pour cela qu'elle m'était pénible, à moi comme à tous les honnêtes gens qui s'intéressent vivement à Paul.

— Et qui s'intéressent surtout à la comtesse Lauriane, n'est-ce pas ? — demanda la pécheresse avec une amère ironie.

Jean d'Heilly tressaillit et devint un peu pâle.

— Un bon conseil, ma chère, — dit-il ensuite d'un ton ferme et froid : — S'il vous arrivait une seconde fois de mêler à tout ceci le nom de la comtesse de Braisnes, ma cousine, vous vous feriez de moi un ennemi irréconciliable... et ce serait tant pis pour vous.

Mélusine fut au moment de se cabrer sous le coup de fouet de cette menace, mais elle se contint, et au bout de quelques secondes de silence elle murmura :

— Ainsi, c'est une rupture complète ?

— Complète, oui. Je suis venu moi-même tout exprès, afin de vous en donner l'assurance positive.

— Merci d'une telle prévenance, cher ami, je devais l'attendre de votre part. Mais enfin, cette rupture que vous m'apportez, si je ne l'acceptais pas ?

— Vous me trouveriez entre le comte et vous.

— Vraiment ?

— Vous creusez un abîme devant lui, je l'empêcherai d'y tomber.

— Mon amour, un abîme... Vous n'êtes pas poli, vicomte !

— Votre amour, allons donc ! Ne répétez plus ces choses-là ! Nous sommes assez forts, tous les deux, pour que de pareilles comédies soient sans but entre nous. Je lis dans votre jeu, ma chère ; ce n'est pas même la fortune de Paul que vous convoitez, c'est son déshonneur.

— Vous êtes fou !

— Non. Mais je ne suis point aveugle. Vous avez pris le fils pour vous venger du père

— Eh bien ! s'il en était ainsi, ma vengeance ne serait-elle pas légitime ?

— Non ! cent fois non ! Vous l'avez dit vous-même, dans une circonstance douloureuse et que j'ai déplorée le premier : « *Les enfants doivent-ils être punis des fautes ou des crimes de leur père ?* »

— Je l'ai dit, et ma voix n'a point été entendue ! J'ai demandé justice, et n'ai rien obtenu ! Est-ce vrai ?

— Oui, trop vrai , par malheur. Mais vous êtes assez vengée. Une femme innocente souffre par vous depuis assez longtemps. Arrêtez-vous , Olympe !

— Non.

— Et cependant, ma chère, vous n'irez pas plus loin.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi.

La sorcière blonde eut aux lèvres un rire insultant.

— Vous serez donc plus heureux et plus adroit, — dit-elle, — dans l'avenir que dans le passé. Car vous avez beaucoup tenté déjà, et, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, vous n'avez rien pu contro moi.

— Jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, — répliqua M. d'Heilly, — le comte , follement épris, était aveugle et sourd. Aujourd'hui l'illusion cesse, il sera fort.

— Ah ! — s'écria Olympe, avec un farouche orgueil, — vous oubliez qu'on m'appelle MÉLUSINE !

— Vous oubliez que le comte de Braisnes a une

femme et un enfant ! Ces liens-là, ces liens sacrés, sont de ceux qu'un homme d'honneur peut bien oublier un instant, mais qu'il ne rompt jamais tout à fait. Après six mois de coupable ivresse, Paul se retrouve enfin de sang-froid en face de la réalité. Il voit sa femme et son enfant dans la solitude et dans les larmes, sa fortune ébranlée, sa réputation compromise, et il a honte de lui-même. C'est la pensée de votre fille qui vous pousse à la haine, c'est la pensée de la sienne qui l'amène au repentir ! Eh bien ! Olympe, je vous implore au nom de votre fille... Ne poursuivez plus une vengeance qui passe sur la tête du vrai coupable et frappe au cœur ceux qui n'ont rien fait contre vous ! Ne punissez pas des innocents !

— C'est la mère qui combat, — répondit la pécheresse, — je ferai ce que me dictera mon cœur de mère.

— Je souhaite qu'il vous conseille le pardon et l'oubli... Je le souhaite pour vous, autant que pour le comte... Renoncez à la guerre, car vous seriez vaincue.

— Qui sait ? — se dit Olympe tout bas.

Monsieur d'Hicilly tira de l'une des poches de son vêtement un écrin de velours, et le plaça sur le guéridon qui se trouvait entre lui et la pécheresse.

— Le comte de Braisnes, — reprit-il, — en même temps qu'il me remettait la lettre que vous avez lue, m'a chargé pour vous de ceci... C'est un adieu, et un souvenir.

Olympe ouvrit l'écrin.

— Des diamants, — dit-elle, — ah ! le comte est un galant homme ! Il sait que l'envoi d'un bijou doit accompagner une rupture. Il fait les choses grandement... c'est à merveille. Ce collier est du meilleur goût...

— Vous acceptez ?

La pécheresse se mit à rire.

— Si j'accepte ? — répéta-t-elle, — étrange question ! Est-ce qu'une femme comme moi refuse des diamants ?

— Nous quittons-nous amis ?

— Pourquoi non ? Vous êtes moraliste, mon cher vicomte, ou du moins vous croyez l'être, et, de même que le médecin s'efforce de guérir les maladies du corps, vous essayez de guérir celles de l'âme... c'est une noble ambition ! Seulement, un conseil à mon tour : Au lieu de combattre le mal quand il est à peu près mortel, cherchez à le prévenir, et, si vous ne voulez pas que vos amis aient des courtisanes pour maîtresses, empêchez-les, d'abord, de déshonorer des jeunes filles ! C'est de la haute morale, celle-là, et je crois qu'elle vaut bien la vôtre... Au revoir, mon cher vicomte. C'est demain le premier jour des courses du bois de Boulogne, et nous vous y verrons sans doute.

— Je serai là pour vous admirer.

— Sans rancune, alors ?

— Sans rancune.

— En gage de paix, voici ma main.

Le vicomte prit la main que lui tendait la jeune femme, et tandis qu'il appuyait ses lèvres sur ses

doigts fins, aux ongles roses, il se demandait avec une involontaire inquiétude :

— Qu'y-a-t-il au fond de cette âme ?

— Au revoir, vicomte.

— A demain.

M. d'Heilly sortit. Olympe le reconduisit, à travers le boudoir et le salon, jusqu'à l'antichambre.

— En vérité, ce sont des enfants ! — murmurait-elle avec une indécidable ironie, en regagnant son cabinet de toilette. — Une lettre de rupture ! un bijou ! et ils croient que tout est fini ! Et ce naïf Desgenais qui me demande : — *Sommes-nous amis ?* Ah ! Jean d'Heilly, tu veux m'arracher ma proie ! tu veux enrayer ma vengeance. Essaye. Contre la lime, use tes dents, vipère ! Brise tes ongles, vautour ! La mère dont on a torturé le cœur est plus forte que toi... Ah ! le comte Paul veut rompre ! Il me quitte avant l'heure où je le chasserai !... Nous verrons !

Olympe s'assit devant un petit bureau. Elle se mit à écrire rapidement, d'une main fébrile, et, tout en écrivant, elle parlait par intervalles.

— Oui, mon pouvoir s'en va... je le sens... je le vois... mais le dernier mot n'est pas dit. J'attendais pour frapper... il ne faut plus attendre... Ce que je voulais faire dans un mois, je le ferai demain ! Nous allons voir si Mélusine est toujours Mélusine, et si les chaînes qu'elle forge sont de celles qu'on peut briser...

Elle s'interrompit pour écrire, puis, quand elle eut achevé, elle reprit :

— Nous allons voir si cette lettre ne ramène pas

Paul à mes pieds, plus esclave, plus garrotté que jamais. Ah! pauvres hommes! pauvres sots! pauvres dupes!... Votre orgueil vous aveugle. Vous vous croyez nos maîtres, parce que vous avez la force... La femme a le mensonge et la ruse, et avec cela, elle vous mène.

Elle avait plié, cacheté, et écrit l'adresse. Elle frappa sur un timbre. Justine entra.

— Mon enfant, — lui dit Olympe, — envoyez Antoine me parler.

Au bout d'une minute arrivait le valet de chambre.

— Madame a des ordres à me donner? — demanda-t-il.

— Oui. Cette lettre et cet écrin chez M. le comte de Braisnes, à l'instant. Prenez une voiture pour aller plus vite.

— Oui, madame.

— Vous remettrez ces deux choses à Étienne, le valet de chambre, à lui seul. Si M. le comte est chez lui, il faut que la lettre et l'écrin soient dans ses mains avant que vous ayez quitté l'hôtel.

— Ce sera fait, madame.

— Allez! allez! ne perdez pas une minute, et demandez s'il y a une réponse.

— Oui, madame.

Antoine sortit.

En même temps, Val-Castel souleva l'une des portières et reparut. Olympe se tourna vers elle et lui cria :

— Eh bien! tu sais, c'est une rupture.

— Oui... j'étais là, derrière la porte, j'écoutais... j'ai tout entendu.

— Que dis-tu de cela ?

— Dame... je dis... je dis... que tu as eu tort de renvoyer l'écrin. Mais les diamants n'étaient peut-être pas beaux.

— Superbes !

— Alors, c'est insensé.

— Pourquoi donc ?

— Le comte peut les garder, et ne plus revenir.

Olympe sourit.

— Ah ! chère amie, — répliqua-t-elle, — que tu es jeune pour ton âge ! Cet écrin renvoyé double ma force, ou pour mieux dire me donne une force nouvelle... Je viens de faire un coup de maître.

— C'est possible, mon Dieu, je te crois sur parole. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver... j'aurais conservé les bijoux.

— Avant ce soir, le comte viendra me les rapporter lui-même.

— Je le souhaite, car ton pouvoir baisse.

— Qu'importe, pourvu qu'avant qu'il soit brisé j'arrive au but ! Et j'y touche...

— Voilà le *hic*, — murmura Val-Castel.

— Nous allons frapper le dernier coup, — poursuivit la pécheresse ; — porte les pièces chez le garde du commerce ; il faut que l'arrestation ait lieu demain.

— Où ?

— Je ne le sais pas encore ; mais, ce soir, je te le dirai.

— C'est parfait, et ce sera facile. Je te répète que nous sommes en règle. A ce soir donc.

— A ce soir.

Val-Castel se dirigea vers la porte, mais ce n'était qu'une *fausse sortie*. Au moment de soulever la portière, elle s'arrêta et se retourna :

— Dis donc, chère amie, — fit-elle, — il me pousse une idée...

— Laquelle ?

— Puisque nous avons besoin de nous voir, si je venais dîner avec toi ? Hein ? qu'en penses-tu ?

— Viens dîner.

— Y aura-t-il un potage bisque ?

— Oui.

— Et un faisan aux truffes ?

— Parfaitement.

— Y aura-t-il...

Val-Castel allait continuer, mais Olympe l'interrompit avec impatience.

— Il y aura tout ce que tu voudras ! — s'écria-t-elle, — passe à la cuisine et donne tes ordres.

Val-Castel ébaucha une seconde *fausse sortie*, puis s'arrêta et se retourna de nouveau, pour murmurer presque timidement :

— Tu ne sais pas... J'ai bien envie d'amener Colin... Est-ce que ça te contrarierait ? Le pauvre enfant serait si content.

— Oh ! amène-le ! Amène le diable si tu veux, mais, pour Dieu, va-t'en !

— Oui... oui... je file... je vais prendre un petit fiacre... à ton compte... j'irai comme le vent.

Et elle sortit, mais définitivement cette fois.

— Viendra-t-il ? — se demanda Olympe restée seule. — Oui, j'en suis sûre, et ce sera la dernière lutte, et je triompherai comme toujours.

Elle ouvrit un meuble. Dans l'un des tiroirs elle prit une miniature sur ivoire, représentant Gabrielle enfant, elle la couvrit de baisers et elle balbutia d'une voix entrecoupée :

— Oh ! ma fille ! ma fille ! tu me pardonneras, n'est-ce pas, si j'ajoute une honte de plus à toutes les hontes qui m'écrasent ! C'est pour te venger que je combats, et j'irai jusqu'au bout. Tu étais pure et un misérable t'a souillée. Je ne veux pas que tu vives de ma vie, je veux que le crime soit expié et que l'honneur te soit rendu.

Les sanglots d'Olympe éclatèrent. Elle embrassa de nouveau la miniature, en poursuivant à travers ses larmes :

— Oui, tu me pardonneras, mon enfant... je vois ton sourire... j'entends ta voix. Oh ! ma fille... ma fille... ma fille.

La pécheresse se laissa tomber sur un siège, ses yeux noyés de larmes, ses regards obscurcis, toujours dirigés vers le portrait qu'elle ne voyait plus. Elle resta longtemps ainsi, silencieuse, absorbée.

On frappa doucement à l'une des portes. Elle tressaillit, releva la tête et cacha le médaillon dans son sein.

— Entrez, — dit-elle ensuite.

Antoine ouvrit, et s'arrêta sur le seuil.

— Eh bien ? — demanda vivement Olympe.

— La commission de madame est faite.

— M. le comte était à l'hôtel ?

— Il venait de rentrer, oui, madame. Étienne a remis la lettre et l'écrit... M. le comte a lu la lettre... il n'a rien dit, mais il a donné l'ordre d'atteler son coupé sur-le-champ... J'ai pensé que M. le comte allait apporter lui-même sa réponse, et je suis revenu en toute hâte pour avertir madame.

— C'est bien... Si M. de Braisnes vient en effet, qu'on l'introduise aussitôt qu'il arrivera.

— Oui, madame.

— Envoyez-moi Justine.

Antoine se retira.

— Il accourt, — murmura la pécheresse avec une joie farouche ; — donc il est vaincu d'avance. La propriété de Touraine, vendue, a dû lui mettre une quarantaine de mille francs dans les mains... la parure qu'il va me rapporter en vaut au moins vingt mille... il faut que demain il soit contraint de demander la signature de sa femme. Il faut, quand les recors le prendront au collet, qu'il ne puisse payer et les suive à Clichy. Je le veux, et cela sera !

XXXI

LA DOUBLE CHAÎNE.

Justine, envoyée par Antoine, entra dans le cabinet de toilette.

Olympe fouilla de nouveau dans le petit meuble de bois de rose. Elle en tira un papier timbré couvert de ce griffonnage effroyable qui est l'écriture de messieurs les clercs d'huissier, et elle le tendit à sa femme de chambre, en lui disant :

— Prenez ceci, ma fille. M. le comte va venir. Quand il sera là depuis une demi-heure, entrez. Vous savez ce qu'il faudra dire, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame. Ce n'est pas la première fois que madame me donne le même ordre.

— Il y aura cent francs pour vous, si vous jouez bien votre petit rôle.

— Madame est mille fois trop bonne. Je ferai de mon mieux, mais ça ne sera pas pour l'argent.

Justine sortit.

Olympe, debout en face de l'une des hautes glaces dont nous avons parlé, mit rapidement un peu de désordre dans sa coiffure, ouvrit sa boîte à poudre de riz et passa sur son visage une houppe de duvet de cygne.

La femme de chambre reparut presque aussitôt.

— M. le comte, — annonça-t-elle.

— Allons, Mélusine, en avant! — murmura la pécheresse.

En même temps Paul de Braisnes parut sur le seuil, où il s'arrêta pendant une seconde.

Dominé par une émotion violente, il était d'une pâleur livide. Ses lèvres tremblaient. Il tenait d'une main l'écrin renvoyé par sa maîtresse.

— Olympe... — balbutia-t-il, — Olympe...

La jeune femme, entraînée par une impression en apparence irrésistible, fit un mouvement pour s'élancer vers lui, mais ses forces semblèrent la trahir.

— Vous! — murmura-t-elle d'une voix brisée, — c'est vous!

— Ne devinez-vous pas que j'allais venir? Ne m'attendiez-vous pas? — demanda Paul d'un ton de reproche.

— Comment aurais-je deviné? — répliqua lentement Olympe. — Pourquoi vous aurais-je attendu? Je n'espérais plus rien.. Tout n'est-il pas fini?

Paul baissa la tête. La pécheresse reprit :

— Vous m'avez fait bien du mal, allez! Mais je vous le pardonne de bon cœur! Je souffre beau-

coup... Mais la souffrance me vient de vous... Je l'accepte... Je me résigne! Votre présence double ma douleur... Pourquoi êtes-vous venu?

— Parce que je devais venir, Olympe! — murmura le comte. — Je ne veux pas que vous puissiez vous méprendre sur le sentiment qui m'a fait vous envoyer ces humbles bijoux. (Il désigna l'écrin.) Ne pouviez-vous les accepter comme je vous les offrais? Repousse-t-on si cruellement un souvenir de reconnaissance? un souvenir d'amour? Ah! votre lettre m'a blessé au cœur!

— Et la vôtre m'a brisée, monsieur le comte! Depuis que je l'ai lue, cette lettre fatale qui tuait mon bonheur, je me demande en vain ce que j'ai fait pour la mériter...

— Vous n'avez rien fait, chère Olympe... Je n'ai pas un reproche à vous adresser... Si je vous ai écrit, c'est que... le devoir...

— Le devoir! — interrompit la pécheresse avec amertume. — Ah! oui, c'est vrai! le devoir qui vous appelle ailleurs! Oh! soyez tranquille, mon ami, je ne lutterai pas contre lui! ils m'ont calomniée, ceux qui vous ont dit que j'étais une dangereuse créature! allez où vous conduit le devoir! Il y a six mois, quand vous m'aimiez, ses rigoureuses lois vous paraissaient trop lourdes, et vous saviez vous en affranchir! Aujourd'hui vous ne m'aimez plus... il reprend son empire! Oui... cela devait être... J'aurais dû le prévoir, et, pour m'en étonner, il faut que je sois folle!

— Je ne vous aime plus, dites-vous, — s'écria

Paul, — et pourquoi donc, en ce moment, suis-je là, près de vous ?

— Que sais-je ? par pitié sans doute, parce que vous êtes un heureux du monde, et que vous croyez devoir des excuses à une pauvre femme offensée par vous. Voilà pourquoi vous êtes venu... Niez-le donc !

— Olympe, je vous jure...

La pécheresse interrompit de nouveau M. de Braisnes.

— Ne jurez pas, — lui dit-elle vivement, — vous allez mentir. A quoi bon ? Je ne pourrais vous croire. Faites-moi du moins aujourd'hui l'honneur de me juger capable d'entendre la vérité tout entière. Depuis une heure, je suis bien changée. Lorsque j'ai reçu votre lettre, la douleur du premier moment a été si vive, si poignante, qu'un orage a grondé dans mon âme, et qu'une pensée de révolte m'est venue ! Mais, par bonheur, j'ai fait un retour sur moi-même... j'ai senti que je n'avais pas le droit de me révolter, et j'ai compris ce qu'auparavant je ne soupçonnais point, c'est-à-dire que l'humilité est le premier de mes devoirs...

Paul voulut parler, mais Olympe l'arrêta du geste.

— Je vous en prie, — continua-t-elle, — je vous en prie, laissez-moi finir... En lisant ces lignes glaciales, ces phrases étudiées, dans lesquelles, en galant homme que vous êtes, vous faisiez tous vos efforts pour ne pas blesser une femme, si peu de chose que fût cette femme... en voyant surtout ces

diamants, cette parure, que vous avez cru devoir joindre à votre billet, j'ai courbé la tête en pleurant, j'ai senti la rougeur de la honte monter à mon visage, j'ai compris que mon passé m'écrasait, car, ce que vous avez fait, vous aviez le droit de le faire... quoique, cette fois, vous vous soyez trompé.

— Par grâce, Olympe, par pitié, ne parlez point ainsi, — murmura M. de Braisnes.

— Oui, vous vous êtes trompé, — poursuivait la pécheresse — et rien ne vous autorisait à me traiter en courtisane! Je me suis donnée à vous, c'est vrai, mais non pas vendue! Vos prodigalités incessantes, je les repoussais de tout mon pouvoir, vous le savez bien! Ce luxe princier, dont il vous plaisait de m'entourer et que votre grande fortune justifiait à peine, je ne le désirais pas, je le subissais malgré moi! Chacune de vos dépenses insensées faisait naître une lutte entre nous! Est-ce la vérité, cela?

— Oui, c'est la vérité! Mais qui le nie, et qui vous accuse?

— Qui le nie? Qui m'accuse? Ceux que vous écoutez, mon ami... Ceux qui s'étaient juré de vous éloigner de moi, et qui viennent d'accomplir leur œuvre! Je n'ai jamais été une bien heureuse créature, mais la mauvaise étoile qui nous a mis en présence, il y a quelques mois, vient de me porter le dernier coup! Quand je vous ai vu, pour la première fois de ma vie, j'ai compris que j'allais aimer! Ah! j'aurais dû lutter... L'amour, ce sentiment divin, n'était pas fait pour moi! Je n'ai pensé qu'à vous! Mon cœur ému

me parlait tout bas... c'était comme une révélation. J'écoutais, doucement troublée, je contemplais d'un œil ébloui l'Eden inespéré qui s'ouvrait devant moi ! Alors, vous m'avez tendu la main, et j'ai fait un rêve... oui, bien beau, mais bien insensé. En touchant cette main loyale, j'ai cru me relever... pauvre créature perdue, j'ai cru me réhabiliter par l'amour. Ah ! je vous ai aimé, je vous ai bien aimé ! Je vous avais donné mon cœur, mon âme, mon être tout entier... pourquoi ne suis-je pas morte alors, quand tout en moi était joie et confiance, quand le bonheur rayonnait dans mon ciel, quand mon beau rêve était une réalité ?

La pécheresse cacha son visage dans ses mains, et de longs sanglots étouffés soulevèrent ses épaules.

— Olympe ! — s'écria Paul, dominé, fasciné plus que jamais. — J'étais fou, j'étais aveugle ! J'ai cru de faux amis, j'ai suivi des conseils funestes ! La lumière se fait ; mes yeux s'ouvrent... je vois... je me repens. Olympe, pardonne-moi ! pardonne-moi ! je t'aime encore !

Mélusine secoua la tête.

— Il est trop tard, — répondit-elle tristement, — oui, trop tard... le rêve est fini...

— Je t'en conjure, — poursuivit le comte avec feu, — ne répète pas ce mot désespérant ! Faut-il, parce qu'un nuage sombre a passé, faut-il donc que notre bonheur soit à jamais perdu ? Oublie tout !... le passé s'efface... ne songe qu'au présent... à mon cœur que je te rapporte, à mon amour qui me ramène à tes pieds !

— Et vous, Paul, souvenez-vous! — répliqua Olympe, — le devoir vous parlait bien haut tout à l'heure; n'entendez-vous donc plus sa voix?

— Mon unique devoir est de t'aimer. Je te sacrifie le reste du monde.

— Et je repousse ce sacrifice.

— Olympe! Olympe! prenez garde! Je vais croire à mon tour que c'est vous qui ne m'aimez plus!

— Non, vous ne le croirez pas, vous n'avez pas le droit de le croire! Je vous repousse, parce que je vous aime. Vous allez emporter d'ici mon dernier sourire, ma dernière pensée, mon suprême adieu! Je n'ai aimé que vous, mon ami. Mon cœur, après vous, ne battra plus... il est mort désormais! Olympe a cessé d'exister! Je renonce à vous et au monde!

— Je ne te comprends pas, — murmura Paul avec effroi, — que veux-tu dire?

— Demain, j'aurai vendu ces meubles, ces bijoux, qui sont ma seule fortune. L'argent de cette vente suffira pour payer mes dettes... le peu qui me restera, s'il reste quelque chose, ira soulager d'obscures infortunes; puis je quitterai Paris, je disparaîtrai, et personne au monde ne saura ce qu'est devenue la pauvre femme qui vous a tant aimé!

— Olympe, c'est impossible!

— Cela sera pourtant.

— Pour la première fois, Olympe, je comprends que les liens qui nous unissent sont indissolubles; les briser, c'est briser ma vie. Si tu me quittes, je mourrai.

La péchereuse eut un triste sourire.

— On dit cela, et on ne meurt pas ! — murmura-t-elle.

Paul étendit la main et répliqua :

— Sur mon honneur de gentilhomme, si vous partez, je me tuerai !

Olympe jeta sur son amant un long regard, un regard magnétique qui l'enveloppa tout entier.

— Tu ferais cela ? — lui cria-t-elle.

— Je le ferai.

— Tu m'aimes donc bien ?

— Comme aucune femme n'a jamais été aimée ! toi ! rien que toi ! toi seule au monde !

— Eh bien ! — reprit alors la pécheresse avec passion, avec délire, — que notre destinée s'accomplisse ! Je te crois et je t'aime encore ! et je t'aime plus que jamais !

Elle se laissa tomber dans ses bras.

— Ah ! tu m'as pardonné ! — balbutia Paul, ivre de joie.

— Oui, j'oublie tout et je t'adore !

Olympe, triomphante, ajouta tout bas :

— Allons, je suis encore *Mélusine* !

La porte s'ouvrit et Justine tout effarée, du moins en apparence, entra dans le cabinet de toilette en s'écriant :

— Madame !... madame !...

— Ne voyez-vous pas M. le comte ? — lui dit la pécheresse sévèrement. — Vous reviendrez plus tard.

— C'est que... — murmura la femme de chambre avec un embarras manifeste.

— Voyons, mon enfant, — demanda Paul, — qu'y a-t-il ? que voulez-vous à votre maîtresse ?

— Mais, monsieur le comte...

— Parlez donc ! — commanda Olympe, — puisque M. le comte le permet.

— Madame, c'est à cause de ceci... — répliqua l'adroite soubrette, en paraissant se cacher de Paul pour tendre à sa maîtresse un papier timbré (celui qu'au début de ce chapitre nous avons vu sortir du petit meuble en bois de rose).

— Maladroite ! — s'écria la pécheresse. — Ne pouviez-vous attendre ?

— Non, madame, je ne le pouvais pas. L'homme est là...

— Quel homme ? — fit vivement le comte.

— Ce n'est rien, mon ami, — répliqua Olympe.

— Puis, s'adressant à Justine, elle ajouta presque à voix basse, mais assez haut cependant pour que M. de Braisnes ne perdît pas une de ses paroles : — Prenez mes bijoux, allez où vous savez, et dites que dans une heure on passera à l'étude.

— Oui, madame.

Et la soubrette se dirigea vers la porte.

— Restez, Justine, — ordonna le comte.

— Mais, mon ami... — commença Olympe.

— Il s'agit d'une dette, n'est-ce pas ? — interrompit Paul en souriant, — et cet homme est tout simplement un huissier qui vient saisir.

— Je vous en supplie, mon ami, ne vous occupez pas de ces détails qui me regardent seule.

— Le chiffre de la dette ?

— Vous ne le saurez pas.

Justine s'approcha surnoisement de Paul.

— Monsieur le comte, — lui glissa-t-elle tout bas,
— l'huissier a dit que c'était huit mille francs.

— Remettez-lui ma carte, qu'il s'en aille et qu'il
envoie dans deux heures toucher ici son argent.

— Oui, monsieur le comte.

Justine sortit.

— Ah! Paul, vous abusez! — s'écria Olympe.

— Ne parlons plus de cela, chère enfant, — ré-
pliqua M. de Braisnes, — et ne songeons qu'à nous
aimer! — Vous me donnez à souper ce soir, n'est-ce
pas?

— Ah! certes, je ne demande pas mieux, — mur-
mura la pécheresse.

— Nous serons seuls ici, comme de coutume! —
reprit Paul, — nous deux... rien que nous deux...
Ce sera le bonheur... ce sera le ciel...

— Oh! oui, oui, — fit Olympe avec extase, — le ciel!

— Et demain, — continua le comte, — pour faire
pâlir de dépit les gens qui croyaient nous séparer,
nous irons ensemble aux courses du bois de Bou-
logne.

La pécheresse joua l'embarras.

— Aux courses... — répéta-t-elle avec hésitation,
— oh! non, je vous en prie, pas demain.

— Pourquoi donc?

— J'ai des raisons.

— Lesquelles?

— Je vous supplie, cher Paul, de ne point me les
demander.

— Et moi, chère Olympe, au nom de notre amour renoué et de notre bonheur reconquis, je vous conjure de me les faire connaître.

— Vous le voulez absolument ?

— Oui.

— Eh bien, Paul, c'est pour vous.

— Comment ?

— Pour votre amour-propre.

— Quel rôle peut jouer en ceci mon amour-propre ?

— C'est bien simple. Cora Lowe vient de recevoir un attelage incomparable, deux steppers de mille louis. Un imbécile que vous connaissez, le petit baron de Pince-Précigne, que Cascadine mène par le bout du nez depuis six mois, a fait don à cette princesse de la rampe de trotteurs russes tout à fait hors ligne. Or j'ai eu l'imprudence de parler à ces dames des chevaux alezans que nous avions essayés ensemble chez Samuel, et que vous deviez m'envoyer.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne veux pas qu'on nous voie aux courses avec mes éternels chevaux noirs, ni avec les poneys gris pommelé, ni avec les juments bai brun. Tout Paris connaît ces trois attelages. Ces dames sont envieuses et méchantes ; elles feraient des commentaires venimeux ; elles supposeraient, par exemple, que vous m'aimez moins, ou que vous êtes momentanément gêné... Vous comprenez...

— Parfaitement. Mais nous irons demain aux courses, et ces dames ne supposeront rien.

Paul s'approcha de l'une des fenêtres.

— Cette fenêtre donne sur la cour de l'hôtel, —

dit-il ensuite. — Soulevez le rideau dans une heure, et regardez.

— Que verrai-je ? — demanda curieusement Olympe.

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Eh bien, chère enfant, les chevaux alezans seront là, piaffant et s'encapuchonnant pour vous plaire.

— Bien vrai ?

— Quand donc ai-je promis sans tenir ?

La pécheresse poussa un cri de joie, et, jetant ses deux bras autour du cou de M. de Braisnes, elle lui dit en l'embrassant :

— Tiens, vois-tu, je suis folle de toi !

— Maintenant, — reprit Paul, — je me sauve.

— Déjà !

— J'ai tout un monde d'affaires... il faut que je courre chez Samuel et qu'ensuite je t'envoie de l'argent pour payer cet huissier.

— Tu le veux absolument ?

— Comment, si je le veux !

— Eh bien, va donc!... mais embrasse-moi encore ! A quelle heure reviendras-tu ?

— A dix heures... d'ici là pense un peu à moi.

— Ah ! j'y penserai sans cesse ! Je t'aime!... je t'aime !

Le comte sortit, ivre d'amour.

La porte venait à peine de se refermer derrière lui qu'Olympe frappa sur le timbre, et Justine parut aussitôt.

— Madame est-elle contente de moi ? — demanda la soubrette.

— Oui, ma fille. Vous avez joué votre petite comédie comme au Gymnase. Je suis très-satisfaite, et, la preuve, c'est que je double la prime promise.

— Madame est vraiment trop bonne, — répondit Justine en empochant dix louis.

— Descendez chez M. de Vallières, — reprit la pécheresse, — et prévenez-le que je l'attends.

— Oui, madame.

— Oh ! les hommes ! les hommes ! — murmura Olympe restée seule. — Voilà donc ce qu'ils sont quand une femme en tient les ficelles ! Tristes pantins, comme je vous méprise ! Risibles dupes, comme je vous bafoue !

Ainsi que nous le lui avons entendu promettre à la pécheresse, Max de Vallières n'avait point bougé de son logis. Il parut au bout de quelques instants.

— Eh bien. — demanda-t-il, — vous avez vu le vicomte d'Heilly ?

— Oui, mon cher.

— Aviez-vous deviné juste ? Apportait-il la guerre ?

— Il apportait une rupture.

— Ah ! diable ! alors, tout va mal ?

— Tout va bien, au contraire. Je ne voulais pas rompre, moi... j'ai écrit, le comte est venu... Il ne m'a fallu qu'un mot, qu'un geste et qu'un regard pour reprendre sur lui mon empire. Notre liaison, au moment où je vous parle, est plus solide que jamais.

— Bravo, ma chère.

— Maintenant le reste dépend de vous, et le triomphe est entre vos mains.

— Comment cela ?

— Ecoutez-moi sans me comprendre, et ne songez qu'à m'obéir ! Il faut que la comtesse Lauriane soit demain aux courses du bois de Boulogne.

— Par quel moyen l'y décider ?

— C'est votre affaire... cherchez et trouvez !

— Mais....

— Il le faut, — répéta impérieusement Olympe.

— Elle y sera, — répondit Max.

XXXII

SUR LE TURF.

Il était deux heures de l'après-midi, le lendemain du jour où se sont passées les scènes racontées par nous dans les précédents chapitres.

Un radieux soleil de printemps éclairait le bois de Boulogne, et cet hippodrome magnifique, le plus beau, le plus pittoresque, le plus richement encadré peut-être qui soit au monde, et le plus justement célèbre, maintenant que l'exposition universelle de 1867 l'a fait connaître à l'univers entier.

Des myriades de voitures, depuis le *mail-coach* à quatre chevaux, jusqu'à la tapissière modeste, en passant par le break attelé en poste, par la calèche et par le coupé, amenaient au champ de courses une énorme affluence de curieux et de curieuses, appartenant à tous les mondes.

Au milieu de cette affluence multiforme et multicolore, cocodès, cocodettes et cocottes, petits cre-

vés et crevettes, se faisaient remarquer, avons-nous besoin de le dire? et causaient, par la désinvolture de leurs costumes, de leur langage et de leurs manières, des ahurissements sans bornes aux timides bourgeois, sortis, pour cette solennité hippique, des profondeurs de certains quartiers perdus, où ne pénétre jamais le mouvement qui se fait autour d'eux.

Toutes les petites industries de Paris étaient à leur poste.

On entendait, depuis *la cascade* jusqu'au *moulin*, retentir et se croiser les cris suivants :

— Demandez le programme des courses... le journal du sport... le nom des chevaux... la couleur des jockeys...

— Achetez la photographie de Gladiateur... cinquante centimes.

— Lorgnettes à vendre... bonnes lorgnettes... qui veut des lorgnettes?

— A la glace, mes ambassadeurs... à la glace... qui veut boire?...

— Voyez des oranges... de belles oranges... la valence... le portugal... la vraie mandarine... trois sous et quatre sous...

— Demandez des éventails... de beaux éventails à coulisses.

— Vous faut-il du feu, mon prince? Une allumette à milord... voilà.

Et bien d'autres qu'il serait trop long de reproduire.

Le vicomte Jean d'Heilly, grand amateur de sport, se promenait solitairement, un cigare aux

lèvres, le long de la piste encore déserte. Il semblait fortement préoccupé; tantôt un nuage passait sur sa figure, tantôt, presque sans transition, un rayon d'espérance remplaçait le nuage. Ce fut enfin le rayon qui domina, et le visage de M. d'Heilly s'éclaira tout à fait.

— Décidément j'avais tort de craindre, — se dit-il à lui-même, — grâce au ciel, mes inquiétudes étaient sans fondement. Paul comprend toute l'absurde folie de sa conduite passée, il est parti hier au soir pour Maisons-Laffitte, et n'en reviendra que demain. Mélusine se sent impuissante à continuer la lutte, elle se reconnaît vaincue et se résigne à sa défaite. Le calme va renaître et le bonheur de l'ange qui s'appelle Lauriane n'est pas à tout jamais perdu.

Une voix, fortement timbrée, cria près du vicomte :

— John, promenez les chevaux en main pendant une demi-heure, vous irez ensuite m'attendre près du moulin.

La voix sonore qui venait de donner cet ordre à un groom anglais n'était point inconnue de M. d'Heilly; il se retourna et vit à quelques pas de lui la stature imposante et la face large et vermeille de Chamouny, le gros Chamouny, l'heureux protecteur de mademoiselle Praline Letellier.

Chamouny, vêtu d'un très-court veston de velours noir, portait de hautes bottes molles vernies sur une culotte de drap gris clair. Il avait en bandoulière un gigantesque étui à jumelles; un long

voile vert à demi flottant entourait son chapeau gris.

De la main gauche, gantée de rouge, il tenait une élégante cravache ; de la main droite il s'essuyait le front avec un mouchoir richement brodé.

— Tiens, c'est vous, Chamouny ! dit le vicomte.

— Hélas ! oui, ce n'est que trop moi, — répliqua le gros homme. — Bonjour, cher.

— Comme vous avez chaud !

— Oui, je suis en nage... je ruisselle... on voit que je vais fondre, n'est-ce pas ?

— Oh ! parfaitement.

— Ça n'est pas étonnant. Figurez-vous que je suis venu à cheval ! à cheval, par un temps pareil ! Vingt-quatre degrés de chaleur, à l'ombre ! ça me fera beaucoup de mal, je sens mes palpitations qui me reprennent... j'en étais sûr d'avance.

— Il fallait venir en voiture, — répondit M. d'Heilly — en souriant des appréhensions comiques de ce malade imaginaire.

— Oui, certes, il le fallait, mais Cora n'a jamais voulu. Il faut vous dire, mon cher vicomte, que Praline et moi nous avons rompu pour cause d'incompatibilité d'humeur... son théâtre lui prenait trop de temps. Je suis présentement l'ami de Cora.

— Heureux mortel ! Ah ! vous ferez bien des jaloux, — interrompit Jean d'Heilly, avec un enthousiasme ironique ; — elle est si demandée, cette chère Cora !

— Il m'a fallu la disputer au club en masse, — continua Chamouny, — mais enfin j'ai triomphé.

Je comptais étrenner avec elle un nouvel attelage... deux chevaux étonnants, que je viens de lui donner, et une victoria neuve.

— Eh bien ?

— Eh bien ! elle n'a jamais voulu.

— Et sous quel prétexte, grand Dieu ?

— Sous prétexte qu'il n'y aurait pas de place dans la victoria pour ses jupes et pour moi.

— Au fait, elle avait peut-être raison.

— Elle ajoutait qu'une femme seule c'était beaucoup plus distingué, et que je la compromettrais.

— Compromettre Cora ! malepeste, c'est affaire à vous ! mes compliments, très-cher.

— Alors, j'ai fait seller miss Cowel et Dolly... miss Cowel pour moi, Dolly pour John... et je suis venu au petit trot... mais, vous le voyez, je suffoque.

— Epongez-vous, cher ami, ne vous gênez pas.

Une marchande s'était approchée des deux hommes pendant ce dialogue. Elle saisit aux cheveux l'occasion d'opérer le placement de sa marchandise :

— Un éventail, mon prince, — dit-elle à Chamouny, — un bel éventail à coulisses... vous ne sentirez plus la chaleur.

— Tiens, c'est une idée ! — s'écria le gros homme.

Il s'empressa de choisir et de payer le plus grand des éventails, et se mit incontinent en devoir d'appeler les zéphirs autour de sa figure, comme on disait au dix-huitième siècle.

— Elle vous aime beaucoup, cette bonne Cora ? — reprit le vicomte.

— Si elle m'aime ? c'est-à-dire qu'elle m'adore !

— Vous en êtes bien sûr ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Prenez garde, ça sent le brûlé, — s'écria M. d'Heilly en riant.

— Hein ? — fit Chamouny tout effaré, — qu'est-ce que c'est ?...

— Ce n'est rien... c'est mon gant qui touchait mon cigare.

— Ah ! vicomte, êtes-vous méchant !

— Méchant ! moi... la bête au bon Dieu.

Chamouny déboutonna son veston de velours, prit son portefeuille et en tira des billets de banque qu'il tendit à M. d'Heilly :

— A propos, cher, voici vos douze mille francs.

— Merci !... ah ! ça, mais, vous marchez donc plastronné de papier Garat ?

— Je pensais bien vous rencontrer ici, et les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

— Vous avez eu, la nuit dernière, au cercle, une terrible déveine !... Combien avez-vous perdu ?

— Une trentaine de mille francs... oh ! je vais grand train... mais bah ! Il m'en restera toujours assez... je ne m'illusionne point sur mon état... irai-je seulement jusqu'à l'automne ? après moi le déluge, et tant pis pour mes héritiers... Cet éventail me fait vraiment du bien... je me sens renaître... Venez-vous faire un tour au pesage ?

— Volontiers.

Les deux hommes se prirent par le bras et s'éloignèrent ensemble.

Au moment où ils disparaissaient parmi les promeneurs et les industriels, on entendit répéter à plusieurs reprises : *Eh ! hop ! Gare là !* et une calèche découverte se fraya lentement un chemin au milieu de la foule, jusqu'auprès de la corde.

Sur le siège de devant se carraient un cocher poudré et un petit groom, portant tous deux culottes blanches, bottes à revers, chapeaux à cocardes, et rose épanouie à la boutonnière. Sur le siège de derrière, un valet de pied, en livrée non moins irréprochable, et les bras croisés correctement, s'offrait à l'admiration des badauds.

Enfin, dans l'intérieur de la calèche, mademoiselle Bébé Patapouf, jolie à ravir et peinte à miracle, étalait une toilette tapageuse qui devait sortir des ateliers de madame Gerfaut, la grande couturière de l'avenue Marbeuf, dont nous avons ailleurs raconté la curieuse et véridique histoire (1).

Le cocher se retourna sur son siège et demanda :

— Est-ce ici qu'il faut arrêter madame ?

— Oui, — répondit Bébé Patapouf.

— Madame veut-elle descendre ?

— Tout à l'heure.

Les promeneurs s'étaient écartés. Le cocher se retourna de nouveau et reprit :

— Dis donc, mon petit trognon, crois-tu que je t'ai menée assez rondement ? Oseras-tu soutenir encore que je vends ton avoine pour aller boire, et que tes chevaux n'ont pas de jambes ?

(1) *La Femme de Paillasse*. — Sartorius, éditeur.

Mademoiselle Bébé Patapouf se redressa furieuse.

— Vous savez bien, papa, — dit-elle avec rage, — que je vous ai défendu, une fois pour toutes, de me parler comme ça dans les endroits publics. Si ça se renouvelle, je ne vous garderai point à mon service.

Ici le valet de pied intervint.

— De quoi ? de quoi ? — fit-il, en se penchant sur la capote abattue de la calèche. — Il me semble que nous avons assez de tenue devant les gens de la haute, papa et moi ! Mais ici il n'y a que du petit monde... on peut lâcher la pose d'un cran.

— Et faudrait voir à ne pas faire *ta Sophie*, ma grande seuseu, — ajouta le petit groom.

— Sacrifiez-vous donc pour votre famille ! — murmura Bébé Patapouf d'un ton lamentable. — Voilà ma récompense ! Oh ! les parents ! les parents ! quels gêneurs !

En ce moment une marchande d'oranges, que nous avons entendue crier la valence et le portugal, accourut, son éventaire sur le ventre et les deux bras levés vers le ciel.

— Ah ! ça, mais... ah ! ça, mais... — dit-elle d'une voix notablement enrouée et qui sentait le rogomme d'un quart de lieue, — j'ai-t-il point la berlue ? Voilà mon homme et tous mes rejets !

— C'est m'man ! — firent à la fois le groom et le valet de pied.

— Allons, il ne manquait plus que ça ! — gémit l'infortunée cocotte.

— Polyte, — commanda le cocher, — mets-toi de-

vant les chevaux, mon fiston, que je descende embrasser ma vieille.

— Oui, p'pa!

Le groom s'empressa d'obéir, et l'automédon gaulonné, abandonnant son fouet et ses guides, s'élança dans les bras de la marchande d'oranges.

— Ah! Dieu de Dieu! j'suis t'y contente! — glapit cette dernière. — Bonjour, mon homme! bonjour, Zidore! bonjour, Polyte! C'est ça une chance de s'rencontrer!

Puis, se dégageant des étreintes conjugales, elle grimpa sur le marchepied de la calèche, en ajoutant :

— Eh! bonjour donc aussi, mon petit cœur! Comme te v'là belle! Embrasse-moi vite!

Et, malgré la vive résistance de mademoiselle Bébé Patapouf, elle la serra dans ses bras avec une effusion grotesque.

Les curieux et les industriels s'étaient approchés.

— Scène de famille! — cria le marchand de coco.

Un éclat de rire universel accueillit cette exclamation.

Mademoiselle Bébé Patapouf devint pourpre sous son maquillage, et des larmes de colère et de honte coulèrent de ses yeux.

— Maman, — dit-elle d'une voix tremblante, — je t'en prie, va-t'en! Tu vois bien que la foule s'amasse et qu'on se moque de moi!

— C'est bon, princesse, — répliqua la marchande d'oranges. — Sufficit! on s'en ira, on va même filer en douceur; seulement, tu sais, le commerce de la

valence et du portugal, ça ne va pas fort, nous sommes dans la morte-saison... Je me trouve avoir un billet à payer demain... aide-moi à faire honneur à ma signature... La voix du sang va te parler... donne-moi un jaunet.

— Le voici... Mais, de grâce, partez vite!

— T'es-t-une bonne fille, la consolation de mes vieux jours!... Je me sylphide... Tiens, v'là une mandarine, mon chat. Croque-moi ça à la santé de ta pauvre mère.

— Oui... oui... Mais partez donc!

— Sufficit! je décampe *illico*!

Et la marchande, abandonnant son poste sur le marchepied, s'éloigna en glapissant avec un redoublement de verve :

— Achetez les oranges, les bonnes oranges, la valence, le portugal, les vraies mandarines.

— Enfin, — murmura mademoiselle Bébé Pata-pouf, en poussant un soupir de soulagement.

Le cocher et le groom étaient remontés sur le siège, et le valet de pied, debout auprès de la portière, disait, le chapeau à la main, dans une attitude respectueuse :

— J'attends les ordres de madame...

Jean d'Heilly et Chamouny reparurent.

— Tiens, — s'écria le vicomte, — voilà notre charmante garde-malade! Bonjour, Bébé!... toujours plus jolie!... toujours plus fraîche! On voit bien que vous faites votre teint vous-même.

— Monsieur le vicomte, — répliqua Bébé Pata-pouf d'un ton maussade, — je vous préviens que

j'ai mes nerfs aujourd'hui et que si vous commencez vos attrapages, je m'en vais.

— Pourquoi donc, chère enfant? Je vous rends justice. Est-ce un crime? J'ai toujours adoré le pastel.

— Encore!

— Allons, allons, la paix, mignonne! Quest-ce que vous avez fait de votre invalide, le petit baron de Surgis?

— Je l'ai laissé chez Chevet; il arrivera tout à l'heure sur le turf, escorté d'un fourgon de vivres; vous *luncherez* avec nous, vicomte, et vous aussi, mon gros Chamouny.

— Si mon pauvre estomac me le permet, — murmura l'hercule.

— Il vous le permettra, soyez sans crainte. Oui, oui, vous êtes très-malade, vous n'avez que le souffle, c'est convenu; mais ça n'empêche pas l'appétit. Ah! Chamouny, pour un moribond, vous pouvez vous vanter d'être une bien jolie fourchette!

Un fiacre immense vint se ranger près de la calèche de Bébé Patapouf. Une tête de bouledogue, coiffée d'un chapeau de bergère, passa par la portière, et une voix cria :

— Arrête, cocher!... c'est ici... nous descendons.

— Cet organe enchanteur... — murmura Jean d'Heilly en se retournant.

— Eh! mais, c'est Val-Castel! — répliqua Chamouny.

— Avec Colin! — ajouta le vicomte en riant.

Val-Castel, plus étrangement vêtue que jamais,

sortit en effet des profondeurs du fiacre. Elle portait sous son bras un de ces vulgaires pâtés de veau et de jambon qui causent aux gourmands un légitime effroi.

— Tiens! tiens! tiens! ces chers amis! — fit-elle en prenant une physionomie radicaux. — Heureuse rencontre! Vous êtes venus aux courses? Moi aussi, comme vous voyez. J'ai voulu montrer ça à mon petit neveu.

Elle se dirigea vers le fiacre, dont la portière était restée ouverte, et elle reprit :

— Eh bien! Colin, qu'est-ce que vous faites là-dedans, tout seul? Dormez-vous? Descendez donc!

Colin, plus long, plus mince, plus timide que jamais, fit son apparition dans le cadre de la portière.

Il portait le costume complet de drap noisette fourni par le tailleur de Max de Vallières. Un chapeau de forme anglaise, posé trop en arrière, couronnait sa tête pointue. Un pince-nez, attaché à un large ruban noir, sautillait sur sa poitrine.

— Saluez mademoiselle et ces messieurs que vous connaissez bien, — continua Val-Castel; — dites bonjour.

— Mademoiselle, ze vous salue, — fit Colin docilement. — Messieurs, ze vous souhaite le bonjour.

— Je vous assure qu'il se forme! — s'écria Val-Castel avec un légitime orgueil.

— Ah! parbleu! ça se voit bien! — répondit Jean d'Heilly.

— Il a apporté sa flûte, une flûte superbe; il en pince déjà très-gentiment; il nous jouera, si vous

voulez : *C'est l'amour... l'amour... l'amour...* Vous n'avez pas d'idée comme c'est gentil ! Moi, je ne m'en lasserais jamais ! Ah ! ça, j'espère qu'on mangera quelque chose dans les voitures... pendant les courses... rien n'est meilleur genre... Je m'invite. J'ai apporté un pâté. Colin adore le pâté.

— Dites-donc, messieurs, nous n'allons point rester en place comme des Chinois de paravent, n'est-ce pas ? — demanda Bébé Patapouf. — Faisons un tour ; voulez-vous ?

— Très-volontiers, — répondit Chamouny, — je vous offre mon bras. Si Cora le sait, elle sera furieuse ; elle est si jalouse ! Mais bah ! je me risque !

— Je crois que nous allons bien rire et nous amuser comme des fous ! — s'écria Val-Castel. — Colin, mettez votre pince-nez sur votre nez.

— Ça me fait loucher, ma tante.

— Peu importe... ça vous donnera du chic !... on vous prendra peut-être pour un petit crevé...

— Oui, ma tante.

— Et souvenez-vous que je vous défends de lorgner les femmes.

— Ze ne peux pas lorgner, ze n'y vois pas.

— C'est ce qu'il faut.

Jean d'Heilly et Chamouny allumèrent des londrès. Val-Castel tira de sa poche un *petit marseille* et le tendit à Colin.

— Fumez aussi, — lui dit-elle, — c'est le genre. Voilà un cigare.

— Il est d'un sou, — murmura piteusement l'infortuné.

— Ce sont les meilleurs... et surtout économisez-le... n'en fumez que la moitié.

— Oui, ma tante.

— Allons vite, donnez-moi le bras.

— Oui, ma tante.

Et nos personnages se perdirent momentanément dans la foule, Chamouny remorquant Bébé Patapouf et Colin remorqué par Val-Câstel.

Jean d'Heilly resta de quelques pas en arrière.

XXXIII

SUR LE TURF (suite).

Au moment où M. d'Heilly allait suivre les deux couples, il se trouva face à face avec Max de Vallières.

— Tiens, vous voilà, vicomte! — s'écria ce dernier. — Bonjour!

— Bonjour, cher!

— Avez-vous vu notre ami Paul de Braisnes aujourd'hui?

— Non.

— Sera-t-il aux courses?

— Il n'y sera certainement pas; à moins qu'il ne revienne tout exprès, ce dont je doute fort.

— Où donc est-il?

— Parti hier soir pour Maisons-Laffitte.

— Il ignore le raccommodement... bravo! — se dit Max. — Et la comtesse? — ajouta-t-il tout haut.

— Elle viendra, je crois, avec la baronne de Chantenay. Elle en avait du moins l'intention ce matin.

— J'en étais sûr, — pensa M. de Vallières ; — je l'avais décidée, la victoire est à nous !

Une certaine émotion se manifesta dans les groupes, déplacés violemment par une jeune femme coiffée d'un toquet fantaisiste et vêtue d'un costume très-court, jupe de soie blanche retroussée sur un jupon de soie cerise, manches cerise et corsage blanc, le tout historié d'agrèments de velours noir.

Le jupon laissait voir de petits pieds, chaussés de bottines rouges, et la naissance d'une jambe vigoureuse.

Cette jeune femme était notre ancienne connaissance Casadine, l'étoile du théâtre Déjazet.

— Ah ! non, vous savez, — cria-t-elle, — elle est trop forte, celle-là !... je la trouve mauvaise !

Derrière la comédienne venait le jeune baron Horace Pivert de Pinée-Précigne, vêtu en eoueur, portant une cape de soie rose, des bottes à revers sur une culotte de daim très-collante, et un paletot gris-perle par-dessus sa casaque rose.

— Eh ! saperjeu, Didine, ne criez pas si fort ! — répétait-il d'une voix émue.

— Je veux crier, moi !

— C'est insensé ! Vous allez ameutier le populaire !

— Je veux l'ameuter !

— Quelle femme ! — murmura le petit baron avec une admiration sincère. — Elle est renversante ! elle vous a un relief ! elle m'épate, parole d'honneur !

Puis, échangeant de ton :

— Mais, sapristi, voulez-vous vous taire ! C'est infect !

Cascadine fit brusquement volte-face, et marcha, menaçante, vers Horace.

— Comment as-tu dit ça ? Répète un peu, mou-cheron !

Le petit baron recula.

— Didine, — murmura-t-il, — je ne veux pas qu'on me frappe !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? — demanda Jean d'Heilly en riant. — Une querelle entre amoureux ?

— Avec voies de fait ! qu'on le remarque ! — répliqua le jeune Horace. — Elle lève la main ! Ça a du cachet, je ne dis pas, mais ça en a trop !... Bonjour, vicomte !... bonjour, mon très-bon ! ça va bien ?... Bonjour, Max ! enchanté de vous voir, parole !

Et il échangea des poignées de main avec les deux hommes.

— Enfin, — reprit Jean d'Heilly, — que se passe-t-il ?

— Savez-vous ce qu'il vient de me faire, ce polichinelle-là ? — s'écria Cascadine. — Non. Eh bien, je vous prends pour juges tous les deux... Monsieur m'achète des chevaux...

— Renversants !... vous les verrez ! — interrompit Horace. — J'ai trouvé ça chez Crémieux. Ils ont un relief ! Des trotteurs, qu'on le remarque ! je fais des dettes gros comme moi ; on vient de me nommer un conseil judiciaire... il faut en rire ! c'est insensé !

— Nous arrivons à la cascade, — continua Cascadine en s'emparant de la parole, — monsieur descend... je fais comme lui... nous prenons une absinthe.

— C'est-à-dire que, moi, j'en prends une, — interrompit Horace de nouveau; — mais, vous, Didine, vous en avez pris deux. Deux absinthes, qu'on le remarque... une femme seule... quel cachet!...

— Je veux remonter en voiture, — poursuivit la comédienne, — plus de voiture... monsieur avait renvoyé la voiture! ah! jour de Dieu!

Et, complètement exaspérée, elle leva pour la seconde fois la main sur le jeune Horace, qui battit bravement en retraite.

— Trop de relief, — insinua-t-il, — ne frappez pas! Ce sont des trotteurs... qu'est-ce que j'ai fait? j'ai dit au cocher : *Faites-les trotter!*... et ils trottent... mais ils reviendront.

— Quand?

— Je ne sais pas.

— En attendant, je patauge à pattes à travers la poussière, et les gens de peu marchent sur ma traîne! Ah! tu me la payeras, celle-là... je ne te dis que ça!

— Hein! qu'en pensez-vous? — demanda le petit baron enchanté, — est-elle éblouissante?

— Allons, — fit Jean d'Heilly en riant, — calmez vos nerfs, artiste un peu trop irritable, et, en attendant que votre voiture revienne, montez dans celle de Bébé Patapouf ou dans le fiacre de Val-Castel.

— Tiens, c'est une idée ! — fit Cascadine, en se dirigeant vers la calèche, mais à mi-chemin elle s'arrêta : — Non, au fait, il n'en faut plus, — s'écria-t-elle, — j'aime mieux rester sur mes jambes. Ah ! elles sont solides, allez ! de l'acier et du caoutchouc, mon cher ! Voyez-moi ce mollet, on n'en donne pas comme ça trente-six à la douzaine.

— Bravo ! bravo ! — hurla le petit baron au comble du délire, — quel relief, elle en bronze... c'est insensé, parole d'honneur !

— Ah ! ça, mais, je n'avais pas remarqué, — dit Max de Vallières, en lorgnant Horace.

— Son costume, hein ? — demanda l'actrice, — alors, regardez ! la vue n'en coûte rien... *mossieu* est en jockey... mais c'est sans son paletot qu'il faut le voir... allons, ôtez ça, qu'on vous admire...

Horace s'empessa d'obéir.

— Qu'est-ce que vous en dites ? — s'écria-t-il en pirouettant sur son talon gauche, pour se présenter sous toutes les faces. — Est-ce un galbe ? je me crois réussi.

— Un vrai singe, — murmura Cascadine, en haussant les épaules.

— Il y en a de plus mal bâtis que moi, — répliqua le petit baron vexé.

— Pas beaucoup.

— Toujours drôle... mais elle n'en pense pas un mot.

— Ah ! ça, vous courez donc ? — reprit Jean d'Heilly.

— Personnellement, oui, mon bon, dans la course

des haies... me voilà devenu gentleman-rider... turfiste, homme de cheval. Je me suis fait entraîner, j'ai perdu onze kilos de bonne graisse, et je vais monter *Malentrain*, un bai brun renversant. C'est ça qui me donnera un rude cachet... vous me verrez passer... Eh! hop! Eh! hop!

Le jeune Horace, joignant la pantomime au langage, saisit sa cravache à deux mains, et fit les mouvements d'un écuyer emporté à toute vitesse... par malheur il accrocha l'un dans l'autre ses éperons et tomba sur le nez, au milieu de l'hilarité générale.

— Mauvais début, — s'écria Max de Vallières.

— Laissez donc, je l'ai fait exprès, — dit Horace en se relevant avec une grimace fort laide, — c'est insensé... mais vous verrez tout à l'heure.

— Ah! parbleu, tout à l'heure il tombera de plus haut, — répliqua railleusement Cascadine, — voilà toute la différence. Ah! ça, dis donc, Horace, et les provisions pour le lunch?

— Les provisions? j'y ai pensé... je pense à tout, je suis étonnant... des pâtés de Chartres, renversants... et des homards qui ont un cachet, vous verrez!... on apportera ça ici... Chevet a mes ordres... j'ai composé un menu... il était épaté...

— Qui ça?

— Chevet.

— A la bonne heure, petit! ça nous raccommode, — fit Cascadine, en donnant une tape sur la joue du futur coureur.

— A-t-elle un relief? — murmura ce dernier, —

ah! je peux dire que voilà une femme qui me pose rudement.

— Ah! ça, mais, — demanda Jean d'Heilly à M. de Vallières, — n'est-ce pas la voiture de la baronne de Chatenay qui s'arrête là?...

— Oui, positivement, — répondit Max en lorgnant un coupé dont le valet de pied ouvrait la portière.

Lauriane et Mathilde en descendirent.

— Je vais leur présenter mes respects, — reprit le vicomte.

— Je vous suis, mon cher.

Les deux hommes se dirigèrent vers les jeunes femmes.

Horace salua de loin.

— Qu'est-ce que c'est que ces princesses-là? — fit Cascadine.

— Des femmes du monde... elles sont peu drôles.

— Elles se nomment?

— La baronne de Chatenay et la comtesse de Braisnes.

— La légitime au comte Paul?

— Oui.

— Tiens, elle est gentille... pas beaucoup de montant... mais gentille.

— Si le comte vient avec Olympe, ce sera renversant. Qu'est-ce que dira la comtesse?

— Elle ne dira rien du tout... le mari d'un côté, la femme de l'autre, c'est une chose qui se fait, et tout le monde est content.

— Etourdissant! — cria le jeune Horace.

Tandis que s'échangeaient ces répliques entre

Cascadine et son cocodès, Jean d'Heilly et Max de Vallières avaient abordé les deux jeunes femmes ?

— Paul n'est pas revenu de Maisons-Laffitte ? — demanda le vicomte à Lauriane.

— Non, je ne l'attends que demain, — répondit la comtesse.

— Mon cher vicomte, expliquez-moi donc une chose que je n'ai jamais bien comprise, — dit Mathilde à Jean d'Heilly en s'emparant de son bras.

— A vos ordres, baronne.

— Qu'est-ce que c'est, positivement, qu'un cheval *disqualifié* dans une course ?

Max et Lauriane se trouvèrent en quelque sorte isolés pendant quelques secondes par l'entretien tout particulier de madame de Chatenay et de Jean d'Heilly.

— Comment le comte peut-il s'éloigner ainsi de vous ? — dit le jeune homme presque à voix basse, — comment abandonne-t-il une place que tant d'autres envient ?

— Si Paul est absent, c'est afin de s'occuper de moi, — répliqua vivement la comtesse, — il prépare tout pour notre installation prochaine à Maisons-Laffitte.

— Êtes-vous bien sûre qu'il soit à Maisons-Laffitte, — murmura M. de Vallières.

Lauriane le regarda avec un profond étonnement.

— Je ne puis, ni ne veux en douter, — balbutia-t-elle, — pourquoi donc me demandez-vous cela ?

— Pour rien... j'ai parlé sans réfléchir, et j'ai dit une sottise.

— Monsieur de Vallières, vous avez une arrière-pensée.

— Non, madame la comtesse, je vous l'affirme.

— Cependant, votre insistance d'hier à me persuader que je ferais bien de venir aux courses aujourd'hui... — commença Lauriane.

— N'avait qu'un seul motif, — interrompit Max, — celui de vous procurer une distraction dont il me semblait qu'en l'absence de Paul, vous deviez avoir grand besoin.

— Bien vrai ?

— Oui, bien vrai.

— Ainsi, vous ne me cachez rien ?

— Non, je vous le jure !

— A la bonne heure.

Jean d'Heilly et Mathilde se rapprochèrent.

— Prendrez-vous place dans les tribunes, mesdames ? — demanda le vicomte.

— Non, — répondit Lauriane, — la baronne et moi nous avons décidé que nous regarderions les courses depuis la voiture. Quand commencera-t-on ?

— Pas avant une grande demi-heure.

— Alors, nous avons le temps d'aller faire une visite à la marquise de Preuil et à sa mère, que j'aperçois là-bas, dans leur landau.

— Vous me permettrez de vous offrir mon bras jusque-là ? — dit Max à Lauriane.

— Volontiers.

Un coup de cloche se fit entendre.

— On sonne au pesage, — s'écria le petit baron, — je vais me faire peser, je vous retrouverai par ici

après la course. A tout à l'heure, Didine, à tout à l'heure... j'arriverai premier... vous verrez quel triomphe, ce sera renversant.

Le jeune Horace s'éloigna de toute la vitesse de ses jambes, et Cascadine le suivit de loin en déployant ses grâces.

Il se fit une nouvelle rumeur dans la foule, et les groupes des curieux s'écartèrent pour laisser passer une grande victoria à huit ressorts, d'une élégance exquise, attelée de deux chevaux alezans délicieux, et conduite en demi-Daumont par un postillon en casaque de soie rayée de vert et de blanc.

Le comte de Braisnes et Mélusine se trouvaient dans cette voiture, qui vint se ranger non loin du fiacre de Val-Castel, de la calèche de Bébé Pata-pouf, et du coupé de madame de Chatenay.

— Resterons-nous ici, chère amie? — demanda Paul.

— Nous y reviendrons, — répondit Olympe, — mais, d'abord, donnez-moi le bras... je veux faire un tour dans l'enceinte du pesage; nous y verrons tous nos amis.

— Venez.

La jeune femme, éblouissante de parure et de beauté, descendit de sa victoria, et s'éloigna lentement au bras du comte.

A peine venaient-ils de disparaître dans le flot vivant des promeneurs, que presque tous les personnages épisodiques de notre récit arrivèrent à la fois sur le point que la pécheresse et son crédule amant venaient de quitter.

Le gros Chamouny, le frère Robert de Surgis, Colin, Val-Castel, Béhé Patapouf, Cora Lowe, Praline Letellier se trouvèrent réunis.

— En vérité, ma chère, — s'écria Chamouny en s'adressant à Cora, — j'ai cru que vous n'arriveriez jamais. Vous vous êtes donc égarée en route ?

— Aoh ! ce été point le faute de môa ! — répondit miss Lowe, — je attendais le petit Praline... Je avais amené loui...

— Je ne pouvais pas quitter mon théâtre ! — s'écria Praline.

— Tu as donc un théâtre sérieux, maintenant ? — fit Val-Castel.

— Comment ! comment ! si j'ai un théâtre sérieux ! Mais, mes enfants, je répète au Gymnase, tout simplement, dans les cinq actes de Dumas fils... Mon rôle est très-joli... très-joli. Un amour de rôle. . je le lâcherai à la trentième... j'ai envie d'aller à Hombourg.

— Et, qu'est-ce qu'il dira, Dumas fils ? — demanda Chamouny en riant.

— Il dira ce qu'il voudra, je me moque pas mal des auteurs. Tenez, voilà Cascadine qui vient par ici, je parie qu'elle sera de mon avis. N'est-ce pas, Didine, que nous avons bien raison, nous autres princesses de la rampe, de faire poser les auteurs ?

— Ah ! je crois bien, — répliqua la comédienne fantaisiste. — D'abord, ils ont besoin de nous, et nous n'avons pas besoin d'eux. Supprimez le théâtre, il nous reste la ville... Bonjour, ma biche, tu vas bien... où est donc ta voiture ?

— Je suis venue dans celle de Cora. Mais la tienne ? je ne la vois pas.

— Ah ! la mienne, elle se promène. Un tour de ce pierrot d'Horace ! je vous conterai ça.

— Qu'est-ce que tu en fais de ce petit baron ?

— Pour le quart d'heure, il est habillé en singe botté, et il se figure qu'il va courir.

La cloche se fit entendre pour la seconde fois.

— Mesdames, — dit Robert de Surgis, en toussant à rendre l'âme, — la première course va commencer.

— J'offre des places dans ma voiture, — fit Bébé Patapouf.

— Montez sur le fiacre, Colin, — ordonna Val-Castel, — vous y serez aux premières loges.

— Oui, ma tante.

— Pourquoi ne fumez-vous plus ?

— Ça me rend malade... ze sens que le cœur me tourne.

— Vous êtes un serin.

— Oui, ma tante.

Du haut de la calèche de Bébé Patapouf, Cascadine dominait les alentours.

— Dites donc, mes enfants, — s'écria-t-elle, — voilà Mélusine et le comte de Braisnes qui viennent par ici, et, vous ne savez pas, la femme du comte est aux courses de son côté. J'ai dans l'idée que ça sera drôle tout à l'heure.

Paul et sa maîtresse arrivèrent en ce moment près des voitures.

— Bonjour, Olympe ! — lui dirent les femmes.

— Bonjour, chères belles.

Lecomtede Braisnes distribua des poignées de main. La pécheresse regarda autour d'elle et vit Max de Vallières qui s'approchait. Elle fit quelques pas au devant de lui, et, tout bas, lui demanda :

— Eh bien ! la comtesse ?

— Elle est venue... voilà le coupé de la baronne de Chatenay, toutes deux seront là dans un instant.

— Bien.

Olympe se tourna du côté de Val-Castel et la regarda d'une façon particulière. La matrone comprit ce muet appel, car elle descendit de son fiacre et elle accourut.

— Me voici, chère amie, — dit-elle, — qu'est-ce que tu me veux ?

— Le garde du commerce ?

— Sois paisible, il est là ! tu peux le voir d'ici. C'est ce grand sécot en cravate blanche, avec des lunettes, au premier rang des curieux. Ses recors sont auprès de lui... deux escogriffes faits comme des voleurs... il n'attend qu'un signe.

— C'est parfait.

— Pauvre cher homme, — reprit Val-Castel, — il est tout mélancolique. Songe donc, si les députés démolissent la contrainte par corps, qu'est-ce qu'il deviendra ? Je me le demande ! . une si belle position perdue !

— Aussitôt qu'arrivera la comtesse, — dit Olympe à M. de Vallières, — venez me prévenir. .

— Comptez sur moi.

Et Max alla se placer non loin du coupé de la baronne.

XXXIV . . .

SUR LE TURF (suite).

La première course fut sans grand intérêt, comme tous les levers de rideau.

— Ah ça ! dites donc, mes enfants, — insinua Val-Castel, — est-ce qu'on ne va pas bientôt manger ?

— Les comestibles sont en retard, — répondit Bébé Patapouf, — Chevet se conduit en vrai paltoquet.

A cet instant précis, comme pour démentir l'affirmation de l'aimable enfant, apparurent trois marmitons, vêtus de blanc de la tête aux pieds, et portant chacun sur sa toque blanche une manne d'osier gigantesque.

— Comestibles de chez Chevet, — dit l'un d'eux, — pour mademoiselle Cascadine, de la part de M. le baron de Pince-Précigne.

— De la part de M. le baron de Surgis, pour mademoiselle Bébé Patapouf, — continua le second.

— Pour mademoiselle Cora Lowe, de la part de M. le comte Chamouny, — ajouta le troisième.

Et les Vatel's de l'avenir déposèrent leurs mannes aux pieds de ces dames, au milieu des applaudissements les plus sympathiques.

Les valets de pied apportèrent en même temps des paniers de vin de Champagne.

— Voilà le signal du lunch, — cria Cascadine. — Allons-y gaiement.

— C'est un pique-nique... — fit observer Val-Castel. — Chacun son plat. Moi, j'offre mon pâté... Colin, vous n'en mangerez qu'une tranche. Vous savez que le pâté ne vous réussit pas.

— Oui, ma tante... — répondit du haut de son fiacre le docile Colin.

Alors commença l'un de ces repas en plein air, joyeux jusqu'à la folie, jusqu'au délire, — si fort à la mode en Angleterre à toutes les solennités hippiques, et passés dans nos mœurs depuis quelques années.

On entendait retentir et se croiser des exclamations dans le genre de celles-ci :

— Envoyez-moi une bouteille casquée...

— Expédiez-moi du foie gras.

— Qui est-ce qui veut du homard ? J'en donne...

— A moi cette aile de poulet !

— Dites donc... on manque de truffes, par ici...

La voix de Cascadine dominait l'ensemble, en répétant :

— Moi je veux de tout, et beaucoup ! j'ai besoin de me soutenir.

Puis Val-Castel vantait son pâté, et le chœur reprenait par intervalles, avec un ensemble parfait :

— A boire ! à boire !

Alors les détonations du Sillery couleur d'ambre et du Bouzy rosé se succédaient comme un feu de file.

— Passez des bouteilles aux cochers ! — glapit Bébé Patapouf en songeant à son honorable père, — faut bien que tout le monde vive !

— Surtout, Colin, ne vous grisez pas... — fit Val-Castel avec sollicitude.

— Non, ma tante.

— Ça vous rendrait malade.

— Oui, ma tante.

Les bouchons sautaient, les verres se choquaient, les bouteilles se vidaient. Un grand tapage se fit entendre dans le lointain et se rapprocha rapidement. C'étaient des claquements de fouet, des grelots agités, et les voix aiguës d'un orphéon comique qui chantait à tue-tête :

Entrez, bonn's d'enfants et soldats !
Les hommes grêlés ne payeront pas !...

— Qu'est ce que c'est que ça ? — demandèrent les convives du lunch.

L'orphéon reprit :

Viens, jeune fille,
Fraîche et gentille,
Sous la charmille
Chanter Robin des Bois...

— C'est au moins la musique de Bombay-les-Falourdes, — dit Cascadine en riant.

Une voix, dominant toutes les autres, chanta, toujours sur le même air :

Pourquoi ?...
Pourquoi ?...

et le chœur invisible répondit :

C'est pour savoir si le printemps s'avance,
Pour chasser l'échéance
De nos climats d'hiver...

Un grand break, mené en poste et chargé de collégiens, vint s'arrêter tout près du fiacre de Val-Castel. — Ces collégiens, — espoir de la France, — étaient les chanteurs. Chacun d'eux tenait à la main une bouteille de vin de Champagne.

Ils saluèrent de leurs exclamations enthousiastes Olympe, Cascadine, Cora et mademoiselle Bébé Patapouf, et l'un d'eux s'étant écrié :

— Voilà mesdames Benoiton !

Ils vociférèrent avec un ensemble parfait :

— Hurrah ! pour mesdames Benoiton !

— Ils sont très-gentils ! — dit Cascadine ; — très-gentils ! très-gentils !

L'orateur de la bande prit la parole et le fit en ces termes :

— Mesdames, nous voulions boire à la santé de l'amour. Nous allons boire à la vôtre... C'est la même chose... Camarades, attention !... — Présentez bouteille !... Portez bouteille !... Bouteille en joue !... Une, deux, feu !

Et les goulots de toutes les bouteilles reçurent une vigoureuse accolade.

Des applaudissements éclatèrent.

— Bravo ! les collégiens... Bravo !

L'orateur, encouragé par un premier succès, continua, cette fois en s'adressant à Cascadine :

— Madame ou mademoiselle... oui, vous, là, robe blanche et rose et figure idem... je voudrais bien allumer mon cigare, mais il me manque du feu. Voulez-vous me prêter vos yeux, afin que j'y prenne une étincelle ? Je vous les rendrai tout de suite.

— Jeune homme, on vous permet d'allumer, — répondit Cascadine avec une satisfaction manifeste.

— J'y vais... — s'écria l'orateur en s'élançant du break, avec une légèreté de singe ou d'acrobate.

— Moi aussi, — ajouta un second collégien électrisé par cet exemple.

— Ah ! mais ! ah ! mais, dites donc, — répliqua Cascadine, — il n'en faut qu'un !

— Vous m'avez donné la permission, — dit le premier en date en l'embrassant du côté droit.

— Et moi, je la prends ! — riposta son rival, en accompagnant ses paroles d'un baiser retentissant sur la joue gauche.

— Allez-vous finir, petits maraudeurs ?... — demanda sans le moindre courroux Cascadine riant aux éclats.

Le troisième coup de cloche retentit.

Bébé Patapouf, debout dans sa voiture, cria :

— C'est la course des haies... les gentlemen sont partis... Je vois Horace... Ah ! Didine, regarde donc !

— J'peux pas... J'ai un collège dans l'œil, — répondit la comédienne.

Elle se débarrassa cependant de ses précoces adorateurs, et, grimpant sur le marchepied de la calèche, elle demanda :

— Eh ! bien, où est-il, mon petit baron ? Ah ! le voilà ! Savez-vous, mes enfants, qu'il a un rude cachet tout de même...

— Il arrive à la rivière, — dit Praline.

— Il va sauter... — reprit Bébé Patapouf. — Il saute... Ah !

Cascadine poussa un cri.

— Qu'y a-t-il ? — fit le gros Chamouny, qui ne voyait point la piste.

— Il est dedans, — répondit Cascadine avec le plus grand sang-froid. — Je m'y attendais.

— S'est-il cassé le cou ?

— Je ne crois pas... il tombe très-bien... il a appris... Et la preuve, tenez : le voilà qui sort de l'eau comme si de rien n'était...

Max de Vallières se glissa près d'Olympe :

— La comtesse vient par ici... — murmura-t-il à son oreille. — Elle approche.

— C'est bien.

— Et voilà votre ennemi Jean d'Heilly, — continua Max.

Olympe fit un mouvement de dédain.

Le vicomte n'était plus en effet qu'à quelques pas des convives du lunch.

— Bon appétit, mesdames, — dit-il en riant, mais sans s'arrêter.

— Cher monsieur d'Heilly, — lui cria Olympe d'une voix moqueuse, — pourquoi donc passez-vous si vite ?... On croirait que vous me fuyez ! Si précieux que soit votre temps, vous nous donnerez bien cinq minutes.

Le comte de Braisnes, masqué jusqu'à ce moment par la calèche de mademoiselle Bébé Patapouf, se montra et tendit la main au vicomte.

Ce dernier recula, frappé de stupeur.

— Paul ! ici !... avec elle ! — balbutia-t-il.

— Pourquoi donc cet air étonné ? — dit M. de Braisnes.

— Mais, malheureux, que faites-vous ? — demanda violemment Jean d'Heilly.

— Il m'accompagne, cher monsieur, — répliqua la pécheresse en ricanant. — Est-ce que vous le lui aviez défendu, par hasard ?

— Vous ne savez donc rien ? — reprit le vicomte sans se donner la peine de répondre à Olympe. — Votre femme est ici !...

— Ma femme ! — répéta Paul avec un véritable effroi.

— Elle vous croit à Maisons-Laffitte... Elle va vous voir... Vous la tuerez !... Partez donc !... Partez vite !

— Oui... oui... je vais... — balbutia Paul éperdu en faisant un mouvement pour se perdre dans la foule.

Mélusine lui mit la main sur le bras, et le regard étincelant, la voix dure, elle commanda :

— Restez !

— Oh ! madame ! — s'écria le vicomte avec indignation.

— Olympe... Olympe... je vous en supplie... — commença Paul.

Mélusine l'interrompit.

— Restez ! — répéta-t-elle.

— Mais.

— Si vous faites un pas, tout est fini !...

Jean d'Heilly s'approcha de la pécheresse, de manière à se trouver face à face avec elle, et lui jeta ces mots au visage :

— Tenez ! vous êtes infâme !

Elle sourit.

Lauriane et madame de Chatenay, se tenant par le bras, devaient passer, pour rejoindre le coupé de la baronne, tout près du groupe formé par nos personnages.

— La voici... — murmura le comte, devenu blanc comme un linge.

Jean d'Heilly se jeta devant lui :

— Qu'au moins, elle ne vous voie pas ! — dit-il vivement en le couvrant de son corps.

Mélusine avait fait un signe et Val-Castel, touchant l'épaule du garde du commerce, venait de lui désigner Paul.

Le garde s'approcha tortueusement, d'un air cauteleux, comme le chat prêt à mettre sa griffe sur une souris sans défiance.

Ses deux recors marchaient dans son ombre.

— Monsieur le comte de Braisnes ? — demandait-il le chapeau à la main.

— C'est moi, monsieur... — répondit Paul étonné. Lauriane ralentit sa marche.

— Cette voix... — murmura-t-elle en prêtant l'oreille.

Mathilde l'entraîna dans la direction de la voiture.

— Au nom de la loi, je vous arrête, monsieur le comte! — reprit le garde.

Paul recula.

— Vous m'arrêtez, vous! Qui donc êtes-vous?

— Garde du commerce... porteur de pièces... Dix mille francs de capital... mille francs de frais... ordre Diemann, bijoutier.

Lauriane s'était retournée.

— Mais c'est mon mari! — fit-elle avec épouvante.

— Tu te trompes... viens... partons! — répondit la baronne.

Jean d'Heilly glissa ces mots dans l'oreille du comte.

— Évitez le scandale... payez vite... on vous entoure... on vous regarde...

— Payer! — répliqua Paul, — oui, certes... Mais cette somme qu'on me réclame, je ne l'ai pas sur moi. Monsieur, — ajouta-t-il en s'adressant au garde du commerce, — donnez-moi jusqu'à ce soir, donnez-moi seulement une heure, le temps de retourner à Paris.

— Impossible, monsieur le comte, — répondit le garde, — j'ai les ordres les plus précis du créancier; il n'accorde pas une minute. Le fiacre est à deux pas; il faut me suivre à Clichy.

Lauriane avait entendu ces mots terribles.

— A Clichy !... arrêté !... — balbutia-t-elle, — lui !... lui !... Ah ! Mathilde, je me meurs !...

Et elle tomba presque évanouie dans les bras de madame de Chatenay qui la mit en voiture avec l'aide de son valet de pied.

Un souvenir subit traversa l'esprit de Jeand'Heilly.

— Ah ! — cria-t-il, et, tirant de son portefeuille les billets de banque qui lui avaient été donnés, une heure auparavant, par le gros Chamouny, il en jeta onze sur le sol, aux pieds du garde du commerce, en ajoutant avec un écrasant mépris : — Vous êtes payé ! M. de Braisnes est libre. Allez-vous-en, vermine, avant qu'on vous balaye !

Le garde et les recors ployèrent les épaules et disparurent.

— Encore cet homme ! toujours cet homme ! — se dit Olympe blême de colère.

Des cris enthousiastes retentissaient du côté de la piste. La plus importante des courses plates venait de se terminer par le triomphe d'un cheval célèbre, et la foule hurlait, de toutes la force de ses poumons :

— Gladiateur ! vive Gladiateur ! *Gladiator for ever !*

Le jeune Horace Pivert, baron de Pince-Précigne, reparut. Il était ruisselant, souillé de boue de la tête aux pieds, et boitait tout bas. Un éclat de rire général accueillit son arrivée.

— Il n'y a pas de quoi rire, — dit-il d'un air piteux. — Je suis brisé et je suis noyé ! C'est infect ! Je boîte de la jambe hors montoir et j'ai des grenouilles dans toutes mes poches.

Puis, revenant à son ton naturel :

— Ça n'empêche pas que c'est renversant ! Ce n'est pas moi qui suis tombé... ah ! non, jamais ! c'est le cheval !... Je crois qu'on parlera de moi ! ça me donne un rude relief ! Brrr... je grelotte, je vais attrapper un rhume... ça serait infect ! Cascadine, passez-moi un verre de champagne !

La comédienne fantaisiste regarda du haut en bas le petit baron, et lui répondit impitoyablement :

— Allez vous sécher, vilain !

La voiture de la baronne de Chatenay avait disparu :

Mélusine prit à la dérobée la main de Max de Vallières, et lui dit tout bas :

— Le moment est venu de frapper le grand coup.

— Que faut-il faire ? — demanda Max.

— Je vous le dirai ce soir. A dix heures, soyez chez moi.

— J'y serai.

— Vive Gladiateur ! — répétait la foule, et le petit baron éternuait, tout grelottant.

XXXV

LAURIANE.

Max de Vallières fut exact au rendez-vous donné par Olympe. Il est inutile de faire assister nos lecteurs à l'entretien des deux complices, entretien dont ils ne tarderont guère à connaître les résultats.

C'était le lendemain du jour des courses. Onze heures du matin venaient de sonner. Étienne, ce valet Judas que nous connaissons et qui vendait à la pécheresse ses révélations sur l'intérieur du comte et de la comtesse de Braisnes, achevait de tout mettre en ordre dans le salon du petit hôtel de l'avenue de Villars.

Tout en époussetant les meubles et les bronzes, le drôle monologuait.

— Il y a du nouveau céans, — se disait-il, — Madame est rentrée de son côté et monsieur du sien. Monsieur s'est enfermé chez lui sans voir madame.

Madame a pleuré toute la soirée. Monsieur vient de sortir sans entrer chez madame. Le temps est à l'orage... au gros orage ! Il va se passer quelque chose... je ne sais pas quoi... mais ça sera curieux, et j'aurai des nouvelles à porter rue de Boulogne. Ah ! les domestiques ! les domestiques ! Comme ils écriraient de belles chroniques dans les journaux si les journaux voulaient.

Lauriane souleva l'une des portières du salon.

— Étienne... — dit-elle.

— Madame la comtesse ?

— Prévenez M. le comte que je le prie de vouloir bien venir me retrouver ici.

— M. le comte n'est pas dans son appartement.

— Vous en êtes certain ?

— Oui, madame... M. le comte est sorti.

— Depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— En voiture ?

— Non, madame la comtesse, à pied.

— C'est bien... allez !...

Le valet de chambre quitta le salon, et madame de Braisnes, très-pâle et les yeux entourés d'une auréole de bistre par une nuit de complète insomnie, se laissa tomber sur un siège.

— Sorti !... sans m'avoir vue !... — murmura-t-elle presque à voix haute, — sans avoir embrassé notre enfant !... Hier au soir, il s'est enfermé... J'espérais au moins que ce matin... Mais non ! Il est donc bien coupable puisqu'il me fuit ainsi... et cependant il ignore sans doute que j'ai été l'involon-

taire témoin de l'odieuse scène du bois de Boulogne. Ah ! j'étais trop heureuse, mon Dieu ! et mon bonheur s'est enfui comme un rêve !

Une femme de chambre annonça :

— Madame la baronne de Chatenay.

Lauriane se leva et courut à son amie, après avoir précipitamment essuyé ses yeux pleins de larmes.

— Ah ! — s'écria-t-elle, — je suis bien contente de te voir ! Je t'attendais, je t'espérais, j'avais besoin de toi...

— Me voici, me voici, chère enfant ! — répondit Mathilde en embrassant avec effusion son amie. — Mais qu'est-ce que c'est ?... Encore des larmes !

— Mais non !

— Mais si ! Tu m'avais bien promis cependant de ne plus t'affliger...

— Je ne pleure pas.

— Comment nommes-tu donc alors ces belles perles qui roulent malgré toi sur tes joues ? Pourquoi mentir, ma bien-aimée Lauriane ? Est-ce que je ne vois pas que tu souffres ?

Les sanglots de la comtesse éclatèrent.

— Eh bien ! oui, — répondit-elle, — tu as raison, mon cœur se brise... je souffre... je suis malheureuse... je suis malheureuse à mourir !

— Que s'est-il donc passé depuis hier ?

— Rien.

— As-tu demandé des explications à ton mari ? A-t-il refusé de te les donner ?

— Comment aurais-je pu l'interroger ? — s'écria Lauriane avec amertume ; — je ne l'ai pas même vu.

— Il est rentré cependant.

— Oui, mais il ne m'a point fait l'honneur de s'occuper de moi ! Aussi, je me le disais tout à l'heure et je te le répète : « *Il est donc bien coupable, puisqu'il me fuit ainsi ?* » S'il n'ose m'aborder, c'est que je joue pour lui le rôle de sa conscience vivante, c'est que je lui fais peur !

— Pourquoi cette exagération ?

— Crois-tu vraiment que j'exagère ?

— Oui, certes, je le crois.

— Tu dis cela pour me soulager.

— Je le dis parce que je le pense. Condamner sans savoir est plus qu'une imprudence, c'est une faute. Les choses qui t'inquiètent s'expliqueront sans doute, et, d'ailleurs, tu sais le proverbe ; il n'en est point de plus juste et de plus sage : « *A tout péché miséricorde !* »

— On peut tout pardonner quand on aime... oui, tout... je le comprends... sauf une chose... une seule !

— Laquelle ?

— L'indifférence.

— Celle-là n'est point à craindre pour toi ; ton mari t'aime encore.

— Non, Mathilde ! non ! cent fois non ! Paul ne m'aime plus !

— Que dis-tu là ! mais c'est de la folie !

— Non, c'est la vérité ! Ma vie est toujours toute à Paul, mais la sienne n'est plus à moi ! Un monde qui n'est pas le nôtre, un monde qu'il méprisait autrefois, l'attire aujourd'hui, le fascine et s'est em-

paré de lui corps et âme ! Tu l'as vu comme moi, hier, au moment de cette honteuse scène sur le champ de courses ; il était entouré d'un groupe de ces femmes dont tout Paris connaît le cynisme insolent et le luxe effronté. C'est pour une de ces femmes que Paul déserte son foyer. Il ne m'aime plus... il me trompe !

— Tu me désolés en parlant ainsi. Rien ne justifie, rien n'excuse un pareil soupçon.

— Tout l'explique, au contraire, et tout me prouve que je ne me laisse point aveugler par une jalousie sans motif. Depuis six mois Paul est méconnaissable. Jadis, quand il m'aimait, quand il aimait sa fille, son bonheur était entre nous ; maintenant, il ne trouve qu'ennui dans sa maison, entre sa femme et son enfant ; il est devenu contraint, dissimulé, soucieux, lui si plein de confiance et de franchise autrefois. Il feint de ne pas voir mes larmes, et, si parfois j'ose le questionner timidement, il me répond d'une manière évasive, ou m'impose silence par quelque mot railleur. Un tel changement doit avoir une cause et n'en peut avoir qu'une. Cette cause, c'est une femme... c'est une rivale !

— Raisonnement funeste et que je combats de tout mon pouvoir. Pourquoi toujours conclure au pire ? Pourquoi n'envisager les choses que sous leur côté le plus mauvais ? Tu te crées des chimères, je le crois fermement ! Ton mari ne peut-il avoir des préoccupations sérieuses, que tes inquiétudes dénaturent.

— Non ; car des préoccupations avouables ne

pousseraient pas Paul au mensonge. Avant-hier, il m'avait dit, tu le sais bien, qu'il partait pour Maisons-Laffitte, et ce n'était pas vrai ! Où donc a-t-il passé la nuit ?

— A son club, sans doute... il est joueur, peut-être.

— Ah ! Dieu m'est témoin que je le voudrais... mais je ne l'espère pas ! il y a autre chose, j'en suis sûre. Je ne sais quoi d'étrange se passe dans notre maison. Vois mon beau-père, le marquis de Braisnes, il est méconnaissable aussi, lui. En six mois, il a vieilli de vingt ans ; la fatalité qui pèse sur nous les a échangés tous deux...

— Rêves d'enfant jalouse et qui voit tout en noir.

— Regarde et juge.

Madame de Chatenay se retourna.

Le marquis Timoléon de Braisnes venait d'entrer dans le salon.

Qu'était-il devenu, ce roi des suprêmes élégances, ce type accompli du viveur gentilhomme, dont la seconde jeunesse semblait devoir être éternelle ? Qui donc, sans hésiter, après avoir passé quelques mois sans le voir, aurait pu le reconnaître ?

C'était un vieillard maintenant. Sa taille si droite et si ferme s'affaissait comme sous le poids d'un fardeau trop pesant. Aucun vestige ne subsistait de cette allure hardie, conquérante et joyeuse, qui pour tant de femmes le rendait irrésistible. Des rides profondes sillonnaient son visage au teint plombé. Une ombre, qu'on eût dite tracée au charbon, estompait les contours de son œil cave, qui ne jetait plus de flammes. Ses cheveux, ses favoris, ses moustaches

(qu'il oubliait de teindre, ainsi que l'avait fort bien deviné Val-Castel) offraient des tons d'un gris presque blanc.

— Elle n'a que trop raison ! — murmura Mathilde en regardant à la dérobée M. de Braisnes.

Le marquis fit un violent effort pour donner à sa morne physionomie une expression souriante.

— Bonjour, chère enfant, — dit-il en embrassant Lauriane ; puis, baisant la main de Mathilde, il ajouta : — Madame la baronne, je mets à vos pieds mes respects. Vous causiez?... Un tiers, entre deux femmes, est souvent importun... Suis-je de trop ?

— Ah ! marquis, — répondit vivement madame de Chatenay, — vous savez bien que c'est impossible. J'allais partir, d'ailleurs, et vous arrivez fort à propos pour me remplacer auprès de notre chère Lauriane et pour lui donner du courage.

M. de Braisnes tressaillit involontairement, et ses sourcils se contractèrent.

— Du courage... pourquoi ? — se demanda-t-il, — que sait-elle donc ? — puis, tout haut : — Lauriane, mon enfant, vous êtes pâle... vos paupières sont rougies... avez-vous pleuré ?

La jeune femme secoua la tête.

— Ne la croyez pas, cher marquis, — reprit madame de Chatenay. — Oui, elle a pleuré, et elle meurt d'envie de pleurer encore, car son pauvre cœur est bien gros... Soyez persuasif, comme toujours, et chassez loin de son esprit les diables noirs qui la tourmentent !

— Des diables noirs ? — répéta le marquis en in-

terrogeant Mathilde du regard autant que de la voix.

— Mais pourquoi ?

— Ne s'avise-t-elle pas d'être jalouse, jalouse sans sujet, bien entendu, et de se mettre, à ce propos, toutes sortes de folles idées en tête.

— Ah ! Mathilde ! — s'écria Lauriane d'un ton de reproche, — c'est mal !

— Jalouse ! — se dit M. de Braisnes, avec une réelle terreur, — grand Dieu ! soupçonnerait-elle toute la vérité ?

— Je te laisse avec ce cher marquis, — continua la baronne, — il saura mieux que moi te consoler, et surtout te calmer. Sois raisonnable... sois patiente... la patience, vois-tu, chère petite, c'est le remède à bien des maux. Et, d'ailleurs, tu dois avoir tort, — ajouta-t-elle avec une gaieté quelque peu factice, — les maris ont toujours raison ! Au revoir, ma belle Lauriane... au revoir, cher marquis, à bientôt.

La baronne embrassa son amie et quitta le salon, reconduite jusqu'à l'antichambre par M. de Braisnes.

— Si elle avait tout découvert, — se disait-il en revenant rejoindre la femme de son fils, — quel châtiment pour moi !

Après un instant de silence il reprit en serrant dans les siennes les deux mains de Lauriane :

— La baronne se trompe, n'est-ce pas, chère enfant ? Votre tristesse, si véritablement elle existe, n'a point la cause qu'elle semble lui attribuer ? Vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être jalouse ?

Lauriane hésita. La parole, suspendue à ses lèvres, semblait ne pouvoir s'en détacher. Enfin, elle murmura :

— Avant de vous répondre, mon père, permettez-moi de vous interroger...

— Certes, je le permets de grand cœur, — répliqua M. de Braisnes un peu surpris, — que voulez-vous savoir ?

— La cause du changement qui s'est opéré en vous... Apprenez-moi quelle est cette cause... et je vous dirai celle de mes larmes.

— Je ne vous comprends pas, mon enfant, je suis toujours le même.

— Oh non ! car, il y a six mois, vous aviez un entrain, une gaieté, une verve joyeuse, qui vous rendaient jeune entre les plus jeunes ! Qu'avez-vous fait de tout cela, mon père, et pourquoi vous étonnez-vous de ma tristesse, puisque vous-même vous m'en donnez l'exemple ?

— J'ai compris qu'à la jeunesse seule la légèreté devait être permise, — répondit le marquis, — je ne suis pas devenu triste, comme vous le croyez, je suis devenu sérieux.

— Subitement ?

— L'âge était arrivé... j'avais vieilli.

— On ne vieillit pas en six mois.

M. de Braisnes eut un triste sourire.

— Pour arriver à ces six mois-là, — répliqua-t-il, — j'avais mis plus de cinquante ans.

Lauriane secoua de nouveau la tête.

— Ne me croyez-vous pas ? — demanda le marquis.

— Non ! je le voudrais, mais cela m'est impossible... votre nature vivace et brillante était de celles sur qui les années glissent sans laisser leur empreinte ! Un grand chagrin, une douleur profonde peuvent seuls les modifier tout à coup. Eh bien ! vous et Paul, vous avez un chagrin, vous avez un secret, et vous me le cachez.

— Mais, mon enfant... — balbutia M. de Braisnes, avec le plus grand embarras.

— Mon père, — interrompit Lauriane, — entre deux alternatives, choisissez : Ou ce secret existe, ce secret qui pèse sur vous, et qui vous rend sombres tous deux, et je veux le connaître, parce que j'en ai le droit, ou mes pressentiments ne m'ont point abusée, la jalousie qui me déchire le cœur est une jalousie légitime. Paul ne m'aime plus ! Paul aime ailleurs ! Je vous le répète, mon père, choisissez !

— Oh ! Mélusine ! — se dit le marquis, — comme tu te venges ! et sur des innocents !

— Mon père, mon père, — reprit Lauriane, — vous ne me répondez pas ! j'avais deviné juste, j'avais raison d'être jalouse !

Et ses larmes, jaillissant avec une irrésistible impétuosité, inondèrent son doux visage.

A ce moment un léger bruit fit retourner M. de Braisnes, dont l'embarras n'avait plus de bornes. Il vit son fils debout et immobile sur le seuil de l'une des portes qu'il venait d'ouvrir :

— Paul, mon enfant, — lui dit-il vivement en faisant deux pas vers lui, — défends-toi !

— Me défendre, — demanda le comte, — on m'accuse donc ?

— J'ai plaidé de mon mieux ta cause, — continua le marquis, — mais Lauriane refuse de me croire. C'est à toi de parler... c'est à toi de la convaincre... et cela te sera facile puisque ta conscience, j'en suis sûr, ne te reproche rien.

— Soyez tranquille, mon père.

Lauriane, toujours suffoquée par ses sanglots, s'était laissée tomber sur un siège et cachait sa figure dans ses deux mains.

Le marquis de Braisnes se rapprocha de Paul, et lui prenant le bras il lui dit tout bas et vivement.

— Tout est bien fini, n'est-ce pas?... Tu ne la revois plus, cette femme ?

Paul fit un mouvement de surprise.

— Je sais tout, — continua Timoléon, — et je n'ai pas le droit de te reprocher des erreurs dont trop longtemps je t'ai donné le funeste exemple... Mais au moins, moi, j'étais libre... Mes coupables folies ne brisaient pas un cœur plein d'amour... Si tu revois Mélusine, ce ne serait plus une faute... ce serait un crime.

Il étendit la main vers Lauriane, toujours abîmée dans sa douleur, et il poursuivit :

— Regarde cette pauvre enfant... elle souffre... elle pleure... Une voix mystérieuse a parlé en elle... Elle ignore, mais elle devine... Console-la... persuade-la... fais ton devoir enfin !

Et M. de Braisnes sortit, en se répétant avec amertume :

— Je suis la cause de tout ce mal ! Oh ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

Paul, resté seul avec Lauriane, était aussi pâle que son père et ne semblait pas moins ému.

Sa longue insomnie de la nuit précédente avait porté conseil. L'humiliante scène du champ de courses, ce scandale éclatant, cette arrestation publique opérée presque sous les yeux de la comtesse, la dureté impitoyable de Mélusine affirmant son empire en lui commandant de rester près d'elle, esclave docile enchaîné à son char au moment où il voulait fuir pour éviter les regards de sa femme, tout cela était de nature à faire réfléchir le jeune comte, et, pour la seconde fois depuis quelques jours, jetant sur l'avenir un regard épouvanté, il avait entrevu la profondeur de l'abîme au fond duquel le poussait la pécheresse.

De ces réflexions à la pensée d'une rupture, mais sérieuse, absolue, définitive cette fois, il n'y avait qu'un pas.

Nous n'exagérons rien en affirmant à nos lecteurs que le comte de Braisnes, au moment où il venait d'entrer dans le salon de sa femme, éprouvait non-seulement le désir, mais le besoin de franchir ce pas.

XXXVI

LE MARI ET LA FEMME. — LES BONS AMIS.

Paul se sentit saisi de pitié en voyant l'anéantissement douloureux de Lauriane.

Un souffle de sa tendresse d'autrefois vint rafraîchir et revivifier son âme.

— Elle a des soupçons, — pensa-t-il, — mais rien que des soupçons. Il faut les combattre et les détruire... Je le dois... je le veux!... Comme elle est désolée... Comme elle pleure... Pauvre enfant!... Pauvre femme!...

Il traversa lentement le salon, s'approcha de la comtesse, s'assit à côté d'elle et lui prit les mains.

— Elles sont brûlantes, tes petites mains, chère Lauriane, — lui dit-il. — Tu as la fièvre... Souffres-tu?

D'un mouvement brusque la jeune femme releva

la tête, et, s'efforçant d'étouffer ses sanglots, elle murmura :

— Il me demande si je souffre !

— Eh ! bien, oui, tu souffres, puisque tu pleures. Mais cette douleur, d'où te vient-elle ? Apprend-le-moi, car je l'ignore.

Lauriane attacha sur son mari un regard si ferme, si clairement investigateur, que sous le poids de ce regard il se sentit contraint de baisser les yeux.

Puis, au lieu de répondre, elle demanda :

— Paul, au nom du ciel, que vous ai-je donc fait ?

— Ce que tu m'as fait, à moi, chère Lauriane ? Que veux-tu dire ?...

— Vous me tuez, — reprit la jeune femme, — et je cherche en vain par quelle faute commise envers vous j'ai pu mériter les tortures que vous m'infligez. De quoi suis-je coupable ?... Dites-le-moi, car j'interroge en vain mon cœur et ma conscience. Ni l'un ni l'autre ne me répondent. Que me reprochez-vous donc et pourquoi me faire souffrir ainsi ?... Je sais bien qu'un bonheur comme celui que vous m'aviez donné ne pouvait durer toujours. Mais du haut d'un bonheur pareil tomber brusquement dans les supplices que j'endure, c'en est trop... C'en est plus que mon cœur et ma tête n'en peuvent supporter sans faiblir et sans se briser !... Je sens que je me meurs, mon ami, et je n'ai pas voulu mourir sans savoir au moins pourquoi vous m'aviez condamnée...

— Lauriane... Lauriane... — balbutia Paul, — encore une fois, d'où vient ce désespoir, et pourquoi me parler ainsi ?...

— Osez-vous dire que vous l'ignorez?...

— Je l'ose et c'est la vérité.

— Osez-vous dire aussi que vous êtes avec votre femme ce que vous étiez il y a six mois?... Vous vous taisez, et vous avez raison de vous taire, vous qui m'aviez juré une éternelle tendresse, et qui tenez si mal ce serment! Vous qui me traitez en indifférente, presque en ennemie!... Vous qui me dérobez vos pensées, qui me cachez vos actions, et qui ne rougissez pas enfin d'appeler, pour me tromper mieux, le mensonge à votre aide.

— Le mensonge! — répéta M. de Braisnes.

— Etiez-vous à Maisons-Laffitte, hier?

— Mais...

— Allez-vous donc mentir encore?

— Pourquoi mentirais-je, quand il m'est bien facile d'expliquer ma conduite?

— Si c'est facile, faites-le donc!

— Un ami, le comte Ridal, rencontré par hasard à l'embarcadère de la rue Saint-Lazare au moment où je revenais, plus tôt que je ne l'avais prévu, m'a entraîné aux courses... — Rien de plus simple, comme tu vois.

— Et, cette dette, — reprit Lauriane, — cette dette pour laquelle on vous arrêtait au milieu de la foule, vous, le comte de Braisnes, comme un aventurier, comme un escroc?

— Eh quoi, tu sais?... — s'écria Paul en jouant la surprise.

— J'étais là... quelques pas à peine me séparaient

de vous. J'ai tout vu. Cette dette, l'expliquerez-vous aussi ?

— Oui, certes, et sans le moindre embarras... Cette dette n'en était pas une. J'ai eu l'imprudence ou plutôt la faiblesse de cautionner de ma signature un camarade d'enfance, charmant garçon du reste, mais qui veut faire trop grande figure sur le pavé de Paris. Il a négligé de payer l'échéance... J'aurais dû le prévoir. On ne songe pas à tout ! On nous a poursuivis collectivement à mon insu, et les choses sont allées jusqu'à l'arrestation ! Sans l'assistance fort à point venue du vicomte d'Heilly, il m'aurait fallu, bel et bien, passer une heure ou deux à Clichy !... Ceci te donne la clef de ma mésaventure. Elle est comique, en somme, quoique désobligeante, et ma considération n'en saurait souffrir. Ce qui m'est arrivé hier est une tuile qui peut tomber sur la tête du plus galant homme... J'en suis la preuve.

— Eh ! bien oui, — répliqua Lauriane, — je veux vous croire, j'en ai besoin... mais je ne vous en demande pas moins quel vertige vous pousse, vous, homme marié, père de famille, vers ce monde de jeunes gens perdus de débauches et de dettes ?... L'aimant qui vous attire, quel qu'il soit, je veux le connaître !... Est-ce une femme ?... Ai-je une rivale ?

— Lauriane ! — s'écria Paul d'un ton de reproche, — est-ce bien vous qui parlez ainsi !

— Je suis jalouse, c'est vrai ! — continua la jeune femme avec exaltation. — Oui, jalouse !... Mais c'est parce que je t'aime ! Une autre aurait ton cœur !... une autre aurait ton âme !... Tout ce qui fait ma

vie, on viendrait me le prendre... me le voler... Non! non!

— Mais c'est de la folie! — répliqua M de Braisnes, — que supposes-tu donc?... Je ne te comprends pas.

— Parce que vous ne voulez pas me comprendre! parce que, m'ayant trompée déjà, vous voulez me tromper encore!

— Lauriane, — dit Paul avec colère, — je vous défends de me parler ainsi!

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! — balbutia la jeune femme, dont les larmes recommencèrent à couler.

— Elle souffre, — pensa le comte, — je suis cruel.

Il revint à Lauriane et lui prit de nouveau les mains.

— Je viens d'être dur avec toi, — fit-il de sa voix la plus douce, — j'ai eu tort et je t'en demande pardon. Mais, que veux-tu, la force m'a manqué pour garder mon sang-froid en face de tes accusations injustes! tes craintes n'ont point de raison d'être... tes jalousies sont sans fondement! Je n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Ainsi, c'est vrai, — s'écria Lauriane avec un soudain transport de joie, — tu m'aimes encore?

— De toute mon âme.

— Et, si je t'en demandais une preuve?

— Je te la donnerais à l'instant même.

— Quelle qu'elle soit?

— Oui, quelle qu'elle soit.

— Même s'il s'agissait de me faire ce sacrifice que tu m'as si durement refusé il y a quelques mois?

même si je te demandais de quitter Paris avec moi et avec notre chère petite fille ?

— Ne sais-tu pas que tout est disposé pour nous recevoir à Maisons-Laffitte ? je suis prêt à t'y conduire.

Lauriane secoua doucement la tête, et reprit d'une voix émue, en enlaçant Paul de ses bras :

— Maisons-Laffitte n'est pas assez loin... Je voudrais mettre un grand espace entre nous et ce Paris maudit que je déteste et qui me fait peur. Je voudrais nous en aller, tous trois, en Italie... nous louerions quelque part, au bord du lac de Côme, une blanche villa entourée de grands arbres, et là, ta main dans la mienne, le jour sous un dôme de verdure, le soir sous les cieux étoilés, nous recommencerions notre belle vie d'autrefois, notre vie de calme et d'amour. Tu le veux, Paul, n'est-ce pas ? Tu le veux ? je t'aimerai tant...

M. de Braisnes, dominé malgré lui par l'étreinte de ces bras charmants et par les caresses de cette voix si tendre, avait senti son cœur battre plus vite, et son émotion grandir à mesure que Lauriane lui parlait.

— C'est là, peut-être, qu'est le vrai bonheur, — se dit-il tout bas.

— Réponds... j'attends... j'espère, — continua la jeune femme suppliante. — Oh ! réponds vite que tu le veux !

— Eh bien ! oui, — s'écria Paul avec élan. — Eh bien ! oui... je le veux...

— Ah ! Dieu est bon, tu m'es rendu ! — balbutia

Lauriane, en se laissant tomber, brisée par le bonheur, sur la poitrine de son mari.

Le comte couvrit de ses baisers cette ravissante tête, que sa pâleur rendait plus ravissante encore.

Au bout de quelques secondes, madame de Braisnes se ranima.

— Nous partirons bientôt, n'est-ce pas ? — demanda-t-elle.

— Quand tu voudras.

— Demain, alors ?

— Demain soit.

— Oh ! Paul, mon bien-aimé Paul ! ai-je pleuré, ai-je souffert ? Je ne m'en souviens plus... douleurs et larmes, tout est oublié. Je t'adore !

Le comte pressa sa femme dans ses bras avec un vrai transport de passion. Il était de bonne foi, il ne savait plus en ce moment qu'il existât dans le monde une courtisane du nom d'Olympe.

Le valet de chambre Étienne ouvrit la porte du salon.

— Monsieur le comte, — dit-il, — M. Max de Vallières et M. le baron de Pince-Précigne demandent si monsieur le comte est à l'hôtel ?

— Je ne puis recevoir ces messieurs, — répondit Paul vivement. — Allez leur dire que je suis sorti.

— Pourquoi donc ? — interrompit Lauriane, — je vais te quitter dans un instant, et commencer les préparatifs de notre départ de demain... je ne veux pas que tu restes seul. Étienne, faites entrer ces messieurs.

— Un départ, — murmura le valet de chambre en

sortant. — il y aura eu un raccommodage... qu'est-ce que tout ça signifie ?

— Tu annonceras notre voyage à tes amis, — reprit madame de Braisnes, — et en même temps tu leur feras tes adieux.

Max et le jeune Horace entrèrent.

— Bonjour, cher, — s'écria le petit baron en courant à Paul sans voir la comtesse, — vous savez l'aventure ? j'ai fait une chute étonnante, figurez-vous !... on ne parle que de ça... c'est renversant.

— Madame de Braisnes, mon cher baron, — lui dit Paul.

Horace s'empressa de saluer, en étalant la fine fleur de ses grâces de petit crevé.

— Pardon, madame. Oh ! mille pardons, je ne vous voyais pas, j'avais mon pince-nez sur mon nez, qui m'empêche de voir... pas mon nez... le pince-nez. Et puis je suis un peu distrait, c'est insensé... parole d'honneur.

Ensuite, sans la moindre transition :

— Je montais *Malentrain*, figurez-vous, un rude cheval, mais difficile en diable. Au saut de la rivière, il s'est dérobé... et je suis tombé dedans... moi, le baron de Pince-Précigne... *le petit baron*, comme disent ces dames ! C'est incroyable, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! c'est arrivé... parole d'honneur... j'ai manqué me noyer.

— Je vous félicite, monsieur le baron, d'avoir manqué... — répliqua Lauriane en souriant. — Bonjour, monsieur Max.

M. de Vallières salua.

— Elle sourit, — se dit-il tout bas, en observant à la dérobée la comtesse, — mais elle a pleuré. Ah çà! mais, cher comte, — ajouta-t-il en s'adressant à Paul, — quelle bonne fortune vous est advenue? vous me paraissez tout rayonnant.

— C'est ma foi vrai, cher, — ajouta le jeune Horace, — vous êtes... vous avez l'air... je vous trouve la figure... le mot m'échappe, mais le fait existe! Est-ce que vous venez de gagner un fort banco?

— Je crois, en effet, que j'ai gagné, — répondit Paul.

— Quoi donc? — demanda curieusement le cocodès.

— Le gros lot, à la loterie du bonheur.

— Comprends pas.

— Que veut-il dire? — murmura Max avec inquiétude.

— Paul vous expliquera cette énigme, messieurs, — reprit madame de Braisnes, — et vous admirerez, je n'en doute pas, un mari si complètement heureux d'obéir à l'un des caprices de sa femme. Je vous laisse avec lui.

Les deux hommes s'inclinèrent et Lauriane quitta le salon.

Le jeune Horace avait, ce jour-là, une idée fixe. Il la reprit, sans perdre une seconde, avec cette persistance particulière aux esprits obtus:

— Oui, cher comte, c'est au saut de la rivière que cela s'est passé... juste au moment où j'allais arriver premier! Quelle chance, hein? C'est infect!... Heureusement que j'ai dégringolé avec une présence

d'esprit étonnante... c'est la tête qui est allée au fond la première. Ça me donne un rude cachet ! On en parle dans la *Gazette des Étrangers*... « Monsieur le baron de Pince-Précigne, l'un de nos sportsmen les plus distingués, dit l'article, aurait pu gagner un prix, — il a préféré gagner un rhume. » Et c'est que je ne l'ai pas raté... il y est le rhume, il a un relief ! J'éternue toutes les trois minutes. Ah ! ces journalistes, ils ont bien de l'esprit.

Max de Vallières jugea convenable d'interrompre ce flux de paroles.

— En voilà assez, baron, — dit-il, — la suite au prochain numéro ! J'avais hâte de vous voir, mon cher comte, pour vous demander si madame de Braisnes, qui se trouvait aux courses à votre insu, n'avait rien soupçonné de cette fâcheuse affaire de la lettre de change ?

— Madame de Braisnes, — répondit Paul, — a fait plus que soupçonner. Elle a tout vu, et m'a demandé une explication.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je l'ai rassurée complètement.

— Peste ! vous êtes un homme habile !

— Peuh ! — interrompit le jeune Horace, — les femmes ! ça se rassure comme ça s'inquiète... pour un oui, pour un non. Un hanneton qui passe, et crac ! les voilà tourmentées... une mouche qui vole, et paf ! les voilà rassurées ! c'est renversant... je connais ça, moi, les femmes !

— Vous voulez dire les filles, — interrompit Paul en riant.

— Et, — reprit Max, — quel était ce caprice dont la comtesse nous parlait tout à l'heure, et que vous étiez si heureux de satisfaire ?

— Une idée subitement venue... une idée charmante... un voyage.

— Madame de Braisnes quitte Paris ? — s'écria M. de Vallières.

— C'est-à-dire que nous partons tous les deux.

— Ah ! et où allez-vous ?

— En Italie.

— Pour longtemps ?

— Pour plusieurs mois.

En apprenant cette résolution, à laquelle il était si loin de s'attendre et qui déjouait tous ses plans, Max fronça le sourcil, tandis que le jeune Horace s'écriait :

— Mais c'est insensé... mais c'est infect ! L'Italie... oh ! là ! là ! pays perdu... arriéré, rococo, moisi... qu'est-ce que vous y ferez, je vous le demande ? Il vous y poussera des champignons sur la tête ! Il n'y a que Paris, cher comte ! il n'y a que Paris !

— Ah ça ! mais, — murmura M. de Vallières, — c'est une désertion...

— Peut-être, — répondit Paul en souriant, — seulement, j'emporte avec moi mon drapeau.

— Et ce voyage est tout à fait décidé ?

— Tout ce qu'il y a au monde de plus décidé.

— Si Lauriane s'éloigne de Paris, je suis vaincu, — pensa Max. — Non, le comte ne partira pas.

Après une ou deux secondes de silence il reprit tout haut, et de l'air le plus dégagé :

— A merveille... et, quoiqu'il m'en coûte de me séparer d'un ami tel que vous, tous mes vœux vous suivront là-bas. — Le vicomte Jean d'Heilly vous accompagne sans doute? — ajouta-t-il après une nouvelle pause.

— Jean d'Heilly? — répéta Paul très-surpris, — quelle étrange question me faites-vous là, et pourquoi le vicomte m'accompagnerait-il? Il ignore même ce départ.

Max prit une physionomie très-ambiguë pour répondre :

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, certes, — s'écria le comte dont l'étonnement redoublait.

— On se figure quelquefois les choses, — murmura le jeune Horace, — on se dit : « C'est ça, et ça... » et puis, pas du tout... ce n'est pas ça...

— Voulez-vous parier mille louis, cher comte, — reprit M. de Vallières, avec un sourire de plus en plus douteux, — que deux heures après votre départ Jean d'Heilly se mettra en route, et qu'il vous rejoindra, *par hasard*, avant que vous ayez franchi la frontière?

Le petit baron se mit niaisement à rire.

— Et je suis de moitié dans le pari de Max, — s'écria-t-il, — nous gagnerons le banquo! ça aura du relief. Ah! ah!

Une vive impatience se peignit sur le visage contracté de M. de Braisnes.

— Je ne vous comprends pas, — répliqua-t-il sèchement, — je cherche en vain à quel propos ces

suppositions, et pourquoi vous mêlez à mes projets tout personnels le nom du vicomte d'Heilly.

— Parce qu'il est temps de vous ouvrir les yeux, cher ami, — répondit Max.

— M'ouvrir les yeux... Comment? à quel sujet?

— Je vais vous l'apprendre.

— J'attends.

— Sachez-lé done, l'influence de Jean d'Heilly dans votre maison est mille fois plus grande que vous ne le supposez... De là je conclus, avec une logique inattaquable, que ce qui vous semble un caprice de votre femme pourrait bien être tout simplement une résolution inspirée par son cousin, votre intime ami et votre conseiller attitré.

— Ça se fait tous les jours, ces choses-là! — hasarda le jeune Horace, — on ne sait pas que ça se fait... mais ça se fait... c'est renversant!

— Voyons, Max, — dit le comte avec émotion, — expliquez-vous clairement! vous avez une arrière-pensée, et quelle qu'elle soit, je veux la connaître.

— Eh bien! je me défie du vicomte.

— Pourquoi?

— Je n'aime pas ces prétendus moralistes, ces Desgenais de salons et de boudoirs, dont le masque rigide cache souvent un larron d'honneur... Je n'aime pas ces frondeurs austères, ces puritains que tout effarouche, qui, déclamant en fort bons termes contre les mœurs du temps, ne manquent ni à un souper, ni à un bal chez les pécheresses, et qui ne se font bien souvent les amis du mari que pour se rapprocher de la femme.

— Prenez garde, — interrompit sévèrement le comte, — souvenez-vous qu'il s'agit de madame de Braisnes.

— Dieu me garde de l'oublier, — reprit M. de Vallières. — Madame de Braisnes n'est point en cause, et mon profond respect pour elle doit vous en être un sûr garant. Mais la femme du monde la plus chaste, la plus irréprochable, la plus justement respectée, peut facilement se trouver compromise, sans le vouloir et sans le savoir.

— Compromise! — répéta le comte avec hauteur.

— Eh! parbleu, — s'écria le petit baron, — c'est une chose élémentaire. Hier, sur le turf, le vicomte n'a pas quitté la comtesse! il l'emboîtait d'une manière étonnante! on faisait des remarques, mon bon... les petites dames disaient là-dessus des mots très-drôles. J'ai bien ri... c'était insensé.

— Mais, c'est impossible! — murmura M. de Braisnes avec stupeur.

— Ce n'est malheureusement que trop vrai, — répondit Max, — je crois remplir mon devoir d'ami sincère en vous avertissant. Ainsi donc, cher comte, prenez garde.

Paul s'efforça, sans y parvenir, de dominer son émotion, et ce fut d'une voix très-agitée qu'il répliqua :

— Merci de vos conseils, mon cher Max; ils me prouvent une fois de plus votre affection, et ils ne seront point perdus... J'aviserais.

— Et vous ferez bien. Quand partez-vous?

— Demain.

— Alors, c'est aujourd'hui que vous faites vos adieux à Olympe. Voulez-vous que nous allions chez elle ensemble.

— Je ne la verrai pas.

— Comment ?

— Je préfère lui écrire.

— Vous savez qu'elle est très-souffrante ?

— Je l'ignorais.

— Elle m'a fait prier, ce matin, de monter la voir. Ce qui est arrivé hier aux courses, sous ses yeux, lui a fait beaucoup de mal. Elle ne peut se remettre d'un choc si violent... Je l'ai trouvée pâle, agitée, nerveuse. Ah ! cette femme-là vous aimait bien.

— Oui, — balbutia le comte, — je crois qu'elle m'aimait.

— C'est-à-dire que c'en était épatant, — s'écria le petit baron, — tout le monde se disait : « Dieu, comme elle l'aime ! » Ah ! ça avait un rude cachet.

— Oh ! — reprit Max, — le vicomte Jean d'Heilly, je le sais, n'aura pas beaucoup de peine à vous persuader le contraire.

— Quoi ! encore le vicomte — répliqua Paul avec impatience.

— Que voulez-vous, cher ami, Jean d'Heilly a tellement l'habitude de se mêler de vos affaires.

— Cela n'arrivera plus, je le jure !

— Tant mieux pour vous... Quoi qu'il en soit, Olympe sera bien douloureusement blessée de n'être point instruite par vous-même de votre départ. Hier, aux courses, elle avait invité nos amis à venir ce soir chez elle prendre une tasse de thé... le temps

lui a manqué pour contremander les invitations... quoique souffrante, elle recevra... et vous comprenez bien qu'elle comptait sur vous.

— Nous y serons tous, — s'écria le petit baron, — on jouera des sommes folles. Figurez-vous que j'ai une déveine insensée ! rien n'est plus drôle... je perds mes culottes... c'est infect.

— Je préfère ne pas assister à cette réunion, — murmura Paul.

— Et vous avez tort, — répliqua Max, — car enfin Olympe n'est point une de ces femmes qui ne méritent aucun égard.

— Certes... — répondit le comte, du geste plutôt que de la voix.

— Une parole d'adieu me semblait nécessaire, indispensable même, — continua M. de Vallières, — les plus simples convenances l'exigeaient impérieusement. Oh ! vous n'aviez pas de scène à craindre... la pauvre enfant se serait résignée... elle vous aurait caché ses larmes, sans seulement dire un mot pour s'opposer à une rupture qui va lui briser le cœur. J'ajouterai que c'était une occasion excellente pour prendre congé de nos amis, et pour leur expliquer vos nouveaux projets... sans cela, votre brusque départ aura véritablement l'air d'une fuite. Le monde est méchant, vous le savez... on ne manquera pas de vous comparer à un mineur trop émancipé, que l'on fait rentrer en tutelle.

— On dira ça, très-certainement, — ajouta le petit baron. — Ce sera drôle. Nous rirons bien.

Depuis quelques secondes, une émotion profonde,

une contrariété vive, se peignaient sur le visage du comte. Il sembla brusquement prendre son parti.

— On ne dira rien, — s'écria-t-il, — j'irai ce soir chez Olympe.

M. de Vallières devint radieux. Il saisit la main de Paul et la serra de l'air le plus cordial, en lui disant :

— A la bonne heure ! Votre première résolution m'affligeait. Elle témoignait d'une étrange faiblesse, fort peu d'accord avec l'énergie habituelle de votre caractère. Vous allez vous conduire en galant homme, en homme maître de ses actions, et je vous en félicite.

Le comte de Braisnes rendit avec effusion à Max sa poignée de main.

— Ah ! vous êtes mon ami, vous, — murmura-t-il, — mon ami véritable.

— J'espère bien que vous n'en avez jamais douté.

— Oh ! jamais !

En ce moment Étienne, le valet de chambre, entra dans le salon sans y avoir été appelé, et demeura près de la porte, d'un air mystérieux.

— Que voulez-vous ? — lui demanda Paul.

— Monsieur le comte me permet-il de lui dire deux mots en particulier ?

M. de Braisnes s'approcha du domestique.

— Le marchand de chevaux vient de revenir, — murmura ce dernier à l'oreille de son maître. — Je lui ai répondu, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, que monsieur le comte n'était pas à l'hôtel. Il n'avait pas l'air content... Il prie monsieur le comte de lui

envoyer les vingt mille francs dans la soirée, ou demain matin au plus tard, parce qu'il a des paiements à faire, et que, comme on le poursuivrait lui-même, il se verrait forcé de poursuivre monsieur le comte.

— C'est bien... allez.

— Voilà une maison qui dégringole, — pensa le valet de chambre en sortant. — Je crois que je ne ferai pas mal de me chercher une autre place au plus vite.

— Comment faire ? comment payer ? — se demandait Paul avec angoisse en venant rejoindre ses amis.

— Nous allons prendre congé de vous, cher comte, — lui dit M. de Vallières.

— Déjà, — fit-il distraitement.

— Il est près de trois heures, et le bois nous réclame, — répliqua le jeune Horace. — Je deviens populaire... il faut me montrer... Si on ne me voyait pas au lac, rive gauche, et à Madrid, et à la cascade, on se dirait : « *Où est-il donc ?* » Ce serait infect ! Mais je suis bon prince... je me montre... Ça a un relief !

— Ne m'avez-vous pas dit qu'on jouerait ce soir chez Olympe ? — demanda tout à coup M. de Braisnes.

— Oui, et très-gros jeu.

— Merci.

Le valet de chambre annonça :

— M. le vicomte d'Heilly.

— Je crois qu'il arrive à propos ! — murmura Max avec un mauvais sourire.

XXXVII

SCÈNE D'INTÉRIEUR.

— Bonjour, messieurs, — dit Jean d'Heilly en entrant.

— Bonjour, vicomte, — répondit Max de Vallières. — Nous vous laissons, mon cher Paul, — ajouta-t-il.

— Est-ce donc moi qui vous chasse ? — demanda le vicomte.

— Nous partions. — Au revoir, mon ami.

— Au revoir, mes très-bons, au revoir... — ajouta le petit baron.

— Le moment est venu, — murmura Max en quittant le salon avec Horace. — La mine est prête, elle éclatera ce soir.

Aussitôt après le départ des deux hommes, Jean d'Heilly, la main étendue, se rapprocha du comte

de Braisnes. Ce dernier feignit de ne pas voir ce mouvement, et ne prit pas la main du vicomte.

— Il y a quelque chose, — pensa M. d'Heilly, — mais quoi ?

— Si vous n'étiez venu chez moi, — commença sèchement le comte de Braisnes, — j'allais sortir et passer chez vous.

— Vous aviez donc à me faire une communication importante et pressée, mon cousin ? — demanda Jean d'Heilly en souriant.

— J'avais à m'acquitter d'une dette.

Paul tira de sa poche un portefeuille, et dans ce portefeuille il prit des billets de banque, puis il continua d'un ton toujours roide et glacé :

— Vous avez bien voulu payer pour moi hier, au bois de Boulogne, onze mille francs. Les voici, et je vous prie de croire que j'ai pour le service rendu toute la reconnaissance qu'il mérite.

Jean d'Heilly, à son tour, n'étendit pas la main pour prendre les billets de banque que lui tendait le comte, et répliqua :

— Pourquoi me rembourser si vite ? Tenez-vous donc à me traiter en créancier vulgaire ?... Je n'ai pas, en ce moment, l'emploi de cette somme. Si elle peut vous être utile, gardez-la... Vous me la rendrez plus tard, dans six mois ou dans six ans, à votre convenance enfin.

— Je vous remercie, mais je préfère vous payer tout de suite.

Jean d'Heilly prit les billets, les froissa et les mit dans sa poche.

— Paul, — demanda-t-il ensuite, — me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Faites.

— Qu'avez-vous contre moi ? Que me reprochez-vous ?

— Vous semble-t-il donc que je puisse et que je doive vous reprocher quelque chose?... — répliqua vivement le comte de Braisnes.

— Je n'en sais rien... Je n'ai pas le don de lire dans votre pensée, mais ce que je vois bien, c'est que tout à l'heure votre main s'est détournée afin de ne point serrer la mienne. Et maintenant votre attitude est glaciale, votre regard est presque hostile. Ne sommes-nous plus amis ? Avez-vous peur que je vous reproche d'avoir, au mépris de toutes vos promesses, renoué avec Olympe ?

— Ah ! — s'écria Paul avec colère, — ne me parlez pas d'Olympe !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le veux pas.

— Et j'en veux parler, moi ! Je veux vous dire, je veux vous répéter : là est la plaie, là est l'abîme, là est le malheur !

— Monsieur le vicomte, — murmura Paul d'une voix sourde et d'un air presque menaçant.

Jean d'Heilly, dédaignant cette menace, continua :

— Quel philtre vous a-t-elle donc versé, cette créature maudite ! cette femme qui vous a fait briser les liens les plus sacrés, qui vous conduit à la ruine !...

— La ruine ! — répéta Paul. — En vérité, mon-

sieur, je crois que vous devenez fou. Pourquoi me parlez-vous de ruine ?

— Parce que je connais la grandeur du mal. Le désastre est complet... vos biens sont engagés... la dette vous déborde... l'usure elle-même vous ferme sa porte tant vous êtes complètement brûlé, comme disent en leur langage les viveurs aux abois. Vous n'avez de salut désormais que dans la fuite... vous ne trouverez d'appui que dans l'affection sincère de ceux dont on vous éloigne, et que vous semblez dédaigner.

— Et ceux-là, — demanda Paul ironiquement, — quels sont-ils ?

— Moi, d'abord, moi le premier ! Redevenez l'homme que vous étiez avant cette liaison funeste... Renoncez à cette existence indigne de vous, où tout s'engloutit, même l'honneur, et je mets à votre disposition mon temps, ma bourse, mon crédit, pour sauver du naufrage les débris de votre fortune ; et je vous demande de compter sur moi comme vous compteriez sur votre frère. Acceptez-vous ?

— Je refuse, — répondit le comte sans hésiter.

— Vous refusez, — murmura Jean d'Heilly stupéfait. — Pourquoi ?

— Vous me forcez à vous l'apprendre... Eh bien ! soit. A bas les masques ! Je refuse parce qu'il est des amitiés dangereuses, parce qu'il est des services qu'on espère faire payer trop cher.

— Sur mon honneur, — s'écria le vicomte, — je ne vous comprends pas. Ces services que vous flé-

trissez, quels sont-ils ? Cette amitié dangereuse, est-ce la mienne ?

— Oui, car si vous étiez véritablement mon ami, vous vous seriez dit depuis longtemps que certaines assiduités sont étrangement compromettantes, quand elles s'adressent à une femme aussi jeune et aussi belle que la comtesse de Braisnes...

Jean d'Heilly devint pâle.

— Ah ! je rêve ! — balbutia-t-il. — Une telle accusation !... C'est à moi que vous l'adressez !... Paul, au nom du ciel, taisez-vous !

M. de Braisnes, entraîné par une sorte de démence furieuse, continua :

— Une fois pour toutes, sachez enfin que je suis d'âge à me conduire moi-même, et que je repousse avec le dédain qu'ils méritent les conseils égoïstes et les dévouements intéressés.

— Non, — s'écria le vicomte avec un accent de douleur profonde, — non, ce n'est pas vous que j'entends ! Ces paroles, odieuses autant qu'insensées, d'autres les ont mises dans votre bouche.

— Qui donc ? — demanda Paul d'un ton de hauteur plein d'insolence et de provocation.

— Malheureux aveugle que vous êtes, ce piège qu'on vous tend, vous ne le voyez point ! Cette femme qui vous hait, cette femme qui se venge, elle veut vous déshonorer tous ! Elle vous tient ! elle ne vous lâchera pas ! Elle vous perdra ! — Je vous aurai prévenu, du moins !

Paul était redevenu complètement maître de lui-même, au moins en apparence.

— Vous avez votre argent, monsieur le vicomte, — dit-il froidement. — Je suis quitte envers vous, et nous n'avons plus rien à nous dire.

Jean d'Heilly étendit ses deux mains vers le comte.

— Oh ! ne nous séparons pas ainsi, — balbutiait-il presque suppliant. — Au nom de ce qui vous reste de cœur... au nom de tout ce qui doit vous être cher et sacré, ne repoussez pas mon dévouement.

— Dois-je vous céder la place ? — demanda Paul en se dirigeant vers la porte.

— Ah ! c'est ainsi ! Eh bien ! que Dieu ait pitié de vous. J'ai lutté de mon mieux... J'ai lutté jusqu'au bout... Je ne puis plus rien, désormais, que vous plaindre et vous pardonner...

Et le vicomte sortit du salon sans retourner la tête.

M. de Brâisnes, resté seul, demeura pendant quelques secondes muet, immobile, dans l'attitude d'un homme atterré. Puis il se laissa tomber sur un siège et s'abîma dans les réflexions les plus sombres.

— Au fond de quel enfer suis-je donc descendu ? — se disait-il avec désespoir et avec terreur. — Tout à l'heure, auprès de Lauriane, j'avais tout oublié, même la ruine... et voici que l'inexorable réalité me reprend de nouveau ! Le vicomte a raison. C'est dans la fuite qu'est le salut... Il faut partir... Mais le puis-je?... Comment quitter Paris en laissant derrière moi une meute hurlante de créanciers ? Ne dois-je pas, avant tout, sauvegarder l'honneur de

mon nom ? Suis-je un banqueroutier frauduleux qui s'échappe en raillant ses dupes ? Non... non... c'est impossible... Il faut payer... Mais avec quoi ? Jean d'Heilly m'offrirait son secours... Accepter de lui... Jamais !... — La fortune de Lauriane ? Je n'y peux pas toucher !... Que faire ?... que faire ?...

L'une des mains de Paul froissait sa chevelure ; l'autre, aux ongles crispés, labourait sa poitrine.

Tout à coup, frappé d'une inspiration soudaine, il releva la tête, et dans ses yeux ternis un subit éclair s'alluma.

— Ce soir, — murmura-t-il, — on jouera chez Olympe... Cinquante mille francs pourraient me sauver... Depuis six mois, j'ai perdu sans cesse... une heure vient où la chance tourne, et je ne sais quoi me dit que cette heure va sonner pour moi ! Cinquante mille francs ! Ah ! si je les avais... oui... j'en suis sûr, je doublerais, je triplerais cette somme, et ce serait la paix, la tranquillité, le repos... j'effacerais un passé funeste... l'avenir tout entier serait à moi pour reconstruire ma fortune écroulée ! Pourquoi Lauriane ne me viendrait-elle point en aide ? soutenir son mari, lui tendre la main, c'est pour elle un devoir... le plus sacré de tous ! Sa signature au bas d'une feuille de papier timbré et j'échappe au gouffre où je me noie... je me relève... je revis ! Elle ne peut pas me refuser... elle ne me refusera pas..

§

Le reste de l'après-midi s'écoula. — Lauriane,

complètement heureuse pour la première fois depuis bien longtemps, trouva trop courtes les heures employées par elle à donner des ordres et à surveiller les préparatifs de ce départ, dont la seule pensée lui faisait battre le cœur.

Paul vint la retrouver lorsque le valet de chambre eut annoncé que le dîner était servi.

Le jeune homme faisait tout ce qui dépendait de lui pour sembler joyeux, et, malgré la contrainte qu'il s'imposait, il n'y réussissait qu'imparfaitement. Son visage pâle aurait trahi, pour des yeux attentifs, ses énervantes préoccupations, mais Lauriane était trop joyeuse pour rien remarquer; d'ailleurs la présence des domestiques et celle de Léontine rendaient tout entretien intime à peu près impossible.

Le repas s'acheva. M. et M^{me} de Braisnes passèrent au salon.

— Mes caisses seront prêtes dans une heure, — dit alors la comtesse, — et cependant j'emporte mes plus jolies, mes plus fraîches toilettes, pour te faire honneur dans le beau pays où fleurit l'oranger... Jamais je crois fille d'Eve, depuis que le monde existe, n'aura réalisé plus vite un emballage plus compliqué. Je mérite un tribut d'éloges, et tu ne me le marchanderas pas... Et toi, où en es-tu?... tes malles sont-elles complètement finies ?

— Pas encore, — répondit Paul, en amenant sur ses lèvres un sourire de commande.

Lauriane poussa le plus joli cri d'effroi.

— Comment ? comment ? — dit-elle ensuite, — que signifie cette paresse ? Songe qu'il faut te hâter

beaucoup et ne perdre ni une minute, ni une seconde, si tu veux être prêt demain... car nous partons tous demain, n'est-ce pas ?

— Demain, — murmura Paul avec hésitation, — ce sera peut-être bien difficile...

— Ah bah ! et pourquoi donc ? N'ai-je donc point ta promesse ?

— Sans doute.

— Songeriez-vous, par hasard, monsieur, à me manquer de parole ?

— En aucune façon.

— Eh bien ! alors ?

— Mais avant de quitter Paris, pour plusieurs mois sans doute, il me faut régler mes affaires...

— Tes affaires ? — répéta Lauriane, — ne te suffira-t-il pas de prendre chez ton banquier des lettres de crédit sur ses correspondants d'Italie ?

— Assurément. Mais il y a autre chose encore... des comptes à vérifier... à solder...

— Ce sera bientôt fait... tu as toujours eu l'horreur des dettes.

— Oui, certes, — répondit Paul dont l'embarras grandissait à chaque mot, — mais on a beau détester les dettes... parfois, sans le savoir... c'est-à-dire, il y a des moments...

— Qu'as-tu dont, mon ami ? — demanda Lauriane étonnée ; — pourquoi cette hésitation ? pourquoi ce trouble ? on croirait que tu me caches quelque chose ?... As-tu donc un secret pour moi ?

L'occasion était favorable. M. de Braisnes s'empressa de la saisir.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, — dit-il, — j'ai eu un secret pour toi... mais je vais tout t'apprendre... et tu es si bonne que tu me pardonneras...

— Parle vite ! tu me fais peur. De quoi s'agit-il ?

— Un agent de change, en qui j'avais une confiance absolue, m'a trompé en se trompant lui-même.

— Un agent de change ? — répéta Lauriaë, — tu jouais donc à la bourse ?

— Oui. Oh ! c'était imprudent, c'était absurde, je le sais bien... mais je voulais doubler nos revenus... augmenter notre fortune...

— Comme si nous n'étions pas assez riches ! Et tu as perdu ?

— Hélas !

— Beaucoup ?

— Énormément. Oh ! je t'en supplie, ne me le reproche pas.

— Pourquoi te le reprocherais-je ? C'était une imprudence, mais tu en es cruellement puni et je suppose que la leçon sera bonne.

— Oh ! oui.

— Eh bien ! il faut réparer la brèche faite à notre fortune.

— Comment ?

— Mais, d'abord, en réformant notre train... et puis, qui nous empêche de vivre à la campagne pendant quelques années ? Je t'assure que cette perspective me charme plus qu'elle ne m'effraye...

— C'est comme moi ! Tout cela, nous le ferons, et le mal n'est point sans remède. Voilà pour l'a-

venir. . mais il faut s'occuper d'abord du présent, et j'ai besoin de toi.

— Que faut-il faire ? Je suis prête.

— Avec ta signature, ton notaire me remettra sur-le-champ la somme nécessaire pour parer aux exigences immédiates.

Lauriane joignit ses deux mains et les teintes rosées de ses joues s'évanouirent.

— Ma signature ! — répéta-t-elle, — ma signature !

— C'est indispensable.

— Tu m'épouvantes ! Tes maisons, tes biens, tes domaines, que sont-ils devenus ?

— Engagés ! — murmura le comte en courbant la tête.

— Ah ! — s'écria Lauriane, — qu'as-tu fait ?

— Je te l'ai dit, j'étais aveugle.

— Et notre enfant ? Tu n'as donc pas pensé que nous avions une fille ?

— Je n'ai pensé à rien. Mais, grâce à toi... grâce à ton aide, je réparerai le mal ..

— Ou tu l'agrandiras ! Ta fortune tout entière compromise en six mois. Dans quel abîme l'as-tu donc engloutie ? Est-ce à ce même abîme que tu veux jeter la mienne ? Tu étais aveugle, dis-tu ! quel miracle t'a fait clairvoyant tout à coup ? Est-ce la raison qui t'arrête, ou la nécessité ?

— C'est la raison... la raison seule. Donne-moi ta signature, Lauriane, et je te jure d'effacer le passé.

— Paul, tu me connais bien... tu sais que je ne tiens guère au luxe qui nous entoure, et que j'y renoncerais de grand cœur... Si j'étais seule, je te di-

rais : « Prends et fais à ta guise... Je ne te demande aucun compte. » Mais nous avons une fille... Léontine ne peut désormais compter sur l'héritage de son père... ma fortune ne m'appartient plus... elle n'est dans mes mains qu'un dépôt... Je ne veux pas que notre enfant soit pauvre.

— Lauriane, souviens-toi que tu es ma femme !

— Je me souviens que je suis mère ! Demande-moi ma vie... je te la donnerai. Mais ce qui est à notre enfant, ne me le demande pas ! Au nom du ciel, ne me le demande jamais !

— Mon suprême espoir est en toi, Lauriane ! Tu n'as rien à craindre pour Léontine... elle sera riche. Cette somme que je veux t'emprunter... cette somme qui est à elle, je te la rendrai décuplée.

— Comment ?

— Je ne puis te le dire... des explications à cet égard nous entraîneraient trop loin... mais, crois-moi... aie confiance en ma parole !... Donne-moi ta signature.

— Je le voudrais, je ne le peux pas, — balbutia la comtesse en pleurant.

— Ainsi, tu me refuses ?

— Il le faut bien... une mère ne vole pas son enfant.

Paul sentit la terre manquer sous ses pieds.

— Prenez garde, Lauriane, — dit-il d'une voix brève et saccadée, — je revenais à vous loyalement... sincèrement, je vous le jure ! Ce n'est plus moi qui brise aujourd'hui nos liens... c'est vous seule ! Cette vie de dissipation, à laquelle je m'étais arra-

ché, va me reprendre en sortant d'ici ! Vous m'y replongerez pour toujours...

Les sanglots de Lauriane éclatèrent.

— Paul, — balbutia-t-elle, — vous me tuez !

— Me viendrez-vous en aide ?

La malheureuse femme se tordit les mains, et c'est à peine si l'on put entendre ces mots échappés de ses lèvres tremblantes :

— Eh ! tu vois bien que je ne peux pas !

— Soit ! — s'écria le comte. — Ce que vous me refusez, je vais le demander au jeu.

Lauriane se laissa tomber à genoux.

— Paul, — dit-elle en gémissant, — mon ami... par pitié...

— Et c'est vous qui l'aurez voulu ! — continua M. de Braisnes en s'élançant vers la porte, qu'il referma violemment derrière lui.

Lauriane, un instant anéantie, se ranima tout à coup et voulut se traîner jusqu'à cette porte par où le comte venait de sortir. Elle répétait d'une voix brisée :

— Je cède... je cède... que ta volonté soit faite ! Prends tout... ruine notre enfant... mais ne t'en va pas ! ne t'en va pas !

Ses forces la trahirent ; elle tomba sur un siège en murmurant :

— Il est trop tard ! il est parti... il ne reviendra plus !

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la portière se souleva et le valet de chambre Etienne entra dans le salon. Il portait, sur un plateau d'argent, une enveloppe scellée d'un large cachet rouge.

— Une lettre pour madame la comtesse... — dit-il.

Lauriane releva vivement la tête ; elle se roidit contre l'anéantissement qui la dominait et s'efforça de cacher ses larmes.

— C'est bien, — fit-elle en prenant l'enveloppe, — allez.

— Allons, allons, encore du nouveau ! — pensa le valet. — Monsieur est sorti d'un air furieux... madame pleure... je crois qu'on ne partira pas. La lettre que je porte produira son petit effet, et je gagnerai honorablement l'argent qu'on m'a promis.

Lauriane avait jeté les yeux sur l'enveloppe.

— Je ne connais ni cette écriture, ni ce cachet, — dit-elle.

L'enveloppe, déchirée, laissa tomber une clef sur le tapis.

La jeune femme, stupéfaite, déplia la feuille de papier et lut en pâlisant les lignes suivantes :

« Si madame de Braisnes veut connaître l'indigne rivale pour laquelle son mari l'abandonne et la ruine, qu'elle se trouve ce soir, à dix heures, rue de Boulogne, en face de l'hôtel qui porte le n^o *** ; la clef jointe à cette lettre lui permettra de pénétrer inaperçue dans l'hôtel. Un ami dévoué sera là pour la recevoir et pour lui montrer le comte de Braisnes aux genoux de la misérable créature dont il a fait sa maîtresse. »

— C'était donc vrai ! — balbutia Lauriane écrasée sous le poids de son infortune. — Paul avait menti ! Ce n'est pas du jeu que vient la ruine ! c'est la débauche qui m'a pris son cœur ! c'est pour une

femme qu'il a tout oublié, tout trahi, tout foulé aux pieds ! C'est pour elle qu'il allait, sans pudeur et sans remords, consommer ma ruine et dépouiller ma fille ! Et je porte le nom de cet homme ! Quel désespoir et quelle honte ! Oh ! oui, je serai là ce soir pour le surprendre, pour le confondre ! et puis ensuite une séparation éternelle ! Je le laisserai libre à Paris, tout à ses infâmes amours ; je partirai, emportant mon enfant, et j'irai cacher loin de lui ma vie perdue, mon cœur désespéré !

La comtesse, affolée par une de ces poignantes douleurs, plus faciles à comprendre qu'à exprimer, parlait ainsi presque à voix haute, se croyant seule et entrecoupant de sanglots ses plaintes inarticulées.

Cette crise avait un témoin.

Le marquis Timoléon de Braisnes, entré dans le salon depuis quelques minutes, regardait sa belle-fille avec une compassion si grande, une si profonde pitié, que de grosses larmes tombaient de ses paupières flétries sur son visage dévasté.

Il s'approcha de la jeune femme.

— Lauriane, — lui dit-il d'une voix douce et tremblante, — Lauriane, mon enfant chérie...

La comtesse se jeta, ou plutôt se laissa tomber dans ses bras, en jetant un cri déchirant :

— Ah ! mon père ! mon père, votre fille est bien malheureuse !

Le marquis la pressa contre son cœur ; puis, lui prenant des mains la lettre anonyme, il la parcourut du regard sans qu'elle fit un mouvement pour l'en empêcher...

XXXVIII

LE JEU.

Il était neuf heures du soir. Presque tous les personnages de ce récit se trouvaient réunis dans les salons splendidement éclairés de la sorcière blonde.

On jouait le lansquenet. — Le petit baron Horace Pivert de Pinco-Précigne, Robert de Surgis, le gros Chamouny, Raoul d'Allevay, le comte Ridal, mesdemoiselles Cascadine, Praline Letellier, Cora Lowe, Bébé Patapouf, etc., entouraient une grande table recouverte d'un tapis vert.

Des monceaux de cartes, des tas d'or, des liasses de billéts de banque couvraient cette table.

Paul de Braisnes, très-pâle et les paupières enflammées, tenait de la main gauche un paquet de cartes.

Le vicomte Jean d'Heilly, adossé à la cheminée, l'air pensif et sombre, regardait les joueurs.

Olympe, inattentive en apparence à ce qui se passait autour d'elle, avait les yeux fixés sur la porte. Evidemment elle attendait quelqu'un ou quelque chose.

Antoine et les autres valets faisaient circuler des plateaux chargés de coupes de vin de Champagne frappé.

— Hein ? qu'en dites-vous ? — s'écria le jeune Horace. — Est-ce assez renversant ? Je perds gros comme moi. C'est infect !

— Le banquo est fait, — dirent plusieurs voix.

Le comte de Braisnes, continuant une *main* commencée, allait retourner les cartes. Antoine s'approcha de lui, en murmurant avec la classique intonation d'un valet bien stylé :

— Cliquot frappé, monsieur le comte ?

Paul prit une des coupes et l'approcha de ses lèvres.

— Eh ! sapristi, cher, allez ! — glapit Cascadine.

— Saperlipopette, nous n'allez pas ! vous nous faites languir ! Je sens qu'il me pousse des cheveux blancs !

— C'est insensé ! — appuya le petit baron.

— Vous me laisserez le temps de vider ce verre de vin de Champagne, je suppose, — répliqua M. de Braisnes. — Rien n'altère comme le lansquenet.

— Tiens, au fait, il a raison, — reprit Cascadine, — passez-nous des liquides par ici ; j'ai la pépie.

Horace saisit une coupe au passage et la vida d'un trait.

— C'est ma dix-huitième ! — cria-t-il ensuite ; — et il n'y paraît seulement pas ! Je crois que ça me donne un joli relief.

— *Roi et Dame*, — dit Paul en abattant à gauche. puis à droite, et en continuant au milieu.

— Il demande au jeu des ressources! — murmura Jean d'Heilly. — Malheureux fou! Pauvre Lauriane!

— Neuf heures sonnées! — pensait Olympe en même temps, — et je n'ai pas encore vu Max! Que se passe-t-il donc? Aurait-il échoué? La comtesse ne tomberait-elle pas dans le piège?

— La *dame* a de l'œil! — cria Praline.

— Pas déjà tant! — répliqua Bébé Patapouf. — Il en a passé des masses. Moi je crois au *roi*.

— Oiseau de malheur!

— *Roi!* — fit le comte. — J'ai gagné et je continue. Il y a deux mille francs à la banque.

— Ah! mais, ah! mais, dites donc, — gronda Cascadine, — elle est mauvaise celle-là! il n'en faut plus!

— Toujours perdu! toujours! toujours! — ajouta le petit baron. — Est-ce une déveine, je vous le demande? Je crois que nous allons bien rire.

Paul fit signe à Antoine de lui apporter du vin de Champagne. Il but avidement, comme si sa poitrine était une fournaise; puis il demanda :

— Qui fait le banquo?

— Moi, — dit flegmatiquement le gros Chamouny.

— Moi, avant, — cria Praline.

— Moi, premier, — hurla le petit baron.

Praline le regarda de travers et lui décocha ces mots :

— Vous êtes galant, vous, que ça fait mal!

— Ah! tu sais, ma chère, zut! — répondit Casca-

dine. — Au jeu, la galanterie, c'est de la moutarde dans un sorbet!

Cette réplique provoqua les rires bruyants de la galerie, et le comte de Braisnes, se remettant au jeu, abattit lentement deux cartes : *valet de cœur* à gauche, *valet de pique* à droite.

— Refait de *galuchets* ! — fit Praline battant des mains. — Quelle chance ! Merci, jeune Horace, vous êtes gentil. C'est deux mille francs que vous me sauvez.

Le jeune Horace se renversa sur son siège d'un air satisfait, engagea ses pouces dans les entournures de son gilet, et se mit à rire en s'écriant :

— Ah ! ah ! la déveine ! Je suis étonnant, moi ! Je fais tous les banquos et je les perds ! Ah ! mais, là, du premier coup ! v'lan ! ça y est ! Hein, quel cachet !

Cascadine haussa les épaules et répliqua d'un ton moqueur :

— Oui... un cachet... comme à une bouteille... et pas d'esprit dedans, mon bonhomme !

L'hilarité d'Horace atteignit son paroxysme. Il déclara Cascadine étourdissante, et comme à ce moment Antoine passait auprès de lui, il l'arrêta par le pan de son habit et vida successivement deux coupes de vin de Champagne.

Le comte de Braisnes suivit cet exemple, puis il reprit :

— Il y a quatre mille francs. Qui les tient ?

Le banquo fut fait en un instant et le jeu continua.

La porte sur laquelle la maîtresse du logis avait les yeux fixés s'ouvrit, et Max de Vallières entra dans le salon.

— Ah! enfin! — murmura Olympe.

— Bonsoir, mesdames... bonsoir, chers amis, — dit Max. — Que fait-on céans? Qui est-ce qui gagne?

— Paul a l'air d'avoir une main... — répliqua Praline. — Il a déjà passé quatre fois.

— Moi, je perds mes culottes! — s'écria le petit baron.

— Impossible! — fit Cascadine; — les huitres n'en portent pas!

— Ah! ah! très-drôle! Elle a un relief étonnant! Ma parole d'honneur, elle m'épate!

Olympe avait fait signe à M. de Vallières de venir la rejoindre dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien? — lui demanda-t-elle vivement.

— Eh bien, ma chère, tout marche.

— Pourquoi venez-vous si tard?

— Parce que le valet de chambre du comte a tardé beaucoup à me donner des nouvelles, et je ne pouvais venir qu'après l'avoir vu.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a remis ma lettre au moment où Paul venait de quitter sa femme après une violente discussion.

— La comtesse?

— Elle a beaucoup pleuré, puis elle a ordonné à sa femme de chambre de lui amener une voiture de place à neuf heures et demie.

— Une voiture de place, — répéta Olympe avec

joie. — Elle ne se sert point de ses chevaux, donc elle viendra. Nous triomphons!

— La consigne est donnée à mon domestique, — reprit Max. — Le timbre de l'hôtel, en résonnant deux fois, me prévendra qu'on vient d'entrer chez moi à l'aide de la clef jointe à la lettre anonyme.

— Et vous descendrez rejoindre la comtesse par l'escalier dérobé dont la porte est là, — dit Olympe. — Mais qu'avez-vous donc? — ajouta-t-elle. — Comme vous êtes pâle!... Souffrez-vous?

— Non, mais je suis très-ému.

— Pourquoi cette émotion?

— Vous savez que j'aime la comtesse.

— Eh bien! si vous le voulez, avant une heure elle vous appartiendra.

— Il me semble que je vais faire une infamie.

— Allons donc, mon cher, vous êtes fou!

— Attirer une femme dans un piège! j'ai peur que ce soit une lâcheté!

— Je ne comprends rien à vos scrupules. En amour comme à la guerre, tous les moyens sont légitimes pourvu qu'ils réussissent. D'ailleurs le comte trompe la comtesse... la comtesse veut se venger. Rien de plus juste et de plus naturel, n'est-il pas vrai? Vous serez le vengeur, voilà tout.

Max baissa la tête et garda le silence.

— Gagné, — cria M. de Braisnes avec une expression triomphante. — Il y a huit mille francs.

— Passez-moi la main si vous voulez, mon cher comte, — dit le gros Chamouny. — Je la prends à huit mille.

— Oh! que nenni! — riposta le petit baron. — Je la prends premier, moi. J'ai mon idée.

— Elle doit être mauvaise, son idée, — grommela Cascadine entre ses dents.

Paul étendit la main vers un plateau, saisit une coupe et la vida.

— Je garde la banque. Qui fait le jeu? — murmura-t-il ensuite d'une voix rauque.

— C'est insensé! — reprit Horace. — Je ne fais rien... la banque passera. La voilà, mon idée.

Robert de Surgis jeta huit billets de mille francs sur la table et Paul fit tomber les cartes une à une.

Au troisième coup il avait perdu, et sa pâleur devenait effrayante. Il ne prononça pas un mot, mais ses deux mains furent prises d'un tremblement nerveux.

— Et je n'avais rien fait, — vociféra le petit baron. — C'est ça, ma chance! La voilà, ma chance! Qu'on le remarque! Est-ce assez infect!

— Mes amis, — dit Olympe en regardant la pendule, — il est dix heures moins un quart. Dans un quart d'heure, nous interrompons momentanément le jeu pour prendre une légère collation.

— La collation, déjà! — s'écria Val-Castel en entrant suivie de Colin. — On a joué sans moi! C'est un scandale!

— Il fallait arriver plus tôt.

— Je me rattraperai.

La matrone saisit Colin par le bras, et lui glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Je vous défends d'aller faire le joli cœur auprès de ces dames... Vous m'entendez ?

— Oui, ma tante.

— Surtout, ne vous avisez pas de recommencer vos cascades, comme hier, aux courses. J'aurai l'œil sur vous, mauvais sujet !

— Ma tante, aux courses, ze n'ai rien dit, z'étais malade.

— Vous êtes un roué et un hypocrite.

— Mais... ma tante !

— Taisez-vous.

— Oui, ma tante.

Val-Castel fouilla dans sa poche et donna tous les signes de la plus violente agitation.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! — murmura-t-elle comme suffoquée. — Quel guignon !

— Qu'y a-t-il ? — demanda Olympe.

— Figure-toi, ma chère... ces choses-là n'arrivent qu'à moi... je veux me mettre au jeu, et je m'aperçois que j'ai perdu mon porte-monnaie en payant le cocher. Prête-moi dix louis.

— Les voilà.

— Merci, ma biche... Je te rendrai ça au premier jour... — Colin ?

— Ma tante !

— Voici vingt francs... une belle pièce d'or toute neuve... Je vous la prête... vous allez jouer... ça vous posera... Saurez-vous vous y prendre ?

— Ze crois que oui, ze crois que ze zouerai très-bien.

— Jamais que dix sous... vous entendez !

— Oui, ma tante.

— Si je vous pince à tenir des banquos de mille écus, je vous reprendrai le louis tout de suite.

— Oui, ma tante.

On n'avait point interrompu la partie; le gros Chamouny faisait la banque, et le comte de Braisnes tenait contre lui.

— Lansquenet de dames, — dit Chamouny. — Il y a quatre mille francs.

— Encore perdu ! — murmura Paul avec une sourde colère.

— Ze fais dix sous... — zézaya Colin de sa petite voix fêlée, au milieu de l'hilarité générale.

M. de Braisnes parut hésiter, puis, prenant brusquement son parti, il cria :

— Banquo des quatre mille.

Jean d'Heilly, immobile jusqu'à ce moment et toujours adossé au marbre de la cheminée, s'approcha de la table et dit tout bas à Paul :

— Au nom du ciel, arrêtez-vous !

Le mari de Lauriane le toisa de la tête aux pieds, et lui répondit avec la hauteur la plus insultante :

— Il me semble, monsieur, que je ne vous demande pas vos conseils ! Veuillez donc les garder pour vous.

Il lui tourna le dos, fit un signe à l'un des valets, et, pour apaiser l'inextinguible soif qui le dévorait, il vida deux coupes de vin de Champagne.

— Le malheureux ! — pensa Jean d'Heilly en s'éloignant.

— Eh ! dites-donc, Paul, — glapit Cascadine, —

vous séchez les fioles, ce soir, comme un Polonais de la vraie Pologne. Vous savez que vous allez vous griser parfaitement, mon bon !

— Eh ! bien, ça me regarde... — répliqua brutalement M. de Braisnes.

— Oh ! là là... — M. le comte a ses nerfs, — riposta la comédienne.

— Gagné ! — dit le gros Chamouny. — Il y a huit mille francs.

Paul, qu'une sombre ivresse commençait à gagner, enfonça ses ongles dans sa poitrine.

— Plus rien ! — murmura-t-il. — Je n'ai plus rien !... Et cependant, je veux jouer encore !... La veine reviendra... Je veux jouer...

— Qui tient ? — demanda Chamouny.

— Je fais mille... — Je fais cinq cents... — Je fais deux mille... — Je fais deux cents... — répondirent les joueurs.

Et parmi ces voix, on distingua le fausset de Colin, zézayant plus que jamais :

— Ze fais dix sous.

— C'est insensé ! — cria le petit baron. — Allons-y de mes culottes ! Je fais le reste... — Mais, se ravisant aussitôt, il ajouta : — Non, décidément, je ne fais rien.

— M. de Braisnes, livide et les paupières entourées d'un cercle rougeâtre, quitta sa placé et s'approcha d'Olympe.

— Je n'ai plus d'or sur moi, — dit-il ; — pouvez-vous me prêter huit mille francs ?

— Certes !

Mélusine ouvrit un petit meuble, y prit des billets de banque et les lui tendit.

— Voici la somme. Est-ce que vous perdez beaucoup ?

— Non, une bagatelle. Je vous rendrai cet argent tout à l'heure.

— Oh ! quand vous voudrez... Ce qui m'appartient n'est-il pas à vous ?

Paul, chancelant, regagna la table de jeu.

— Dix heures vont sonner... — murmura Max de Vallières, les yeux fixés sur la pendule, — et rien encore !

Olympe l'avait entendu.

— Patience ! — lui répondit-elle.

— Je vais partir pour cinq mille, fit le gros Chamouny.

Paul jeta sur la table les huit billets de banque qu'il venait d'emprunter à la pécheresse, en disant :

— Je fais tout.

Des applaudissements éclatèrent autour de la table.

Chamouny, d'un mouvement lent et régulier, abattit les cartes, et il les nommait en même temps :

— Roi... valet... huit... neuf... sept... dame... huit... roi .. gagné!...

— Est-il assez veinard, ce gros-là ! — cria Cascadine. — Si seulement il était marié, on comprendrait la chose. Mais, non.

Paul, anéanti, s'était laissé tomber sur son siège et ne semblait plus rien voir et plus rien entendre.

— Je continue, — reprit Chamouny. — J'ai de

l'estomac, et d'ailleurs, que m'importe de gagner ou de perdre ! Mes jours sont comptés désormais. La chute des feuilles m'emportera. Il y a seize mille francs.

Le petit baron frappa sur la table.

— Cette fois-ci, décidément, j'y vais de mes culottes... Je fais moitié. C'est insensé. Partez pour huit mille, mon bon. Ah ! je crois que nous allons rire ! Qu'est-ce que dirait papa ?

— Qu'est-ce que dirait papa ? — répéta Cascadine, — il te flanquerait le fouet, moucheron ! et il aurait joliment raison, mon hanneton ! La passion du jeu... Ah ! mes enfants, c'est un puits sans fond. Je fais cinq cents francs.

— Moi, deux louis, — dit Val-Castel.

— Moi, deux mille... — quinze louis... — mille francs... — vingt-cinq louis... — trois mille... — quinze cents... — crièrent les joueurs.

— Ze fais dix sous, — ajouta l'inévitable Colin.

Paul s'était levé.

— Ah ! si j'osais ! — murmurait-il.

— Le banque est fait, — reprit Chamouny. — Je pars... et je sens la main.

— N'influencez pas les cartes, — commanda Praline.

— Là ! j'en étais sûr, j'ai gagné.

— Encore ! En voilà une banque rasoir !

— Ce n'est pas ma faute... Il y a trente-deux mille francs.

Dix heures sonnèrent.

En même temps, le timbre de l'hôtel retentit deux fois de suite.

Olympe et Max tressaillirent et se regardèrent.

— La comtesse entre chez moi, — pensa M. de Vallières.

Mélusine s'approcha de lui et lui serra la main avec force.

— Allez, — lui dit-elle, — allez vite ! et souvenez-vous que, pour réussir, il vous faut de l'audace, et encore de l'audace !

— J'en aurai, — répliqua Max en sortant du salon.

XXXIX

OU SE DÉNOUE LE DRAME.

— Il y a trente-deux mille francs, — répéta le gros Chamouny.

— Fichtre, c'est roide ! — cria Cascadine, — faut se consulter.

— Ze fais dix sous, — murmura Colin.

— Ça ne suffit pas, — répliqua Chamouny en riant.

Le comte de Braisnes, dont les traits tourmentés exprimaient une profonde angoisse, prit brusquement son parti.

— Si vous voulez me le permettre, — dit-il, — je fais le banquo sur parole.

Chamouny s'inclina.

— Comment donc, — répondit-il, — mais j'y consens de tout mon cœur.

Jean d'Heilly fit un geste de découragement.

Un silence profond s'était établi. On n'entendait que le bruit faible, presque imperceptible, des cartes tombant l'une sur l'autre. Paul, immobile, ne respirait plus. Dans son visage livide ses yeux seuls restaient vivants.

Quatre valets se succédèrent. Un cri général s'éleva.

— Lansquenet! — murmura Chamouny, — vous avez perdu, mon cher.

M. de Braisnes, d'un geste machinal, essuya son front baigné de sueur.

— Voulez-vous continuer? — demanda Chamouny, — je suis à vos ordres.

— Non, merci, c'est assez, — balbutia-t-il avec effort.

— Alors, je passe la main.

— Que personne ne la prenne, — dit la maîtresse de la maison, — dix heures sont sonnées, nous allons nous mettre à table.

Il se fit dans les salons un mouvement général, les joueurs quittèrent leurs places en s'extasiant sur la veine prodigieuse de Chamouny. Les valets apportèrent une grande table toute servie, car la salle à manger d'Olympe n'était pas assez grande pour recevoir ses nombreux convives.

Paul avait écrit quelques mots sur une page déchirée de son portefeuille. Il tendit cette page à Chamouny en lui disant :

— Voici un bon de trente-deux mille francs, mon ami. Demain, j'y ferai honneur.

— Ah ! mon cher comte, — répliqua le gagnant, avec une exquise politesse, — votre parole aurait suffi.

— J'aimerais mieux des billets de banque, — glissa Cascadine dans l'oreille de mesdemoiselles Cora, Praline et Bébé Patapouf.

M. de Braisnes se dirigea d'un pas lent vers un buffet improvisé, chargé de rafraîchissements.

— Comment payer demain ? — murmurait-il, — ah ! ma tête se brise.

Il prit une coupe de vin de Champagne, puis une seconde, puis une troisième, et les reposa vides sur le plateau d'argent.

— Ils disent que je m'enivre, — continua-t-il, — eh bien, tant mieux. Vienne l'ivresse ! l'ivresse, c'est l'oubli !

Ses lèvres remuaient, mais sans articuler aucun son, et chancelant, les bras inertes, le front penché, il se laissa tomber sur un siège.

Olympe le regardait de loin avec une expression de joie farouche, de sombre triomphe, et se disait tout bas :

— Il est ivre ! ah ! j'y comptais bien, et il faut qu'il le soit plus encore ! — A table ! à table ! — ajouta-t-elle à haute voix.

Val-Castel saisit Colin par le bras.

— Avez-vous gagné ? — lui demanda-t-elle.

— Non, ma tante.

— Est-ce bien vrai, ça ?

— Oui, ma tante.

— Vous avez donc perdu ?

— Non, ma tante.

— Comment ! ni gagné, ni perdu ! — C'est bien invraisemblable.

— Non, ma tante. Ze n'ai pas pu zouer. On n'a jamais voulu tenir mes dix sous.

— Alors, rendez-moi ma pièce d'or.

— Oui, ma tante.

— Vous vous mettrez à table à côté de moi ?

— Oui, ma tante.

— Mes enfants, — cria Cascadine, — rien n'ouvre l'appétit comme le lansquenet. Je m'installe en face des hors-d'œuvre.

— Paul, — dit Olympe d'un bout à l'autre du salon, — placez-vous en face de moi, je vous prie.

Le comte ne fit aucun mouvement et ne sembla même pas avoir entendu.

La pécheresse franchit la distance qui les séparait ; et, lui touchant l'épaule, elle continua d'une voix basse, mais impérieuse :

— Allons donc, Paul, réveillez-vous ! une perte insignifiante devrait-elle vous abattre ainsi ! savez-vous bien qu'on va vous croire ruiné !

Le comte releva la tête.

— Ruiné... — balbutia-t-il, — qui dit cela ?

— On ne le dit pas encore, — reprit Mélusine, — mais on le dira certainement si vous ne changez d'attitude, et ce n'est pas vrai ; vous êtes riche, je le sais, moi, très-riche. Allons, venez. Prenez place, là, au milieu de la table.

Paul obéit machinalement, et se laissa tomber,

plutôt qu'il ne s'assit, sur le siège désigné par sa maîtresse.

— Monsieur le vicomte, — continua la pécheresse d'une voix railleuse, — me ferez-vous l'honneur d'être mon voisin ?

Jean d'Heilly s'inclina, en se disant tout bas avec une vague inquiétude :

— Il y a quelque chose dans l'air.

Le jeune Horacc, complètement gris, criait à tue-tête :

— J'ai perdu tout mon argent ! je m'amuse comme une petite folle ! j'ai mangé ma pension d'avance ! j'ai fait des billets à Val-Castel ! beaucoup de billets... énormément de billets ! je dois de l'argent à tout le monde ! c'est infect ! c'est insensé ! Mon conseil judiciaire ne sera pas content, et papa me dés-hériterà ! C'est ça qui me donnera du relief ! Ah ! quel cachet ! Laquais, verse-moi du champagne...

Il s'interrompit pour boire, en riant aux éclats, du rire nerveux et abruti de l'ivresse, puis il reprit, en bégayant d'un ton aviné car sa langue pâteuse commençait à s'alourdir :

— Il n'y a que Paris pour la jeunesse, voyez-vous ! il n'y a que Paris. C'est étonnant comme il fait chaud. Pourquoi laisse-t-on polker les bougies. Ah ! ah ! ah ! je ne sais pas ce que j'ai ce soir.

— Ce que tu as, moucheron ? — répliqua Cascadine au milieu de l'hilarité générale. — Parbleu ! ça n'est pas difficile à deviner, tu as ton plumet.

— Antoine, — dit Olympe à son valet de chambre, — du Xérès à M. le comte.

Paul vida son verre rempli par le domestique.

Praline se leva et proposa de porter la santé de la maîtresse du logis, motion qui fut accueillie avec enthousiasme.

— Ze ne peux pas boire, — zézaya tristement Colin, — ze n'ai rien dans mon verre.

— C'est la faute de Val-Castel, — glapit Bébé Patapouf, — elle boit de la main droite et de la main gauche.

— Ah ça ! mais, qu'a donc le comte ? — demanda Cascadine, — il est triste comme mon bonnet de nuit... quand je ne l'ai pas sur la tête.

— Paul, on vous parle, répondez donc ! — fit Praline en mettant la main sur l'épaule de M. de Braisnes.

— Quoi ?... qu'y a-t-il ? que mé veut-on ? — murmura-t-il en tressaillant comme un homme qui s'éveille.

— M. le comte dormait ! — cria Bébé Patapouf.

— C'est in... sen... sé... — balbutia le petit baron.

— Est-ce que je dors, moi ? J'ai un relief !

Et sa tête alourdie s'appuya sur l'épaule de sa voisine.

— Du Johannisberg à M. de Braisnes, — commanda Mélusine.

Antoine remplit un verre et Paul le vida de nouveau.

Jean d'Heilly se pencha vers la maîtresse du logis, et lui dit à voix basse :

— Olympe.

— Cher vicomte ?

— Savez-vous bien qu'on croirait que vous voulez, en ce moment, pousser Paul à l'ivresse bestiale et brutale.

— Pourquoi donc ? Est-ce parce que je pratique de mon mieux mes devoirs de maîtresse de maison ? Le comte a des remords... il veut s'étourdir... je lui viens en aide, voilà tout.

— Des remords ? — murmura Jean d'Heilly.

— Eh ! sans doute ! — continua Mélusine en élevant la voix, — il rougit, quoiqu'un peu tard, de se trouver au milieu de nous, en charmante mauvaise compagnie... Il regrette de tromper sa femme, madame la comtesse Lauriane de Braisnes.

— Olympe, ne répétez pas ce nom ! — dit le vicomte d'une voix sourde, avec une violence contenue, en saisissant le poignet de la pécheresse.

— Et qui m'empêchera de le répéter ? — demanda très-insolamment cette dernière.

— Moi !

Olympe fit un geste de dédain ; puis, d'une voix de plus en plus haute :

— Dites donc, Paul, êtes-vous éveillés ? entendez-vous ce qui se passe par ici ? je vous engage à prêter l'oreille... Votre ami, le vicomte Jean, ne veut pas que je prononce le nom de votre femme ! Que pensez-vous du procédé ?... Est-ce que ça le regarde, par hasard ? Si ça le regarde, il faut nous prévenir...

— Jean d'Heilly... encore Jean d'Heilly ! — murmura M. de Braisnes en se soulevant. — Il sait bien, cependant, que tout est fini entre lui et moi !

Et il retomba lourdement sur son siège.

— Ah! vous êtes brouillés... — reprit Olympe, — mes compliments sincères! Eh bien! mon cher vicomte, voilà une nouvelle qui fera grand plaisir à Max de Vallières; il vous rencontrera moins souvent chez madame de Braisnes... il en sera ravi, car il est jaloux, ce pauvre Max.

— Olympe, vous êtes un démon! — dit le vicomte d'une voix étouffée.

La pécheresse se mit à rire.

— Merci du compliment! — fit-elle, — n'est pas démon qui veut! Ah! c'est une charmante femme que madame Lauriane de Braisnes! Max de Vallières en fait des éloges à perte de vue. . gracieuse tout à fait, et plus élégante qu'on ne saurait dire! Max la trouve irrésistible! il en a la tête tournée!

Jean d'Heilly ne pouvait plus se contenir, sa colère fit explosion.

— Ah! taisez-vous! taisez-vous! — commanda-t-il.

Olympe le regarda d'un air de défi, et lui demanda :

— Pourquoi donc?

— Parce que je le veux!... Parce que je l'ordonne!

— Vous l'ordonnez? vraiment, c'est impayable! vous l'ordonnez, cher... et de quel droit?

L'indignation qui débordait en son âme emporta le vicomte et lui fit dépasser les bornes.

— Du droit, — répliqua-t-il, — qu'a tout galant homme de défendre une honnête femme contre vous et contre vos pareilles.

— Vous parlez haut, monsieur Jean d'Heilly, —

répliqua dédaigneusement Mélusine, — et vous avez la parole insolente ! Les femmes honnêtes ! avez-vous dit ! Vous le savez aussi bien que moi, cependant, il en est qu'on appelle ainsi et dont le masque d'hypocrisie tombe à l'heure du rendez-vous !

Paul s'était soulevé de nouveau, les deux poignets appuyés sur la table. Il écoutait, penché en avant ; son visage pâle et défait exprimait le combat entre l'ivresse, le doute naissant, la colère prochaine. Il était effrayant.

Olympe continua, en étendant vers Jean d'Heilly sa main qui semblait pleine de menaces :

— Ah ! champion des femmes honnêtes, c'est dans ma maison, c'est à ma table, que vous venez insulter mes pareilles ! Vous ignorez que je tiens dans mes mains une de celles que vous défendez ! Si je disais un mot, vous parleriez moins haut !

Une sorte d'égarement s'emparait du vicomte.

— Je sens le piège... — murmurait-il, — je le devine... mais je ne comprends pas.

Le comte de Braisnes était maintenant debout. Dans ses regards étincelait une sombre fureur.

— Je commande à mon tour ! — cria-t-il d'une voix rauque, — plus d'hésitations... point de réticences ! Olympe, parlez ! parlez, je le veux !

— Oui, parlez ! — ajouta Jean d'Heilly. — Maintenant, il le faut !

Mélusine regarda tour à tour les deux hommes, puis elle répondit, avec un sang-froid terrible :

— Ah ! vous l'avez voulu !... Malheur à qui me brave ! Ecoutez-moi donc ! écoutez-moi tous ! Vi-

comte d'Heilly, défenseur de la comtesse de Braisnes, je vous défie de prendre cette clef, d'ouvrir cette porte, et de conduire au rez-de-chaussée de cet hôtel, chez Max de Vallières, votre ami le comte de Braisnes ! il y trouverait sa femme !

Un mouvement de stupeur et d'épouvante se fit parmi les convives d'Olympe.

Paul, poussant un cri de rage, saisit le couteau qui se trouvait devant lui sur la table et bondit vers la porte.

— Ah ! misérable créature ! — balbutia Jean d'Heilly en meurtrissant le poignet de Mélusine.

— Oui, sa femme ! — répéta la pécheresse, — entendez-vous ! sa femme ! la comtesse Lauriane de Braisnes !

Paul était arrivé sur le seuil. Déjà sa main frémissante touchait le bouton de cristal, quand la porte s'ouvrit, et le marquis Timoléon de Braisnes apparut sur le seuil, chancelant, livide, appuyant l'une de ses mains sur sa poitrine sanglante, et se soutenant de l'autre à la muraille pour ne pas tomber.

Il avait entendu, et il répondit :

— Vous en avez menti, madame !

— Mon père ! — cria Paul en reculant. — Mon père... vous ! ici !...

Olympe se taisait, mais son visage décomposé exprimait à la fois la surprise, l'horreur et la haine.

— Oui... ton père... — répondit le marquis, — mourant... mais heureux de donner ma vie pour empêcher un crime...

Il chancela, sa voix s'affaiblit. Paul se précipita et le soutint dans ses bras.

— Mon père... mon père, qui vous a frappé ? — demanda-t-il.

— Max de Vallières.

— Max ! ah ! je le tuerai !

— Il est mort.

— Mort ! — répéta sourdement le comte.

— Dans son logis, — répondit le vieillard, — dans ce logis où il voulait attirer la comtesse de Braisnes, à l'aide d'une lettre menteuse... C'est Lauriane qu'il attendait... c'est moi qui suis venu. J'ai souffleté le misérable... une panoplie nous a fourni des épées.. Dieu n'a pas permis que la cause sacrée que je défendais fût vaincue... Justice est faite !

Le marquis fit une pause, comme pour rappeler à lui ses forces défaillantes ; puis, se dégageant de l'étreinte de Paul, et marchant lentement vers Olympe, il continua :

— Ah ! vous comptiez sans moi ! Mais j'ai déjoué le piège infâme, et je meurs en sauvant mon fils !

Il se tourna vers Paul, et reprit :

— On ne doute pas des paroles d'un mourant ! Crois-moi donc, cette femme ne t'a jamais aimé !... son amour prétendu n'était que haine et vengeance ! Elle te perdait pour me punir.. Elle te conduisait au suicide par la ruine et par le déshonneur. Ah ! madame... vous avez été bien cruelle... il ne fallait frapper que moi seul...

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix presque éteinte. Le marquis chancela de nouveau,

et tomba sur un genou. Paul s'élança vers lui, et le soutenant par les épaules l'empêcha de rouler sur le tapis.

— Mon père! mon père! — balbutia le comte, — écoutez-moi, répondez-moi!

Le vieillard ne répondit pas, ses yeux étaient fermés. Il offrait l'aspect d'un cadavre.

— Ah! mon père est mort! mon père est mort! — reprit Paul avec le cri déchirant du désespoir.

Jean d'Heilly saisit Olympe par le bras, et la contraignit de s'approcher :

— Regardez, madame, — lui dit-il, — voilà votre œuvre... le sang coule!... un homme est mort, et l'autre va mourir! Vous avez été sans pitié!... Ayez donc au moins le courage de votre infamie jusqu'au bout! Relevez la tête, et triomphez!

Mélusine, depuis un instant, cachait son visage dans ses mains et les larmes coulaient sur ses joues. Elle fit ce que lui disait le vicomte, elle releva la tête, ses larmes se tarirent, ses yeux redevinrent secs et brûlants, et sa physionomie reprit une expression farouche et menaçante :

— Ah! l'on m'insulte quand je pleure! — répliqua-t-elle avec amertume. — Ah! l'on réveille ma haine!... Eh bien! je me redresse, fière de mon œuvre, et je vous brave, entendez-vous! Oui, j'ai été sans pitié, et j'en avais le droit, car on avait été sans pitié!... Oui, j'ai frappé des innocents, mais mon enfant était innocente, et l'on a perdu mon enfant!... Qui donc osera me condamner? Je suis infâme, dites-vous!... que m'importe votre mépris? que m'im-

porte le sang qui coule!... On fait arme de tout pour combattre, quand c'est à tout prix qu'on veut vaincre... Et ma cause était sainte, et tout m'était permis, car je vengeais ma fille!

Tandis que Mélusine parlait, le marquis de Braisnes, ranimé peu à peu, avait ouvert les yeux et se soulevait dans les bras de son fils.

— Elle a raison... — murmura-t-il, au milieu du morne silence de tous les spectateurs de cette scène; — ne l'accusez pas, ne la condamnez pas... Elle dit vrai... Sa cause était sacrée. Tout le mal, c'est moi qui l'ai fait... J'ai percé le cœur de cette mère, comme l'épée de Max a percé ma poitrine. J'ai brisé toutes ses joies, j'ai flétri toutes ses espérances. J'ai déshonoré son enfant... Le seul coupable, ici, le seul infâme, c'est moi.

— Vous l'entendez! — cria Olympe, semblant prendre à témoin de cet aveu suprême ceux qui l'entouraient. — Vous l'entendez!

Le vieillard continua:

— Mais ce que, vivant, je ne pouvais pas faire, maintenant que je vais mourir, je le puis, je le veux... Dieu me laissera le temps de réparer mon crime, je sauverai l'enfant que j'ai perdue. Je lui rendrai l'honneur!...

— Que dites-vous?... — demanda Olympe haletante.

— Votre fille portera mon nom.

La pécheresse se laissa tomber à genoux à côté du marquis, en balbutiant :

— Vous ferez cela, vous?... Vous ferez cela ?

— C'est mon devoir, et je le ferai.

Mélusine, sanglotant, lui prit et lui baisa les mains avec une sorte de délire, en criant au milieu des sanglots :

— Et j'ai fait tant de mal!... Et vous ne me maudissez pas!... Et vous avez pitié de celle qui vous frappe!... Ah! vous êtes grand et généreux, et moi je suis une misérable! Je me traîne à vos pieds. Pardonnez-moi... pardonnez-moi!

Elle éleva les mains vers le ciel.

— Mon Dieu, prenez ma vie en échange de la sienne! Sauvez-le... Sauvez-le!

— Vous savez bien que c'est impossible, — répondit le marquis de Braisnes. — Après la faute, l'expiation! Jeunes gens, regardez, et souvenez-vous. On fait ce que j'ai fait... on raille les choses les plus saintes... on joue avec l'amour... On sème le plaisir, on récolte la honte et le sang... Dieu est juste. Je vais mourir, et ma mort rachète ma vie...

— Je réparerai tout... j'effacerai tout... — reprit la pécheresse affolée. — Vivez, car je vais disparaître! Vivez, car le nom de Mélusine ne souillera pas le vôtre! S'il faut que je meure pour que vous viviez, je suis prête... Je n'ai plus rien à faire en ce monde, ma fille sera votre femme.

— Elle sera ma veuve.

— Ah! — dit Olympe avec désespoir en se tordant les mains, — Dieu ne me pardonnera jamais!

— Pauvre mère, — répliqua le marquis, — Dieu vous a pardonné déjà...

ÉPILOGUE.

Quelques heures plus tard, un mariage *in extremis* donnait à Gabrielle le droit de s'appeler la marquise de Braisnes. Presque aussitôt après l'accomplissement de cet acte de réparation, l'agonie du marquis commença. — Trois jours après la pécheresse et sa fille quittaient Paris pour n'y plus revenir.

Avant son départ, Olympe voulut restituer au comte de Braisnes les sommes énormes dissipées par lui et dont la plus grande partie se trouvait dans ses mains. Paul refusa de recevoir cet argent qui désormais lui semblait impur. La ci-devant Mélusine fit remettre cinq cent mille francs à la maison religieuse où les filles repenties trouvent un asile.

Lauriane a pardonné. Elle oublie et se trouve heureuse.

Paul travaille courageusement. Il s'est juré de reconstituer la fortune de sa fille : il se tiendra parole.

Les autres personnages de notre récit se portent à merveille, — excepté Robert de Surgis, mort d'anémie dans la fleur de son âge et à l'apogée de sa force, — vous les connaissez tous et vous les rencontrez tous les jours.

FIN.

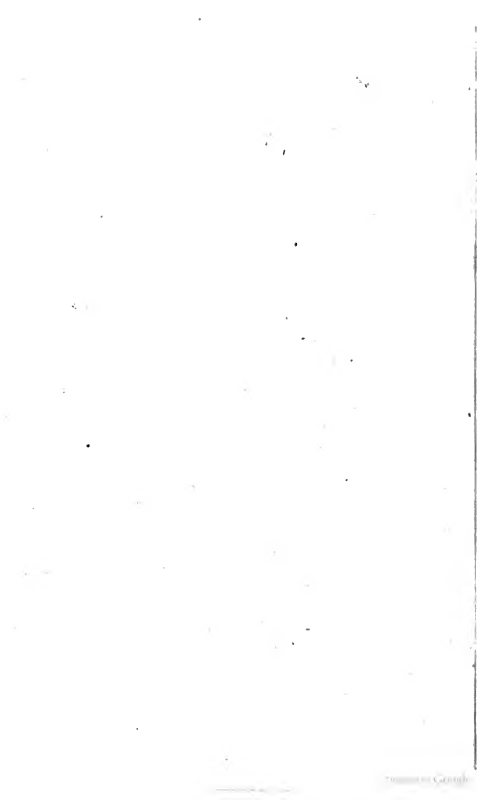

75677





TABLE DES MATIÈRES

XX. Monsieur le Duc.	1
XXI. Une grande comédienne.	18
XXII. Pendant l'entr'acte. — Les mensonges du mari.	43
XXIII. Renseignements	62
XXIV. Avenue de Villars	76
XXV. Orage.	93
XXVI. Val-Castel à la rescousse.	104
XXVII. Où Val-Castel passe à l'état de grand pre- mier rôle.	118
XXVIII. Revue rétrospective.	130
XXIX. Olympe et Max.	142
XXX. Tentative d'évasion.	155
XXXI. La double chaîne.	168
XXXII. Sur le turf	182
XXXIII. Sur le turf (suite)	196
XXXIV. Sur le turf (suite)	209
XXXV. Lauriane.	220
XXXVI. Le mari et la femme. — Les bons amis . .	232
XXXVII. Scène d'intérieur.	250
XXXVIII. Le jeu	265
XXXIX. Où se dénoue le drame.	278
Epilogue.	282

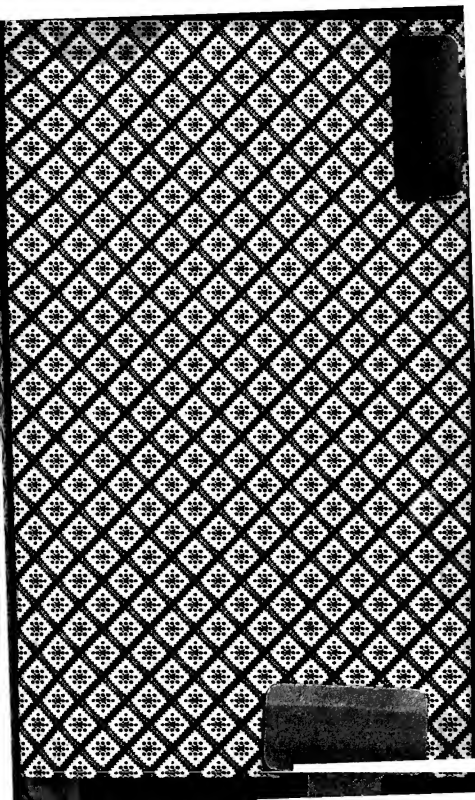












BIBLIOTHECA